

2741. I G. g. 1. d.

SAISON 10
HISTOIRE
DES DÉCOUVERTES

tirée par les Européens dans les
différentes parties du monde
tirée des Relations les plus exactes
des Voyageurs les plus célèbres
de la Compagnie des Indes
de la Compagnie de France

Paris chez la Citoyenne Lesclapart
à la vente de la Librairie de la Compagnie des Indes
à la vente de la Librairie de la Compagnie de France
à la vente de la Librairie de la Compagnie de la Marine
à la vente de la Librairie de la Compagnie de l'Inde



A B R É G É
C H R O N O L O G I Q U E
O U
H I S T O I R E
D E S D É C O U V E R T E S

F A I T E S par les Européens dans les
différentes parties du Monde,

*EXTRAIT des Relations les plus exactes
& des Voyageurs les plus véridiques,*

Par M. J E A N B A R R O W , Auteur du
Dictionnaire Géographique.

Traduit de l'Anglois par M. T A R G E.

T O M E D I X I E M E.



A P A R I S ;

Chez { SAILLANT, rue S. Jean-de-Beauvais
DE LORMEL, rue du Foin.
DESAINTE, rue du Foin.
PANCKOUCKE, rue de la Comédie Française.

M. D C C. L X V I.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



CHRONOLOGIQUE

de

HISTOIRE

DES LANGUES

et des dialectes
de l'Asie Mineure

par M. J. B. de
M. J. B. de

Paris, chez
M. J. B. de

chez M. J. B. de

TOME PREMIER



PARIS

chez M. J. B. de
chez M. J. B. de
chez M. J. B. de
chez M. J. B. de



HISTOIRE DES DÉCOUVERTES

*Faites par les Européens dans les
différentes parties du monde*

SUITE DES VOYAGES du Docteur GEMELLI

CHAPITRE XXIV.

Gemelli quitte le Continent de l'Amérique, & passe de la Vera-Cruz à la Havane; Son voyage en Espagne sur la flotte des Gallions; Il arrive à Cadix; Description de cette Ville; Il se rend à Madrid en passant par Seville; Description de ces deux Villes.

GEMELLI,
Ch. XXIV.

GEMELLI ennuyé de demeurer si long-temps à Mexico, prit congé de ses amis, & partit de cette ville, le

AA 1697.

Gemelli Part
de Mexico.

2 DÉCOUVERTES

jeudi 10 d'Octobre, dans l'intention de s'embarquer sur la barque d'avis qui va à la Havane, pour se rendre ensuite aux Isles Canaries, parce qu'il n'espéroit pas que la flotte fut prête à mettre à la voile, dans le temps où il pourroit en profiter. Après avoir fait quatre lieues, il s'arrêta à l'hôtellerie de Chalco, & le lendemain, étant parti avant le lever du soleil, avec quelques autres personnes, ils ne purent faire que cinq lieues. Le troisieme jour, ils firent huit lieues, & passerent par la ville de Tlascala, que les armes de l'Empire du Mexique, n'ont jamais pû soumettre. Le lendemain, s'étant assuré qu'il n'y avoit rien à voir dans cette Ville, qui est devenue comme un simple village, il continua sa route, & après cinq lieues de marche, il arriva à une heure après midi, à la ville de la Puebla de los Angelos.

Description de la Puebla de los Angelos. Cette Ville fut fondée par les Espagnols en 1531, & ils lui donnerent ce nom, parce que la Reine d'Espagne dit, qu'elle avoit vû en songe plusieurs Anges qui en traçoient le plan sur le terrain. Les bâtimens sont pour la plus grande

partie de pierre & de chaux, & ne le cedent en rien à ceux de Mexico. Les rues sont plus propres, & la grande place est beaucoup plus belle. Trois des côtés sont ornés de beaux portiques, & l'autre est occupé par la Cathédrale, où l'on voit un magnifique portail & une tour très-élevée. Aux environs de la ville, il y a beaucoup d'eaux minérales. Le lundi 14, Gemelli visita les Monasteres des Carmes déchaussés, des Dominicains, des Freres Hospitaliers, de la Trinité & de Sainte Claire. Ce dernier est très riche, puisqu'il possède en argent mort, cinq cents milles pieces de huit, venant des dots des Religieuses. Il y a encore plusieurs autres Couvents, tant d'hommes que de filles, des Colleges & des Eglises, qui donnent une très-haute idée de la grandeur, de la magnificence, & de la richesse de cette ville. Quand Gemelli prit congé de l'Evêque, ce Prélat lui fit un présent de la valeur de cinquante pieces de huit.

Le lundi 21, en continuant son voyage pour la Vera-Cruz, il fit seulement trois lieues, & s'arrêta à

 GEMELLI,
Ch., XXIV.

AN. 1697.

 Il arrive à la
Vera-Cruz.

la maison d'un Gouverneur Indien.

GEMELLI,
Ch. XXIV.

An. 1697.

Le lendemain, après sept lieues de marche, il arriva à la ferme d'Istapa. Le mercredi 23, il fit encore sept lieues par un chemin très-mauvais, & logea dans une ferme Espagnole, où il fut très-bien reçu; mais une poule qu'il avoit donnée pour accommoder, fut servie sans cuisses ni ailes. Le jeudi 24, il fit cinq lieues & arriva à la ville de Cordova, qui est la capitale de l'Alcaldie. Le vendredi 25, il passa par un pays plus chaud, où il vit des perroquets de plusieurs especes, & une grande quantité de coqs-d'Inde: il fit dix lieues cette journée, & s'arrêta à l'hôtellerie de Saint Campons, où il ne trouva de nourriture, ni pour les hommes ni pour les chevaux. Le lendemain, il traversa une plaine inculte de quatre lieues, & se trouva dans un assez grand embarras, à cause d'une grande riviere qu'il falloit passer à gué. Forcé par la nécessité, Gemelli & un Espagnol, prirent un Mulâtre pour guide; quand ils furent au rivage, ils l'obligerent d'entrer dans l'eau, monté sur une grande mule, & virent qu'elle en avoit jusqu'à la

croupe. Ne pouvant retourner en arriere, Gemelli fit revenir le Mulâtre, pour prendre son porte-manteau, où étoient ses manuscrits & son argent, & il se chargea aussi de la valise de l'Espagnol, où il y avoit mille pieces de huit. Quand ils eurent gagné l'autre bord, ils firent réflexion à l'état fâcheux où ils se seroient trouvés, si le Mulâtre avoit pris la fuite avec la mule, & tout ce qu'ils possédoient, en les laissant au milieu de la riviere. La crainte les avoit tellement aveuglés ; qu'il ne leur étoit pas venu dans la pensée, de commencer l'un ou l'autre par traverser, pour que le Mulâtre fut toujours entre les deux. Ils firent encore quatre lieues dans un pays où l'herbe étoit très haute, & logerent à une ferme nommée Asparilla. Le dimanche 27, après une marche de cinq lieues, ils arriverent l'après midi, au port de la nouvelle Vera-Cruz, où Gemelli trouva son équipage, qu'il avoit fait partir un mois avant.

GEMELLI,
Ch. XXIV.

AN. 1697.

La nouvelle ville de la Vera-Cruz, est située à 19 degrés 50 minutes de latitude, dans un terroir stérile &

Description
de cette Vil.
le.

GEMELLI,
Ch. XXIV.

An. 1697.

fabloneux, ce qui y rend les vivres très-chers, parce qu'il faut les tirer de fort loin. La ville n'a au plus qu'une lieue d'Espagne de tour, & l'air y est assez mal sain, particulièrement en été. Il arrive souvent, quand le vent de nord y souffle, que les maisons sont à moitié enterrées dans le sable qu'il y apporte ; les murs même de la ville en sont tellement comblés, qu'on passe à cheval par-dessus. En 1683, elle fut prise & saccagée par un Pyrate du petit Guava, qui descendit de grand matin à une demi-lieue de la ville, & surprit les Habitants, qui ne firent aucune résistance. Le château qui est à une demi lieue de distance, ne peut servir à défendre la place, mais seulement à mettre le port en sûreté.

Il se rend à la
Havane.

Gemelli demeura un mois à la Vera-Cruz, pour attendre l'occasion d'un bon Vaisseau qui devoit mettre à la voile. Pendant son séjour il alla souvent à la chasse, & fut très-incommodé dans les bois par les Garapottas, espece de vermine qui se trouve sur les plantes, s'attache aux habits, les perce & pénètre dans la chair, de façon qu'il faut beaucoup

de peine & d'adresse pour les en tirer. Le Vaisseau étant prêt à partir, le Gouverneur recommanda Gemelli au Capitaine, lui donna aussi des Lettres de recommandation pour les Capitaines des Gallions à la Havane, & lui fit un présent en argent. Après avoir pris congé, il s'embarqua le samedi 14 de Décembre, & trouva que le Gouverneur lui avoit fait encore une nouvelle faveur, en empêchant que ses valises ne fussent ouvertes à la Douane. Vers midi ils se mirent en route par le canal occidental, en passant près du Château, & ils en sortirent le soir. Le Dimanche 15, ils continuerent leur cours, & après un voyage très-orageux de trois cents lieues, ils arriverent sans aucun accident à la Havane, où Gemelli débarqua le lundi 30 avec ses équipages, qu'il fit mettre dans une maison qu'il prit à louage.

La Havane est une petite Ville dans l'isle de Cuba, qui n'a qu'une demi-lieue de tour, & est située dans une plaine à la latitude de 23 degrés 20 minutes. Du côté de terre, elle est presque toute environnée de mauvais murs peu élevés; elle contient

GEMELLI,
Ch. XXIV.

An. 1697.

Description
de la Havane.

GEMELLI,
Ch. XXIV.

AN. 1697.

environ quatre mille Habirants, Espagnols, Mulâtres & Noirs, dont la plus grande partie demeurent dans des maisons très-basses. Les femmes y sont belles, & les hommes fort ingénieux : le Gouverneur a le titre de Capitaine Général de l'Isle, & administre la justice, sans le secours d'aucun Assesseur. Les vivres y sont très-chers, trois onces de pain y coutent quatre sols, & une demi-livre de viande autant : on paye une poule cent sols : le fruit & les autres denrées à proportion ; enforte qu'il est difficile d'y vivre à moins de deux pieces de huit par jour. Toute l'Isle a environ trois cents lieues de longueur, sur trente de largeur : les Habitants sont pauvres, & n'ont d'autre commerce que celui du sucre & du Tabac, dont la culture se fait entierement par les Negres, que leurs maîtres inhumains traitent comme des bêtes brutes. Le Port de la Havane est très sûr, profond & défendu par trois Châteaux. Dans la Ville, il y a quatre Monasteres & cinq Eglises, outre un Hôpital pour les Soldats, qui jouit d'un revenu de douze milles pieces de huit. Le samedi 11

de Janvier 1688, il y arriva une barque venue en vingt-quatre heures de la côte opposée de la Floride, & elle mit à terre quelques Indiens de Cayo : on leur permit de trafiquer, dans l'espérance de leur conversion, parce que leur Cacique avoit consenti à recevoir quatorze Missionnaires Franciscains dans son Pays.

Le Lundi 13, il vit un petit Vaisseau de la Jamaïque apporter la nouvelle de la Paix conclue entre la France & les Alliés. Le Jeudi 16 on commença à embarquer sur les Gallions les caisses de pieces de huit : il y en avoit pour trente millions, dont une partie appartenoit au Roi, & l'autre aux Négociants, pour les marchandises vendues à la Foire de Porto-Bello, qui est l'objet du commerce entre les Négociants de Séville & ceux de Lima. Ils ont réciproquement une très-grande confiance les uns aux autres ; aussi-tôt qu'ils sont convenus de prix, ils se livrent mutuellement les balots de marchandises, & les caisses de pieces de huit, sans rien voir de ce qu'elles contiennent ; ensuite on les ouvre en présence d'un Notaire, & s'il se

GEMELLI,
Ch. XXIV.

An. 1698.

Grande confiance dans le commerce.

GEM. II,
Ch. XXIV.

An. 1698.

trouve quelque chose de moins, les Compagnies de Séville & de Lima en dédommagent les Particuliers. Cette année la Compagnie de Lima paya cinq mille pieces de huit pour les marchandises qui s'étoient trouvées de surplus à la Foire précédente.

Gemelli
s'embarque
pour revenir
en Europe.

Le Dimanche 16, l'Amiral fit proclamer au son de la Trompette, que la Flotte mettroit à la voile le 11 du mois suivant : ordonna que chacun se rendit à bord le 8, & défendit, sous peine de mort, à aucune barque de sortir du Port, crainte que les ennemis n'apprirent que la Flotte étoit prête à partir. Le samedi 22, le premier Charpentier des Gallions représenta à l'Amiral, qu'ils avoient été construits plus haut que les Vaisseaux de Guerre, & que ce seroit les exposer à périr, si on mettoit hors, sans qu'ils eussent une charge suffisante. On tint à ce sujet un conseil de tous les Officiers de mer, & ils décidèrent qu'il falloit bien charger le fonds de cale ; décision plus avantageuse pour eux-mêmes, que pour le service du Roi. Comme le temps de mettre à la voile approchoit, les gens des Galions acheterent un

grand nombre d'oiseaux rouges , nommés Cardinaux , qu'ils payoient huit & dix pieces de huit chacun , & par le calcul qui en fut fait , on trouva qu'il avoit été dépensé dix-huit mille pieces de huit , uniquement pour le prix de ces oiseaux. Dom Ferdinand Chacon ayant accordé généreusement à Gemelli le passage sur son Galion , envoya le dimanche 9 chercher ses équipages , & le mercredi 12 , il envoya aussi sa chaloupe pour le conduire à bord.

GEMELLI,
Ch. XXIV.

An. 1698,

Le Jeudi 13 , on tira la piece de canon du départ ; tous les Galions leverent l'ancre , & au lever du soleil , l'Amiral sortit du Port. Le lendemain , étant à vingt lieues de la Havane , on reconnut une femme en habit d'homme : elle fut arrêtée , & on la mit avec les autres femmes , parce qu'il n'étoit pas possible de l'envoyer à terre. Après un heureux voyage , il arriverent à Cadix le 4 de Juin , & jetterent l'ancre devant l'endroit nommé Los Puntales , ayant fait en quatre-vingt-quatre jours les treize cents lieues de la Havane à Cadix. Ils trouverent toute la Ville dans la joie , ayant oublié la perte

Il arrive à
Cadix.

GEMELLI,
Ch. XXIV.
AN. 1678

de plusieurs millions qu'avoit coûté le dernier pillage de Carthagene : non - seulement les maisons , mais aussi les clochers étoient ornés de Drapeaux , & tout le rivage étoit couvert d'une multitude de peuple , qui sortoit pour les voir arriver , mêlant leurs acclamations au son des cloches , dont retentissoit toute la Ville. Avant qu'on eût jetté l'ancre, Gemelli descendit dans une chaloupe , & prit une chambre dans une Auberge , pour se reposer de toutes les fatigues qu'il avoit souffertes.

Description
de Cadix.

L'Isle de Cadix étoit nommée anciennement isle de Junon , parce qu'il y avoit un Temple consacré à cette Déesse. On lui a donné ensuite le nom de Gadir & Gades, qui , par corruption, s'est enfin changé en celui de Cadix. La ville est située au nord du détroit de Gibraltar , à trente - six degrés trente minutes de latitude. Le Port est un des plus fréquentés de l'Europe. La Ville est elle-même dans une Isle ; car du côté de l'Est , où est le continent de l'Espagne , il y a un Canal , qu'on traverse sur un très-beau Pont. Quoique cette Ville soit petite , elle est

d'une richesse immense, & les bâtimens, tant publics que particuliers, ne le cèdent point à ceux d'aucune autre Ville d'Europe; mais les rues sont toutes tortues. L'Isle, qui n'a que trois milles de long, est bien fournie de toutes sortes de provisions: du côté de l'est, il y a un petit Château, avec deux Forts sur la baie.

GEMELLI,
Ch. XXIV.

An. 1698.

Il arrive à
Seville.

Le mercredi 2 de Juillet, Gemelli alla au Port Sainte-Marie, qui n'est qu'à deux lieues de Cadix. Cette Ville est plus grande que Cadix, les rues & les grandes maisons sont plus belles: elle est située sur un canal formé par la Mer, qui avance deux lieues dans les terres, & est habitée par de riches Marchands. Gemelli ayant loué une Calèche pour douze réales, fit trois lieues par un pays bien cultivé jusqu'à San-Lucar de Barameda, Ville plus grosse que Cadix, & située sur la riviere de Guadalquivir. Il y prit une barque avant le soleil couché, & après avoir fait six lieues, aidé du vent & de la marée, vers minuit le Patron fit jeter l'ancre, & s'arrêta le reste de la nuit. Toujours aidé par la marée, il remonta la riviere le Vendredi, & le samedi 5, il arriva à Séville, par la porte

GEMELLI,
Ch. XXIV.

An. 1698.

de l'Arfenal, où il donna aux Com-
mis une demi piece de huit pour
laisser entrer ses ballots. André Car-
tagnola, Génois, le reçut très-bien
dans sa maison, & après le dîné, ils
allèrent dans un Carosse à quatre
chevaux se promener au Cours. Il y
a de grandes allées d'arbres, & au
milieu une fontaine, qui sert à arro-
ser tous les soirs. On voit à l'entrée
de ce Cours, sur deux piliers élevés,
deux anciennes Statues, fort endom-
magées par le temps : on prétend
que l'une représente Hercule, & l'au-
tre Jules César.

Description
de cette Vil-
le.

Séville est située dans une plaine,
à 37 degrés 20 minutes de latitude.
La Ville est presque ronde, & a près
de deux lieues de tour : elle est si
peuplée, qu'on y compte quarante-
deux Couvents d'Hommes, trente-
six de Filles, & douze Hôpitaux,
non compris les Eglises Paroissiales.
Tous ces Bâtimens sont très-bien
construits, ainsi que les Palais des
Grands, & les maisons des Habi-
tans, mais les rues ne sont point
pavées : elles sont étroites, tortues,
embarrassées, & ressemblent beau-
coup à celles des Villes Morefques.

Les murs qui sont fort bas ont quatorze portes, & de l'autre côté de la riviere est une autre petite Ville, nommée Triana, où l'on va de Séville par un pont de bois. Séville n'est point inférieure à Madrid pour la grandeur & pour le nombre des Habitants : les hommes y sont plus beaux que les femmes, mais en même-temps fort orgueilleux.

GEMELLI.
Ch. XXIV.

An. 1698.

On y voit le Palais des anciens Rois Mores, qui est un grand édifice, avec plusieurs cours entourées de très-beaux appartements. Les jardins en sont très-agréables, ornés d'allées de myrtes, de pieces d'eau garnies de poissons, & entourées d'Orangers : le tout est fermé par de hautes murailles, munies de tours quarrées de distance en distance. La Lonja ou Bourse, est un grand Bâtiment voûté, & soutenu par des piliers de pierres dures. Il y a un Prieur & deux Consuls pour rendre justice aux Marchands sous un Dais, dans une salle majestueuse. Entre les autres objets dignes d'être remarqués à Séville, on voit un Aqueduc qu'on dit bâti par les Romains ; l'Hôtel ou maison des Indes, la maison de

Palais des
Rois Mores.

— saint Elme, où l'on instruit de jeunes gens dans la navigation, pour les envoyer ensuite aux Indes; à leur retour, ils sont entretenus par le Gouverneur, qui reçoit leurs appointements, soit du Roi, soit des Marchands, tant qu'ils vivent dans cette maison.

Il se rend à
Madr. d.

Le dimanche 13, Gemelli partit pour Madrid dans un Carrosse qu'il loua cinquante quatre pieces de huit. Il sortit de Séville vers le soleil couchant, & arriva à Castel-Blanco, à une heure du matin, après avoir fait cinq lieues, partie sur des montagnes, & partie dans un pays plat. Le lendemain il fit sept lieues, mais avant de sortir du Carrosse, quelques-uns de ceux qui l'accompagnoient furent près de périr, parce qu'il se renversa. Les trois jours suivants, après avoir fait dix-sept lieues, ils arriverent à Mérida, Ville royale, habitée par environ huit cents familles, dont quelques-unes sont de la premiere Noblesse. Ce qu'il y a de plus remarquable, est un très-beau Pont de pierre d'un demi mille d'Italie de longueur, sur la riviere de Guadiana, assez large pour que deux

Carrosses y passent aisément de front. Ils partirent le lendemain de Merida, continuerent leur route pendant cinquante & une lieues, & le dimanche 27, ils arriverent à Madrid, par le pont de Ségovie.

GEMELLI,
Ch. XXIV.

AN. 1698.

Description
de Madrid.

La Ville Royale de Madrid est située dans une plaine, arrosée par la riviere de Mançanarés. Le pays aux environs, est très-inégal, mais l'air y est fort bon & très-sain. Quoique cette Ville ne soit qu'à 40 degrés 40 minutes de latitude, le froid y est insupportable pendant l'hiver, & le chaud durant l'été. Elle est de forme ovale, d'un peu plus d'un mille de longueur, & de près de cinq de tour. Avant que les Rois d'Espagne l'eussent choisie pour y faire leur résidence, elle n'étoit qu'un village assez médiocre. Les murs sont peu élevés, & bâtis seulement de terre, avec quinze portes, & les rues sont toujours très-sales, par la mauvaise habitude de jeter toutes les ordures par les fenêtres. Les maisons, en général, ne peuvent être comparées à celles d'Italie, & sont, pour la plus grande partie, très-mal bâties en bois, mais les Palais du Roi, sont

GEMELLI,
Ch. XXIV.

An. 1698.

d'une grande magnificence, tant par la beauté de l'architecture, que par la richesse des ameublements, par l'excellence des peintures, par la quantité de fontaines, les réservoirs à mettre le poisson & par les parcs. Toutes les Eglises sont bien décorées, & ont de très beaux ornements. Entre les bâtiments publics, on remarque particulièrement la grande place, qui est très-belle. Toutes les maisons qui l'entourent, sont bâties sur un même modèle, à cinq étages, dont chacun a des balcons de fer, d'un très-beau travail, & tous uniformes. C'est où l'on fait les combats des taureaux, & la place est alors ornée de riches tapis, & de la présence du Roi, de la Noblesse, des Magistrats, & des Dames de qualité, magnifiquement parées. Gemelli trompé dans son attente, de pouvoir se rendre en Italie par le chemin d'Alicante, loua deux places, pour vingt-quatre pièces de huit, dans le carrosse de Pampelune, & après avoir pris congé de ses amis, il se disposa à achever son voyage.

CHAPITRE XXV.

Voyage de Madrid à Toulouse ; Gemelli se rend à Marseille, d'où il passe à Gènes ; Description de cette Ville ; Il continue sa route par Milan, Bologne, Florence & Rome ; Il arrive à Naples, où il termine son voyage du tour du monde.

LE lundi 8 de Septembre, Gemelli ayant fait ses dévotions, entra l'après-dîné dans le Carrosse, où ils ne firent ce jour que trois lieues. Ils pattirent le lendemain au point du jour, traverserent la riviere Guadarama sur un beau pont de pierre, & après avoir encore fait trois lieues, ils entrerent dans Alcala, où il y a une fameuse Université. Neuf lieues plus loin ils trouverent Junquera, & en allant à petites journées, ils arriverent le jeudi vers midi à Pampelune. Cette Ville située à 43 degrés de latitude est la Capitale du Royaume de Navarre ; le Viceroy y fait sa résidence ordi-

GEMELLI,
Ch. XXV.)

An. 1698.

Gemelli arrive
à Pampelune.

GEMELLI,
Ch. XXV.

An. 1698.

naire, & l'on y tient toutes les Cours de Justice. Le spirituel est gouverné par un Evêque, qui a vingt-deux mille pieces de huit de revenu. La Ville est bâtie sur un terrain inégal au pied des monts Pyrenées, & a environ une demi-lieue de tour. Les maisons en général sont bien bâties, mais les Monasteres & les Eglises n'y sont pas magnifiques. La Citadelle est très-grande, & les murs si épais, que deux Carrosses peuvent aisément y passer de front.

Il passe à
Roncevaux

Les habitants de Pampelune, & en général tous les Navarrois, sont affables, aiment les étrangers, leurs marquent la plus grande attention, & ont souvent plus d'égards pour eux, que pour ceux de leur propre nation. Gemelli ayant loué des mules, une piece de huit chacune, pour le conduire à Saint Jean de Pied-de-Port, partit de Pampelune le vendredi 19, & après avoir passé des montagnes très-rudes, il arriva le lendemain à Roncevaux, Village où le froid est très piquant: l'Eglise dépend du Roi, & il y a douze Chanoines.

Il arrive à
Toulouse.

On lui fit voir dans cette Eglise

deux massues couvertes de fer, dont on se servoit autrefois dans les Armées, & un des étriers de Roland, fameux champion de France. Après avoir monté un chemin étroit très-dangereux, & descendu la montagne de l'autre côté, il traversa une petite riviere, qui sépare les deux Royaumes de France & d'Espagne. Il fit encore une lieue, & arriva à Saint Jean de Pied-de-Port, Capitale de la Basse-Navarre, où il remarqua de bonnes murailles, un petit Fauxbourg, & un Château fortifié régulièrement sur une hauteur qui commande la Ville. Le lundi 22, il se remit en route, & arriva le lendemain à Lescar, où se tiennent les Etats de la Province de Bearn, pour éviter les contestations, avec le Parlement, sur la préséance. Pau, Capitale de cette Province, est arrosé par la riviere Gave, qu'on passe sur un pont de pierre très-long: la Ville est divisée en haute & basse, & ni l'une ni l'autre n'est murée. Le Château est bien bâti à l'antique: on y voit la Chapelle Royale de Henri IV, & la chambre où est né ce Monarque. Le Jeudi 25, Gemelli fit cinq

GEMELLI,
Ch. XXV.

An. 1698.

lieues de marche, & arriva à Tarbes, Capitale de la Province de Bigorre, mais dépendante du Parlement de Toulouse : Il en partit le vendredi 26, & après trois jours de route, il arriva à Toulouse.

Description
de cette Vil-
le.

Cette Ville, fameuse par son Parlement & son Université, est dans la plus belle situation pour jouir d'un air excellent : c'est une des plus grandes Villes de France, après Paris, ayant une demi-lieue de long, & un tiers de lieue de large ; l'an 638 de la fondation de Rome, Q. Cepio la détruisit & en emporta une quantité prodigieuse d'or & d'argent, Les murs actuels sont de briques, avec des tours à la maniere des anciens. Les maisons sont aussi de briques, assez mal bâties, mais les rues sont bien pavées : il y a beaucoup de Noblesse, en général les Habitants aiment les Etrangers, & les reçoivent très-poliment. Le pont construit sur la Garonne est long de deux portées de fusil, & assez large pour que six Carrosses puissent y passer de front. L'Hôtel de Ville est un très-beau bâtiment, dont les murs sont ornés de bustes de marbre, & les

salles de beaux tableaux, qui représentent les anciens Magistrats. C'est à Toulouse où tombe dans la Garonne le fameux Canal qu'a fait construire Louis XIV, pour éviter de faire le tour de l'Espagne par mer. Il est entretenu par plusieurs réservoirs, tant dans la plaine, que sur les montagnes : on a fait des levées pour soutenir les eaux dans les endroits où le terrain est bas, & les bâtimens montent par-dessus des montagnes avec le secours des Ecluses, qui semblent former comme autant de degrés.

Gemelli ayant loué dix-neuf écus une caleche pour le conduire à Montpellier, partit de Toulouse le matin du dernier jour de Septembre ; il traversa plusieurs fois le Canal sur des ponts, & arriva le soir à Baziege. Le mercredi premier d'Octobre, il fit six lieues dans un pays très-peuplé, & alla coucher à Carcassone. Cette Ville est grande, murée, & fait un commerce considérable, particulièrement d'une espece de gros draps, qui en porte le nom. Les rues sont belles, & l'on y remarque principalement la place du Marché. Le lende-

GEMELLI,
Ch. XXV.

An. 1698.

*Suite de son
voyage jus-
qu'à Mont-
pellier.*

GEMELLI,
Ch. XXV.

An. 1698.

main il fit encore six lieues, s'arrêta à Poussol, & le vendredi 3, il alla dîner à Beziers, Ville très-peuplée, abondante & riche, située sur une hauteur à trois lieues de la mer. Le soir il coucha à Pézénas, & le lendemain il arriva à la fameuse ville de Montpellier, Capitale du Bas-Languedoc, qui est située sur une montagne dans l'aspect le plus agréable. L'Hôtel de Ville n'est pas si beau que celui de Toulouse, & la Cathédrale est peu ornée. La promenade hors des portes est un des plus beaux endroits que la nature & l'art ayent formés, la vue s'étendant d'un côté sur la mer, & de l'autre sur une longue plaine délicieuse, & ornée des plus charmants payfages.

Il arrive à
Marseille.

Après le dîné, il loua sept écus une autre caleche pour le conduire à Marseille; fit le même jour quatre lieues, & coucha au Pont de Lunel. Le lundi 6, il partit de grand matin, traversa deux fois des bras du Rhône, l'une dans un bac, & l'autre sur un pont de bateaux de cent pas de long, pour arriver à Arles, qui est un Archevêché, & une Ville très-commerçante. Le mardi 7, il suivit de
fameux

fameux Aqueducs , & après huit lieues de marche , il arriva à Salon , où est le tombeau du célèbre Astrologue Nostradamus. Le lendemain il fit neuf lieues & arriva à Marseille. Cette Ville , bâtie par les Phéniciens étoit anciennement très - fameuse pour les Ecoles , qui le disputoient à celles de Rome & d'Athenes. A présent , c'est un des plus fameux ports de la Méditerranée ; mais avec si peu de profondeur , qu'on est très-souvent obligé de le nettoyer , pour y faire entrer même de petits vaisseaux. La ville n'a de tour , qu'environ deux milles d'Italie , & le terrain en est fort inégal. Les maisons sont belles , mais les rues sont étroites , tortues & fort sales. L'arsenal où l'on construit les galleres , est assez grand pour qu'on en puisse construire autant qu'on en a besoin. Le bassin qui sert à cet usage , a assez d'étendue pour en contenir deux à la fois. Les magasins des bois & de tout ce qui sert à la marine , sont très-spacieux , & l'on y entretient aussi de quoi pouvoir armer dix mille hommes.

Gemelli désiroit aller voir la Sainte Baume , Grotte où l'on dit que

son voyage
jusqu'à Gê
nes.

Sainte Marie - Magdeleine a vécu trente ans; mais chaque heure lui paroissant, dit-il, un siecle, jusqu'à ce qu'il arrivât dans son pays natal, il fit à la hâte les provisions nécessaires, & le dimanche 12, il partit pour Gênes, à bord d'une tartane. Le lendemain, il passa devant Toulon, & le soir du vendredi 14, il fut devant les isles d'Hieres. Le mardi 15, au point du jour, il fut à la vûe d'Antibes, où la riviere de Var sépare la Provence des Etats de Savoie. Ils jetterent l'ancre à Villefranche, où tout vaisseau qui va au Ponant, ou qui en revient, est obligé de payer deux pour cent. Après y avoir dîné & payé les droits, il rentra dans la tartane, & deux heures avant le soleil couché, il arriva à Monaco, place très-forte sur un rocher, & dont les murs sont inaccessibles de toutes parts, avec une seule porte, & un chemin très-difficile pour y arriver. Il y a beaucoup de gros canon, outre le petit, & le tout est très-bien monté. La garnison étoit alors d'environ neuf cents hommes, payés par le Roi de France. Le lendemain, ils ne purent aller

qu'à San Remo dans le territoire de Gênes, le vendredi 17, ils suivirent la côte, bordée de très-beaux jardins, rendus fertiles par l'industrie des Gênois, quoique le terroir soit naturellement stérile & plein de rochers. Ils passerent ensuite Final & Noli, & arriverent de bonne heure à Savone, où ils resterent cette nuit. Gemelli y loua une felouque, partit le samedi 18, de grand matin, & arriva à Gênes avant midi.

Gênes, située sur la Méditerranée, est tournée au midi, & occupe un côteau qui, du côté de la mer, forme un magnifique amphithéâtre. Tous les bâtimens, compris dans l'espace de quatre milles, sont ornés de très-beaux marbre, & l'on a construit depuis quelque temps, un nouveau mur de quinze milles de tour, au-dedans duquel on a élevé & l'on élève encore de nouveaux édifices, qui ne le cedent pas en beauté aux anciens. Cependant les rues sont étroites & obscures: le port est d'environ un mille de long, avec un fanal du côté de l'ouest, & de bonnes fortifications. Cette ville est appelée la superbe, parce que la Noblesse

GEMELLI,
Ch. XXV.

AN. 1698.

Description
de Gênes.

GEMELLI,
Ch. XXV.

AN. 1698.

entêtée de son petit domaine, est d'un orgueil qui la rend intraitable, quoique son territoire ne s'étende en longueur, qu'à cent quarante mille en suivant le rivage, & n'en ait pas douze de largeur. Les femmes sont belles & spirituelles; mais elles ont une maniere de parler si brève qu'elle les rend ridicules. Les hommes sont fort sobres, & attachés au commerce, ce qui leur procure de grandes richesses. Le Palais du Doge est un des plus vastes & des plus beaux édifices qui soient en Europe. Le phare ou fanal, est digne de remarque; il est fondé sur le roc, défendu par du canon, & élevé de cent cinquante pieds. On y place toutes les nuits, trente-deux lumieres, pour guider les vaisseaux qui navigent sur cette côte.

Il se rend
par terre à
Milan.

Le mercredi 29, Gemelli ayant reçu ses malles, qui étoient venues par mer de Cadix, les fit mettre sur une felouque, qui alloit à Naples, & prit la résolution de s'y rendre par terre, à cause des mauvais temps qui duroient depuis plusieurs jours. Le jeudi 30, il loua une calèche pour Milan, & partit le samedi premier

de Novembre. Après avoir traversé plusieurs fois la riviere de Polsevera, il entra dans des montagnes arides; & ayant fait vingt milles cette journée, il arriva le soir à Taglio. Le lendemain, il alla coucher à Gavi. Le lundi 3, il passa par Novi, Tortone & Voghera, pour aller coucher dans une mauvaise hôtellerie, à Purana. Le mercredi 4, il partit de grand matin, traversa le Pô & le Tesin, & alla dîner à Pavie, qui est une ville forte, entourée d'un large fossé rempli d'eau: bien peuplée, riche, ornée de beaux palais, & plus ancienne que Milan. L'Université est fameuse pour avoir produit plusieurs Savants, & la ville est devenue mémorable, pour avoir soutenu le siege qui y fut mis par le Roi François I, en 1525; Gemelli en partit après le dîner, fit encore dix milles, & arriva avant la nuit à Milan.

On croit que la ville de Milan a été bâtie par les Gaulois, trois cents quatre-vingt-quinze ans après la fondation de Rome. Elle a plus de huit milles de tour, & contient environ deux cents mille habitants. Elle est renommée par la multitude de peu-

GEMELLI,
Chap. XXV.

Ann. 1693

Description
de Milan.

ple, pour la magnificence de la Cathédrale, pour la force du château qu'on regarde comme imprenable, & pour la fameuse bibliothèque, qu'on appelle Ambrosienne, & qui contient au moins trente mille volumes. Le château a six bastions, avec douze pieces de canon sur chacun, outre six demi-lunes, & le rempart est environné d'un fossé plein d'eau, fort large & fort profond. On trouve en y entrant, deux hautes tours, avec des murs de brique, d'environ vingt-quatre pieds d'élévation, & revêtus de pierres dures, taillées en pointes de diamant. Sur ces murs & sur ceux des courtines, il y a plusieurs grosses pieces de canon. On regarde en général ce château, comme le meilleur, le plus grand & le plus sûr de tous les forts de l'Europe, & quoique l'arsenal ne fût pas entierement complet dans le temps dont nous parlons, on le jugeoit suffisant pour armer toute l'Italie.

Le grand Hôpital, fondé par le Duc de Milan, peut être regardé comme un des meilleurs de toute l'Italie. Le portail extérieur est majestueux, & au-dedans, on trouve une

grande cour quarrée, avec un double rang de pilliers, qui soutiennent des arcades supérieures & inférieures, & tant au-dessus qu'au-dessous : il y a plusieurs galeries pour les malades, outre les appartements de ceux qui sont chargés d'en avoir le soin. On dit qu'il a plus de cent cinquante mille écus de revenu. A un demi mille de la ville, hors de la porte Romaine, il y a un cimetière pour ceux qui meurent dans cet Hôpital, & l'édifice en est si grand, qu'il coûtoit déjà deux cents mille écus, quoiqu'il ne fût pas fini quand Gemelli y passa. Le Lazaret, destiné pour les pestiférés, est un autre grand bâtiment, avec plus de trois cents chambres.

La Cathédrale, qui a deux cents coudées de long, & cent trente de large, étoit déjà regardée comme la huitième merveille du monde, pour la grandeur, la magnificence des marbres, la beauté des statues, & les autres ornements, quoiqu'elle ne fut pas entièrement finie, malgré le grand nombre d'Ouvriers qui y travailloient depuis beaucoup d'années, & les grandes dépenses qu'on

GEMELLI,
Ch. XXV.

AN. 1698.

Gemelli ar
rive à Pa-
me.

GEMELLI,
Ch. XXV.

An. 1698.

y avoit faites. Tout l'édifice en-
dedans & en dehors, jusqu'au toit,
est orné de très-beaux bustes &
d'autres ouvrages de sculpture en
marbre.

Le mercredi 12, il partit un car-
rosse pour Bologne, & Gemelli y
prit une place en payant une pistole.
Le lendemain, ils traverserent le
Pô, & arriverent à Plaisance, ville
située dans une plaine, & d'environ
cinq milles de tour. Les rues & les
maisons sont très-belles, mais peu
peuplée. Il y a le palais du Duc de
Parme, qui est d'une grande magni-
ficence, tant pour l'édifice que pour
les ameublements. Deux jours après
ils arriverent à Parme, située dans
une plaine, sur la voie Flaminia; où
l'air est si bon, que quelques-uns des
habitants y ont vécu jusqu'à cent
vingt, & même jusqu'à cent trente
ans. Les bâtiments sont magnifiques,
les Eglises très-bien ornées, & les
rues fort larges. Elle a environ qua-
tre milles de tour, & la riviere de
Parme, d'où elle prend son nom,
passe au milieu. Le College est un
des plus beaux bâtiments qu'on puisse
voir, tant en-dedans qu'en-dehors.

Il y a assez de chambres pour y loger deux cents soixante Ecoliers de bonne maison, outre les Professeurs, les Officiers & les Domestiques.

Etant partis assez tard de Parme, ils firent cinq milles, passerent un pont, où chaque Voyageur paye dix sols, & entrèrent dans le Duché de Modene. Ils marcherent dix milles dans des campagnes très-bien cultivées, & s'arrêterent à Reggio, ville fameuse par la grande foire qu'on y tient, par la beauté des Eglises & des rues, & par la magnificence des palais. Le lendemain, ayant fait quinze milles, ils arriverent de bonne heure à Modene, située sur la voie Æmilia, dans un terrain marécageux, plat & arrosé de deux rivieres. La ville a trois ou quatre milles de tour, & il n'y a rien de remarquable dans les bâtimens, non plus que dans les rues, qui sont étroites & remplies de boue. On voit au milieu une haute tour, de marbre brut, ce qui en fait connoître l'antiquité. Le jeudi 18, ils partirent très-matin, traverserent la riviere de Panaro, trois milles plus loin, entrèrent dans le territoire de

GEMELLI,
Ch XXV.

An. 1698.

Il se rend à
Bologne.

GEMELLI,
Ch. XXV.

AN. 1698.

Bologne, & après avoir fait encore quatorze milles, ils arriverent à la capitale. Bologne est une ville fort ancienne, avec une fameuse Université: elle est remarquable par la beauté des édifices, par la grandeur, par la richesse, par la situation, & par le nombre des habitants, qui monte à quatre-vingt mille. Les bâtimens sont les plus superbes qu'on voye en Italie, tous ornés de très-beaux portiques.

Il arrive à
Florence.

Gemelli trouvant que le Messager de Florence devoit partir le lendemain, résolut de profiter de cette occasion. Il se remit donc en route le mercredi 19 de grand matin, & après avoir fait seize milles dans les montagnes de l'Apenin, où les Payfans sèment beaucoup de bleds, quoiqu'elles soient très-escarpées, il dina à Lujano. L'après midi il entra dans les Etats du Grand Duc; mais pour y être reçu, il fut obligé de faire voir son certificat de santé. Le jeudi 20, il partit deux heures avant le jour, le vent étant très-fort & très-froid: il passa le mont Giogo, où il crut qu'Eole tenoit sa Cour; fit encore dix-huit milles, & arriva

le soir aux portes de Florence, où les malles furent visitées avec le plus grand soin.

Florence est une ville si belle, si bien située, & bâtie avec tant de magnificence, que Charles-Quint disoit qu'on ne devoit la faire voir que les jours de Fêtes. Elle l'emporte sur les plus belles Villes d'Italie par la grandeur des rues, par la magnificence des Palais, par la majesté des Eglises, par la beauté des édifices publics, des places, des fontaines, & par l'excellence des Statues. Elle est située dans une plaine entourée de montagnes, & l'on dit qu'elle a été fondée par les Troupes de Sylla, six cents quarante-cinq ans après la fondation de Rome. Les Triumvirs en firent une colonie; mais après la décadence de l'Empire Romain & l'érection de celui des Lombards, elle devint une Ville libre Impériale, & conserva cette liberté jusqu'en 1530, où elle fut obligée de se soumettre à la puissance de Charles-Quint. Elle a cinq milles de tour, & est environnée de bonnes murailles, avec un fossé, & un fort Château: on estime qu'elle

GEMELLI,
Ch. XXV.

An. 1698.

Description
de Florence.

GEMELLI
Ch. XXV.

contient près de cent mille Habitants.

An. 1698.

Il passe à
Rome.

Gemelli loua douze piaftres une caleche pour le conduire à Rome ;
partit le Dimanche 23 avec le Mef-
fager avant midi , & ils traverserent
des montagnes & des collines , na-
turellement ftériles , mais qui font
fertilifées par l'industrie des Flo-
rentins. Le lendemain matin ils arri-
verent à Sienne , Ville antique située
fur un côteau , avec peu de bâti-
ments , mais bien construits , le tiers
de la Ville étant occupé par des jar-
dins & des vergers. Après dîné , ils
firent dix-huit milles , & allerent
coucher au Château de Turineri. Le
mardi 25 , ils partirent deux heures
avant le jour , & ne firent que monter
& descendre , toujours avec la pluie
où le brouillard , & arriverent à
Aquapendente , la premiere Ville de
l'Etat Ecclésiastique. Le lendemain
ils firent vingt-fept milles par la pluie
& par la neige , pour arriver à Vi-
terbe , qui a trois milles de tour. Le
jeudi 27 , ils monterent pendant
cinq milles une montagne glacée , &
après avoir fait encore trente-cinq
milles , ils s'arrêterent à Baccareo ;

enfin le lendemain à midi , ils arrivèrent à Rome , la reine des Cités , & autrefois la capitale du monde.

GEMELLI ,
Ch XXV.

Au. 1698.

Le samedi 29 , Gemelli partit de grand matin , & après vingt milles de marche , il arriva à Velitri , situé sur une montagne. Le dimanche 30 , il fit vingt-sept milles , & alla coucher à Piperno , Ville située sur un coteau , , avec de mauvaises murailles. Le lendemain , il marcha vingt-cinq milles , & logea dans la ville de Fondi , au Royaume de Naples. Le mardi 2 , il partit de grand matin , fit trente milles , & arriva à Sainte Agathe de Sessa. Le mercredi 3 , il se mit en route aux Flambeaux quatre heures avant le jour , & alla dîner à Capoue , près la rivière de Vulturne. Cette Ville est plus ancienne que celle de Rome , entourée d'une bonne muraille , & défendue par un fort Château. Elle fut réduite en servitude par les Romains , pour avoir reçu Annibal , & devint ensuite une Colonie , quoiqu'elle fût aussi considérable que Carthage & que Rome même. L'après dîné , Gemelli fit huit milles par des plaines charmantes qui le

Il termine
son voyage à
Naples.

GEMELLI,
Ch. XXV.

An. 1698.

conduisirent à Averfa, & quatre milles plus loin, il trouva plusieurs de ses amis, qui venoient le recevoir. Après les embrassements réciproques, il monta en carrosse, fit quatre milles, & entra dans la ville de Naples, où il desiroit depuis si long-temps d'arriver; ce fut ainsi qu'il termina son voyage autour du monde après y avoir employé cinq ans, cinq mois & vingt jours.



RELATION

Du Voyage de M. MARTIN
à Saint KILDA, la plus
éloignée des Isles Occiden-
tales de l'Ecosse.

CHAPITRE I.

*Monsieur Martin s'embarque pour S.
Kilda ; Il relâche à l'isle de Borera ;
Il arrive à Saint Kilda ; Hospitalité
des Habitants ; Médiocrité de leurs
bâtimens ; Température de l'air dans
cette Isle ; Difficulté d'y aborder ;
Maison de la Femme guerriere.*

L'INGENIEUX Auteur de cette
Relation, dit qu'il a plusieurs
fois essayé inutilement de visiter l'isle
de Saint Kilda, sans pouvoir y réus-
sir : mais qu'en 1697, le Laird de
Mack-Leod ayant fortement recom-
mandé les Habitants de cette Isle à
M. Jean Campbell, Ministre de Har-

MARTIN,
Chap. I.

An, 1697.

M. Martin
s'embarque
pour S. Kilda

MARTIN,
Chap. I.

An. 1697.

ries, il entreprit le voyage, & M. Martin saisissant cette occasion, ils s'embarquerent le 29 de Mai à l'isle d'Essay avec le vent sud-est.

Avant que de sortir du port, M. Campbell remarquant la blancheur des vagues; accompagnée d'un bruit extraordinaire sur les rochers, marqua sa répugnance à se mettre en mer, parce qu'il regardoit ces phénomènes, comme des avant-coureurs d'une tempête; mais les Gens d'équipages les mépriserent, jugerent seulement qu'ils précédoient une grande chaleur, & dirent qu'ils étoient très-communs durant l'été. Cependant quand ils eurent fait environ deux lieues, & qu'ils furent sur la côte de l'isle de Pabbay, ils virent les mêmes signes avec encore plus de force, conclurent unanimement qu'il y auroit une tempête dans peu, & se disposerent à regagner le port: mais le vent & la marée leur étant contraires pour y revenir, ils résolurent de continuer leur voyage, dans l'espérance d'arriver à celui qu'ils cherchoient, avant que le vent ou la tempête les en empêchât, croyant qu'elle ne suivroit pas im-

médiatement. Ils furent trompés dans leur attente : à peine eurent-ils fait encore une lieue, que le vent se tourna plus au sud, ce qui rompit toutes leurs mesures. Ils firent force de rames pour gagner les rochers de Haw-Sker, qu'ils avoient à quatre lieues sud : mais ils ne purent y réussir. Le vent les avoit tellement poussés dans l'océan, qu'après un nouvel effort pour leur retour, ils le jugèrent absolument impraticable, d'autant qu'ils ne pouvoient esperer de rencontrer aucune pointe de l'Ecosse : ils furent donc obligés de tourner absolument leurs vûes vers Saint Kilda, malgré tous les obstacles que leur opposoient le vent & la marée. L'équipage étoit excessivement fatigué & découragé, n'ayant pas vû la terre depuis seize heures, quand un des gens apperçut plusieurs bandes d'oiseaux de Saint Kilda, qui voloient du côté du sud, ce qui leur fit connoître à n'en pouvoir douter, qu'ils avoient perdu leur cours, la violence du flot & du vent, ayant contribué à les pousser au nord, quoique suivant leur compas de mer, ils se fussent toujours dirigés à l'ouest.

 MARTIN,
 Chap. I.

AN. 1697.

Peu de temps après, ils découvrirent l'isle de Borera, qui est à trois lieues au nord de Saint Kilda, ce qui leur fut d'autant plus agréable, qu'ils n'avoient qu'environ quatre lieues à faire pour y arriver. Ils y réussirent, quoiqu'avec beaucoup de travail, & se mirent à l'abri, dans une ouverture formée par un rocher d'une hauteur prodigieuse, couvert d'un nombre infini d'oies sauvages, qui y avoient fait leurs nids. Quand elles voloient, l'air en étoit obscurci, & le bord de la mer étoit teint de leurs fientes. On en remarqua deux, qui servirent à confirmer ce qu'on dit, que ces animaux se volent réciproquement l'herbe, dont ils font leurs nids, & nos Voyageurs s'en amusèrent quelques instants. Une des oies voyant que sa voisine étoit absente de son nid, profita de l'occasion, lui déroba autant d'herbe qu'elle en pût emporter, prit son vol vers la mer, & revint ensuite, comme si elle apportoit cette herbe de loin. Cette finesse lui fut inutile, l'oie volée l'avoit découverte, avant qu'elle fût hors de la vûe; mais comme elle étoit trop éloignée pour que cette

MARTIN,
Chap. I.

An. 1697.

Il relâche à
l'isle de Bo-
gera.

dernière la pût joindre, elle attendit son retour, & l'attaqua avec fureur. Le combat fut sanglant ; la victoire se décida pour la cause la plus juste, & il fut fatal à l'oiseau voleur, qui tomba mort près de la barque. Les hommes s'en emparèrent & en firent un bon repas, qu'ils regardèrent comme un heureux présage pour la suite de leur voyage.

MARTIN,
Chap. I.

An. 1697.

Ils comptoient arriver le lendemain à Saint Kilda, mais leur attente fut encore trompée par un violent ouragan, qui les rejetta dans l'océan : enfin le calme étant survenu, ils ramerent avec tant d'activité, qu'ils parvinrent à gagner l'île. Quand ils eurent joint les rochers, quelques-uns des habitants, qui étoient occupés à y dresser des trébuchets, les saluerent en leur disant « Dieu vous sauve », leur compliment ordinaire, & ils parurent dans le plus grand étonnement de les voir avancer contre le vent & la marée. Ils marchaient sans aucune précaution sur ces rochers, prodigieusement escarpés, & faisoient autant de chemin que la barque, pendant que M. Martin & son Compagnon, étoient

Il arrive à
Saint Kilda,

MARTIN,
Chap. I.

AN. 1697.

dans l'admiration & dans la crainte continuelle d'en voir quelques-uns tomber dans la mer. Ces gens habitués à courir sur ces rochers, ne marquoient aucune appréhension ; ils devancerent la barque, & allerent à la ville, d'où ils amenerent le principal Magistrat, nommé en Anglois, Steward, avec tous les habitants des deux sexes, pour recevoir ces Etrangers. Les gens de la barque gagnerent la partie la plus avancée des bas rocs, nommés la selle, où ils furent reçus par ceux du pays, qui avoient mis les chaufures dont ils se servent en pareille occasion, & qui ne sont autre chose que de vieux morceaux de drap, attachée avec des plumes, faite de fil. Aussi-tôt que la barque fut assez proche, ils l'amarrerent au rocher avec de longues perches, prirent M. Campbelle & notre Auteur sur leurs épaules, quelques-uns étant entrés dans l'eau deux à deux, & ils les mirent ainsi à terre, où ils furent reçus avec toutes les démonstrations de joie & d'amitié qu'ils purent exprimer (*).

(*) M. Kennet Macauley, qui visita Saint Kilda

Ils se rendirent ensuite tous ensemble au petit village, où l'on avoit déjà préparé un logement, avec des lits de paille. Suivant l'ancienne coutume de l'isle; l'Officier qui préside en l'absence du Steward, fit une espece de sommation aux habitants,

MARTIN,
Chap. I.

AN. 1697.

Hospitalité des Habitants.

en 1758, nous donne le récit de tous les dangers qu'il courut pour descendre dans cette Isle. Il essuya aussi un terrible ouragan dans son passage, & ce ne fut qu'avec les plus grandes difficultés, qu'il gagna l'Isle, & pût jeter l'ancre devant la selle. „ Les Habitants de Saint Kilda, dit ce Ministre, à la premiere nouvelle de notre arrivée „ sur leurs côtes, accoururent en foule du village pour nous secourir, hommes, femmes & „ enfants. . . . Par la maniere dont ils se comporterent sur le roc, que nous avions abordé le „ plus près qu'il nous avoit été possible; on vit „ évidemment que les sentiments d'humanité qui „ les guidoient, leur faisoient souffrir de voir „ des hommes semblables à eux, dans la peine. . . „ Nous ne pouvions entendre ce qu'ils disoient „ en jettant des cris; mais nous ne pouvions douter qu'ils ne fussent fortement affectés du danger auquel nous étions exposés. . . Par les signaux qu'ils ne cessoient de répéter, nous „ comprîmes enfin qu'il nous vouloient faire entendre que nous pouvions lever l'ancre sans danger. . . . Nous nous confiâmes en leurs lumières, & nous suivîmes leurs avis sans perdre „ de temps. Cependant quand nous fûmes près „ de la selle, malgré tous nos efforts réunis, nous „ fûmes bien-tôt réduits à la fâcheuse nécessité de „ retourner en arriere.

„ Un peu à l'ouest du rocher, est une petite „ pointe de terre sablonneuse, qu'on ne peut aborder que dans la basse mer. . . . C'est un espece

qui convinrent unanimement de fournir aux Etrangers ce qui leur étoit nécessaire, comme le pain, le beur-

„ d'endroit de débarquement, mais très-dangé-
 „ reux; aussi ne s'en sert-on que rarement, à
 „ moins que le temps ne soit bien favorable. —
 „ Les Habitants s'y rendirent après nous avoir fait
 „ connoître que nous devions aussi y aller. —
 „ Nous leur obéîmes volontiers, & avec une in-
 „ trépidité étonnante, ils s'avancèrent dans l'eau
 „ à notre rencontre; entreprise des plus coura-
 „ geuse, & dans laquelle peu de gens, d'autres
 „ Nation, eussent osé s'engager, quand ils au-
 „ roient vu leurs plus proches parents dans le
 „ même danger. Voici les dispositions qu'ils firent
 „ pour nous aider. Ils se partagerent, & forme-
 „ rent deux chaînes, les plus habiles d'entre eux
 „ marchant en avant dans la mer, à la tête de
 „ leurs petits corps. — Ceux qui les suivoient
 „ immédiatement, & qui étoient les plus forts
 „ après ces premiers, les tenoient par le milieu
 „ du corps, & ainsi de suite, d'un bout de cha-
 „ que chaîne à l'autre, chacun demeurant forte-
 „ ment attaché à celui qui le précédoit. De cette
 „ manière, ils s'avancèrent dans la mer jusqu'à ce
 „ que les premiers eussent d'abord atteint la bar-
 „ que & que tous les autres les y eussent suivis.
 „ — Ceux qui vont ordinairement à Saint
 „ Kilda, prennent toujours la précaution d'en-
 „ tortiller une forte corde autour de la poupe de
 „ leur bâtiment, & d'en attacher une autre à la
 „ proue. Aussi-tôt que les Habitants se sont placés
 „ autour de la barque, ils se donnent de main en
 „ main les deux cordes, jusqu'à ce qu'ils les
 „ aient fait passer aux femmes & aux enfants qui
 „ sont sur la pointe, & qui veulent avoir part au
 „ travail. — Après cette opération si nécessaire,
 „ on donne un signal général, chacun emploie
 „ ses forces & son industrie, & en peu de temps
 „ la barque & tout ce qu'elle contient, est mise

re, le fromage, le mouton, la volaille, les œufs, le feu, & les autres besoins de la vie, qu'on apporta régulièrement deux fois par jour à leur demeure. Ils exercèrent ce devoir d'hospitalité avec la plus grande régularité, chaque famille fournissant à son tour sa quote-part, proportionnellement à ce qu'elle possédoit de terre. La portion de chaque homme fut réglée par jour, à un pain ou gâteau d'orge, & à dix-huit œufs de l'oiseau qu'ils nomment Lavy : mais quand les œufs étoient plus petits, on en augmentoit le nombre. Les plus gros sont à peu près comme ceux d'oie, & les autres diminuent insensiblement de grosseur.

Les Habitants demeurent dans un petit village, où l'on voit tous les

MARTIN.
Chap. I.

AN. 1697.

Médiocrité
de leurs bâtimens.

avec une adresse & une promptitude étonnante sur le sable, hors de tout risque du côté de la mer

A notre arrivée, ils employèrent toute l'adresse qu'ils mettent à cet exercice, & y réussirent au-delà de ce que nous en pouvions espérer. — Sans donner le temps à aucun de nous de descendre dans la mer, ils hâlerent presque en un moment, nous, notre petit vaisseau, & tout le bagage qu'il contenoit, qu'ils eurent bien-tôt mis en sûreté sur le terrain sec.

—
MARTIN,
 Chap. I.
 An. 1697.

signes de la plus grande misere. Les maisons sont très-basses, & toutes les portes sont tournées au nord-est, pour ne pas être exposés aux chocs furieux des vents orageux de sud-ouest. Les murs de ces maisons sont grossièrement bâtis de pierre, formant deux petits pignons qui se joignent au haut du toit: les côtés sont couverts de petites pieces de bois avec de la paille par-dessus, & le tout est fortifié par des cordes de bruyeres, dont les extrémités sont liées avec les pierres, pour empêcher le toit d'être emporté par la violence des vents. Ce petit village est situé dans une vallée, entourée de quatre montagnes, qui lui servent de remparts, & qui sont comme autant d'amphithéâtres, où l'on jouit, quand le ciel est serain, de la vûe de l'Océan & des Isles qui y sont parsemées.

Les Habitants de celle dont nous parlons, de même que tous ceux des Isles occidentales, lui donnent le nom de Hirt; Buchanan l'appelle Hirta; Sir Jean Narborough & tous les Marins la nomment Saint Kilda, & dans les cartes marines, elle est connue

connue par le nom de Saint Kilder. Elle est située à 58 degrés 30 minutes de latitude septentrionale, & est environ vingt lieues à l'ouest de Harries.

MARTIN,
Chap. I.

AN. 1697.

L'air y est fort vif & très-sain; les montagnes sont souvent couvertes de brouillards blancs, qui, en hiver, sont les avant-coureurs de la neige, quand ils demeurent long temps sur le sommet des hauteurs: en été, quand ils y restent, c'est un signe de pluie, & quand ils descendent dans les vallées, ils sont suivis d'une chaleur excessive. Dans le temps du solstice d'été, la nuit ne dure guere plus d'une heure, particulièrement quand le ciel est serein: l'automne & l'hiver sont sujets à des vents violents & à des pluies abondantes.

Température
de l'air.

Saint Kilda n'a que deux milles de longueur de l'est à l'ouest, un mille de largeur du nord au sud, & cinq milles de circonférence. La nature l'a environnée de rochers très-élevés, excepté dans une partie qui forme une espece de baie, du côté du sud-est; l'accès en est ordinairement défendu par une mer presque toujours agitée, quoique cette baie

Difficulté
d'aborder
dans cette Is.

ait un demi-mille de longueur, & autant de profondeur. Le seul endroit où l'on puisse descendre, est dans la partie septentrionale de la baie, sur un rocher un peu en pente, & très-glissant, parce qu'il est couvert d'herbes marines, & cette difficulté, jointe à la fureur de la mer, le rend presque inaccessible, excepté dans le temps de la basse mer, lorsque le vent est nord-est ou ouest, ou quand on trouve un calme parfait. Lorsque toutes ces circonstances arrivent, la barque, qu'on nomme Birlin, est amenée sur le côté du rocher, & tirée au-dessus de la marque des plus hautes marées, par le secours réuni de tous les Habitants des deux sexes.

A la tête de la baie, est une petite plaine de sable, qu'on ne voit que dans l'été, parce qu'elle est couverte en hiver par les eaux de la mer, qui s'élevent jusqu'aux rochers; mais la nécessité seule peut forcer de tenter à y débarquer. La mer est très-impétueuse de toutes parts autour de cette Isle, qui est peut-être un des endroits les plus forts qui soient au monde. La nature l'a pour-

vue d'un ample magasin de munitions, pour en défendre l'accès, par un monceau de pierres sur la hauteur, nommée Oterveaul, directement au-dessus de l'endroit où l'on peut descendre. Il est commandé par une éminence élevée presque perpendiculairement, d'où l'on accableroit aisément tous ceux qui y voudroient débarquer. Les quatre grandes montagnes sont bordées, du côté de la mer, par des rochers d'une hauteur étonnante: & du côté du nord, la montagne, nommée Conagir, est coupée perpendiculairement, de plus de deux cents brasses au-dessus de la mer.

MARTIN,
Chap. I.

An. 1697.

Dans la partie occidentale de l'isle, est une vallée en pente du côté de la mer, avec un petit ruisseau qui coule au milieu, & de chaque côté, la hauteur est d'environ un demi-mille. Tout ce terrain est nommé, par les Habitants, le Champ de la Femme guerriere, à cause d'une Amazone fameuse dans leurs traditions. Sa maison est encore sur pied, & quelques-uns des Insulaires l'habitent pendant l'été. Elle est entièrement bâtie de pierre, sans bois, sans chaux, sans

Maison de la
femme guer-
riere.

terre & sans mortier, pour en for-
 mer les liaisons. Elle a la forme d'un
 cône, avec une ouverture au som-
 met, parce qu'on y fait le feu au mi-
 lieu du plancher. Les pierres sont
 longues & minces, ce qui supplée au
 défaut de bois. La piece du milieu
 peut contenir neuf personnes assises.
 Il y a trois lits ou vouûtes basses, à
 côté du mur, qui peuvent contenir
 chacun cinq personnes, & qui sont
 séparés par un pillier. A l'entrée de
 l'une de ces arcades, est une pierre
 sur laquelle on dit que la Guerriere
 mettoit son casque, & de l'autre côté
 sont deux pierres qui lui servoient à
 poser son épée. Les Habitants rap-
 portent qu'elle se plaisoit beaucoup
 à la chasse, & que, de son temps, tout
 l'espace compris entre cette Isle &
 celle de Harries, étoit un terrain sec
 & découvert.



CHAPITRE II.

*Sources & Fontaines de Saint Kilda ;
Qualité du terroir ; Des Animaux ;
Fertilité du pays ; Des rochers ; De
l'isle Soa ; Rocher nommé Stack-
Ly ; Chasse des oies sauvages ; De
l'isle de Borera ; Pyramides pour
faire sécher les oies ; Habitants
de l'isle de Saint Kilda ; Leurs
Temples.*

SAINT Kilda est muni de fontai-
nes ou de sources excellentes,
dont la meilleure est, dit-on, celle
qui est voisine de la maison de l'A-
mazone. On la nomme Tou-bir-
Nimbeny, ce qui signifie le puits
des qualités & des vertus : elle coule
de l'est à l'ouest, & est élevée de
soixante pas au-dessus de la mer : l'eau
en est très-claire, extrêmement froi-
de, légère & diurétique.

Près du village, on voit une gran-
de source, qu'on appelle le puits
de Saint Kilder, dont l'eau n'est pas
inférieure à celle de la première sour-

MARTIN,
Chap. II.

An. 1697.

Sources &
Fontaines de
Saint Kilda.

MARTIN,
Chap. II.

ce : celle-ci coule du nord ouest au sud est.

An. 1697.

A un demi mille de Saint Kilda, est une autre source, nommée par quelques uns, Cornidan : elle est élevée de cent pas au-dessus de la mer, & coule aussi du nord-ouest au sud-est.

Il y a encore une source fameuse qui sort d'un roc, au nord de la baie orientale : on la nomme le puits de la jeunesse ; mais elle n'est accessible que pour les habitants, aucun Etranger n'étant assez hardi pour grimper sur ce rocher : on en reçoit les eaux à leur chute dans la mer. Il coule un ruisseau près du village, & il y en a un autre plus considérable au-delà du puits de Saint Kilder, qui sert à blanchir le linge, dans la plus grande perfection, sans avoir besoin de savon.

Qualité du terrain.

Toute l'Isle n'est, qu'un rocher très-dur, & elle est renfermée entre quatre hautes montagnes, dont toutes s'étendent jusqu'au milieu : le tout est couvert de terre noire ou brune, qui n'a pas plus d'un pied d'épaisseur, excepté sur le sommet des hauteurs, où il y en a environ trois pieds,

& l'on y trouve de très-bonnes tour-
bes. L'herbe est fort courte, mais
douce, & les bestiaux y donnent du
lait en abondance. Le nombre des
brebis qu'on entretient ordinaire-
ment à Saint Kilda, & dans les deux
Isles adjacentes, n'excede pas deux
mille.

MARTIN,
Chap. II.

An. 1697.

Il n'y a pas plus de dix-huit che-
vaux dans toute l'Isle: ils sont fort
petits & d'une couleur tirant sur le
rouge. Il peut y avoir quatre-vingt-
dix vaches, qui sont aussi petites,
mais grasses & de très-bon goût. Les
chiens, les chats & les oiseaux de
mer de cette Isle, sont tous mar-
quetés.

Des Anî;
maux.

Le terroir est très-fertile, & pro-
duit en général, seize, dix-huit ou
vingt pour un. On ne s'y sert point
de charue, mais d'une espece de bê-
che crochue. Leurs terres laboura-
bles sont partagées exactement en
dix portions, dont chacune est en-
core subdivisée. Leur principal en-
grais se fait de cendres de tourbes
mêlées de paille: ils y joignent aussi
leur urine, avec les os, les ailes &
les entrailles de leurs oiseaux marins.

Fertilité du
pays.

Le rocher nommé Lévinis, d'en- Des Rochers,
Civ

MARTIN,
Chap. II.

An. 1697.

viron quatorze pas de hauteur, & de trente de tour, mais beaucoup moins étendu au sommet, est environ à une demi-lieue de la baie du sud-est. Il n'y croît aucune herbe, & il n'est point couvert de terre; mais il en coule une source d'eau fraîche, & par un ancien droit, il appartient à l'équipage de la galere. Entre la pointe occidentale de Saint Kilda, & l'isle Soa, est le fameux roc, nommé Stackdonn, c'est-à-dire le roc fatal, parce qu'il y a péri plusieurs des habitants, qui ont entrepris d'y grimper. Il a la forme & la hauteur d'un clocher: il faut beaucoup d'adresse pour y monter; & c'est un grand honneur pour ceux qui y parviennent, particulièrement dans l'endroit qu'on appelle le pouce, qui est si étroit, que de toutes les parties du corps humain, le pouce seul peut y avoir prise: on s'y tient ainsi attaché l'espace d'une minute, pendant laquelle le pied n'a point d'autre soutien, & aucune autre partie ne touche le roc: après quoi l'on fait un saut, sans autre appui que les pouces, & uniquement par l'agilité du corps, pour arriver à une pointe ai-

guë du rocher : mais quand celui qui grimpe, y est arrivé, il est entièrement hors de danger. Alors il prend une corde qui est autour de lui, la jette à ceux qui sont au-dessous, dans une barque, & avec ce secours, il y monte tous ceux qui vont à la chasse des oiseaux. Celui qui a grimpé le premier, a pour récompense quatre oiseaux, & partage ensuite avec les autres. On jugera peut-être que quatre mille oiseaux ne feroient pas une compensation proportionnée au danger qu'il a couru ; mais il a l'avantage d'être regardé comme un héros, & l'on met au même rang, tous ceux qui ont eu l'adresse ou l'audace de monter ainsi les premiers au roc fatal.

 MARTIN,
 Chap. II.

An. 1697.

A une portée de pistolet de ce roc, est l'isle de Soa, qui n'a de tour, qu'un mille & demi, & qui est encore beaucoup plus petite au sommet, parce que de toutes parts, il faut monter avec beaucoup de peine l'espace d'un demi-mille pour y arriver : elle n'est presque qu'un rocher nud, excepté en quelques endroits, où l'on trouve de l'herbe : mais il est très-difficile d'y monter. Il y a égale-

De l'isle Soa

ment beaucoup de difficulté à y aborder, tant à cause de la fureur des flots, que par l'escarpement du rocher qu'il faut grimper; cependant les Habitants sont accoutumés à monter & à descendre des fardeaux par ces précipices. On ne peut y débarquer que dans un seul endroit, encore faut-il prendre le temps que le vent d'ouest souffle & que la marée est basse; mais les flots qui battent le rocher font connoître s'il est accessible. Lorsque les vagues paroissent blanches de Saint Kilda, les habitants ne mettroient pas leur barque en mer, pour aller ni à Soa, ni à aucune autre isle ou rocher, quand leur vie en dépendroit. Cette petite isle a d'excellentes sources: l'herbe qui y est très-douce, nourrit cinquante brebis, dont chacune porte deux ou trois agneaux à la fois, & ces animaux sont si fertiles, qu'ils portent avant d'avoir atteint l'âge d'un an. On remarque le même avantage dans les agneaux des petites isles voisines de Harries & de North-Wist. On ne tire jamais les brebis de l'isle Soa, ce qui contribue beaucoup à les rendre aussi fertiles. Elles

ne peuvent être chassées que par les habitants, qui les poursuivent sur les rochers avec autant d'agilité & de facilité, que s'ils couroient dans une plaine. Cette Isle est aussi très-abondante en différentes especes d'oiseaux, tels que le fulmar, le lavy, le falk, le boufger & plusieurs autres.

Environ à deux lieues & demie au nord de Saint Kilda, est le roc, nommé Stack-Ly. Il a environ deux cents pas de circonférence, est d'une hauteur très-confidérable, & forme une pyramide triangulaire, dont la pointe est au sommet. Quand le temps est serein, on le voit de plus de vingt lieues en mer. Il n'est couvert ni de terre ni d'herbes, mais il paroît quelquefois tout blanc, par la quantité d'oies sauvages qui s'y arrêtent. On croiroit qu'il est impossible d'y monter; mais les habitants le font tous les ans, & ils ont élevé près du sommet, une petite maison de pierre, en forme de pyramide, où ils s'établissent souvent pendant tout le mois d'Août, qui est dans une saison très-inconstante. Les habitants ont la prévoyance d'envoyer sur ce roc, un nombre suffisant

MARIN,
Chap. II.

An. 1697.

Rochernom⁴
me Stack Ly.
Chasse des
oies sauvages.

MARTIN,
Chap. II.

An. 1697.

d'hommes, qu'on tire par le sort, quelques jours avant que les oies sauvages puissent prendre leur volée; car s'ils négligeoient cette précaution, un jour de vent pourroit leur emporter cinq, six ou sept mille de ces animaux, que ce rocher leur fournit tous les ans. Il y en a un si grand nombre, qu'on ne peut se partager le terrain comme on fait dans les autres endroits; mais les Chasseurs qui y vont, travaillent pour l'intérêt public, en tuent autant qu'ils peuvent; les portent sur une pointe élevée, qu'on appelle la pointe à jetter, & ils les jettent de cet endroit dans la mer, jusqu'à ce que ceux qui sont dans la barque crient: « assez », de crainte que la mer, qui court avec rapidité, ne les emporte si l'on en jettoit trop à la fois, comme cela arrive souvent. Quand la barque est chargée, on la conduit dans l'isle; on fait les partages proportionnellement à la quantité de terrain que chacun possède, & ce qui reste au-dessous du nombre dix, appartient à l'Officier, comme faisant partie de ses appointements annuels. On laisse couver les premiers œufs

aux oies sauvages sur ce rocher ; mais non sur les autres dont nous allons parler , parce que si on les laissoit couvrir leurs œufs toutes en même-temps , la perte du produit d'un rocher , seroit la perte de tous les autres , d'autant que les petits se trouveroient de même force , & en état de prendre leur volée dans un même-temps.

L'isle Borera est à une demi-lieue au nord-est de Stack-Ly. Elle a environ un mille & demi de tour , & nourrit près de quatre cents brebis. Il pourroit y en avoir davantage si les oies sauvages n'arrachioient pas une grande quantité d'herbes pour faire leurs nids.

Cette Isle est très-élevée , & entourée de précipices qui la rendent inaccessible , excepté dans les temps de calme , & il n'y a même alors , qu'un seul endroit où l'on puisse aborder dans la partie méridionale. A l'extrémité occidentale , est une maison nommée Stallir , plus grande que celle de l'Amazone de Saint Kilda ; mais qui paroît être faite sur le même modele : elle est toute verte en dehors , comme une petite montagne.

MARTIN,
Chap. II.

An. 1697.

De l'isle Borera.

MARTIN,
Chap. II.

An. 1697.

tagne, & les habitants ont une ancienne tradition, qui rapporte qu'elle a été bâtie par un dévot Hermite de Saint Kilda, nommé Stallir, qui avoit voyagé dans tout l'univers, fans pouvoir trouver un endroit plus solitaire, pour y pratiquer la vie monastique (*).

Pyramides
pour faire sécher les oies.

Il y a dans cette Isle environ quarante pyramides de pierre, qui leur servent à sécher & à préparer leurs oiseaux. Ces petites maisons sont toutes bâties de pierres légères sans au-

(*) M. Macauley parle différemment de ce curieux reste de l'antiquité. Il dit que dans les temps reculés, un homme entreprenant, animé par un esprit patriotique, ou peut être par son intérêt propre, qui se nommoit Saltar, ou l'homme des rochers, se mit à la tête d'une révolte, contre le Gouverneur ou Steward, & se rendit maître de Soa, qu'il défendit pendant quelque temps, & où il se forma une habitation singulière pour lui & pour ses complices. — La maison a dix-huit pieds de haut, & le toit est au niveau du terrain qui l'environne de toutes parts. C'est une espece de cave, de forme circulaire, & toutes les parties en sont disposées de façon qu'une seule pierre couvre le toit. — Quand on ôte cette pierre, toute la maison a assez d'air. Au milieu du plancher est un grand foyer, & autour du mur, un espace pavé, où seize personnes peuvent être assises à l'aise. Il y a quatre lits couverts chacun d'un fort pavillon, ou d'un linteau de pierre, & capable de contenir quatre personnes. Chacun de ces lits a son entrée particulière, & les distances, entre ces ouvertures, ressemblent à autant de pilliers.

euns bois. Chaque pierre excède un peu celle qui est immédiatement dessus, & ainsi par degrés imperceptibles, les rangs les plus élevés sont assez proches les uns des autres, pour qu'on puisse couvrir le sommet d'un simple drapeau. Il y a un nombre infini d'oiseaux, l'herbe & les rochers en étant presque entièrement couverts.

MARTIN.
Chap. II.

AN. 1697.

A une petite distance à l'ouest de Borera, est un rocher nommé Stack-Narmin : il a un demi mille de circonférence, & est aussi inaccessible que tous les autres. Il n'y a que deux endroits où l'on puisse aborder : il faut même que ce soit dans un temps très-calme : & , après le débarquement, on ne peut monter le rocher qu'en courant de très-grands risques. Le roc est entièrement nud sans aucune terre ni herbe : il y a une fontaine de très-bonne eau, qui sort du milieu du rocher, & dont le cours est à l'est : les oies sauvages & les autres oiseaux, y sont en grand nombre. Il y a plusieurs pyramides de pierre, tant pour loger les habitants, qui y viennent dans le temps où l'on prend

~~ces oies, que pour les préparer & les~~
 MARTIN, faire sécher.
 Chap. II.

An. 1697. Il se forme un courant très-violent, tant dans le montant, que dans la descente de la marée, sur toutes les côtes de Saint Kilda & des isles voisines, ainsi que des rochers. On remarque qu'il est plus impétueux au printemps que dans le temps des basses marées : qu'il se forme des barres sur toutes les côtes, excepté à la pointe, où les marées suivent leur cours naturel, enfin que le reflux porte au sud, & le flux au nord.

Habitants de Les Habitants de Saint Kilda, descendent originairement de ceux des isles adjacentes, qu'on nomme Lewis, Harries, Vist septentrionale, Vist méridionale & Sky. Les deux sexes sont naturellement graves, & ont un très-beau teint : ceux qui vivoient il y a un siecle ou deux, n'étoient pas si beaux; mais leurs descendants l'emportent sur eux. Plusieurs seroient regardés comme des beautés du premier rang, s'ils avoient des ajustemens comme les gens des autres pays.

On trouve des personnes des deux

sexes, qui ont le génie de la poésie, & en général, ils sont grands admirateurs de la musique. La harpe ancienne des Juifs, est le seul instrument qu'ils connoissent, & ils dansent volontiers à son harmonie. Ils ont la vûe perçante, & distinguent les objets à une très-grande distance: leur mémoire est excellente; ils sont fermes dans ce qu'ils entreprennent, chastes & honnêtes, mais très-jaloux de leurs femmes. Ils disputent tranquillement, & avec moins de passion que les autres Insulaires, ou que ceux qui habitent les montagnes dans le continent.

MARTIN
Chap. II.

An. 1697.

Ils sont très-adroits dans le commerce, & il est très-difficile de les surprendre, soit dans les ventes, soit dans les échanges: la voix d'un seul est la voix de tous, & l'intérêt commun les unit fortement les uns aux autres. Ils se marient très-jeunes, & prennent des femmes de treize ou quatorze ans, mais ils sont très-exacts à observer les degrés de consanguinité.

Les Habitants sont Chrétiens, Leurs Temples comme on nous représente ceux des plus premiers siècles, également éloignés

MARTIN,
Chap. II.

An. 1697.

de l'enthousiasme & de la superstition. Ils ont trois Chapelles, dont chacune a un côté vers l'orient, & l'autre vers l'occident : l'autel est toujours placé à l'orient. La première, nommée la Chapelle de Christ, est voisine du village : elle est couverte comme leur maisons, & sur l'autel, est un Crucifix de cuivre qui n'a qu'un pied de longueur. Le Christ en est très-bien fait, le corps enflé & représentant parfaitement son objet. Ils ont le plus grand respect pour ce sacré Simulacre, mais ils ne lui rendent ni culte, ni adoration ; ne le prennent point à la main, & ne jettent point les yeux dessus, excepté quand ils se marient, ou quand ils font quelque serment solennel ; cérémonies qui sont toujours publiques. Le cimetièrre a environ cent pas de tour : il est enclos d'une petite muraille de pierres : ils ont soin d'en entretenir l'intérieur très propre, & d'en interdire l'entrée à leurs bestiaux. Les Habitans, jeunes & vieux, se rendent dans le cimetièrre tous les dimanches au matin, parce que la Chapelle n'est pas assez grande pour les contenir : ils y récitent dé-

votement l'Oraison dominicale, le
Symbole & les dix Commandemens.

MARTIN,
Chap. II.

La seconde Chappelle est dédiée à
Sainte Columbe, & la troisieme, à
Saint Brianan: l'une & l'autre est
bâtie comme l'Eglise de Christ,
avec des cimetières qui en dépen-
dent, & il y a entre elles environ un
quart de mille.

An. 1697.

CHAPITRE III.

*Mauvaise opinion qu'ils ont des Etran-
gers; Leurs Mariages; Gouverne-
ment de Saint Kilda; Adresse des
Habitants; Leurs habillemens;
Preuves d'amour qu'ils donnent à
celles qu'ils aiment; Leur curiosité;
Surprise de ceux qui vont au Conti-
nent; Ils veulent emporter des arbres;
Leur félicité.*

ON rapporta à M. Martin, qu'un Mauvaise
vaisseau avoit jetté l'ancre l'an- opinion
née précédente sur cette côte, & qu'ils ont
qu'il étoit monté par des gens des des Etran-
pays-bas, qui n'étoient pas Chré- gers.
tiens. Notre Voyageur demanda si

MARTIN.
Chap. II.

Ann. 1697.

leur Interprète , qu'on lui dit qu'il parloit mauvais Irlandois , en étoit convenu : on lui répondit que non , mais que les Habitants en avoient été convaincus par la conduite des Mariniers ; premierement , parce qu'ils les avoient vu travailler le dimanche , & emmener plusieurs fois leur chaloupe pleine de pierre , pour faire du lest ; secondement parce qu'ils avoient emmené plusieurs vaches de l'isle , sans en donner d'autre prix que quelques pieces de cuivre de peu de valeur : enfin , parce qu'ils avoient voulu débaucher leurs femmes , crime inconnu à Saint Kilda , où depuis plusieurs siècles , il n'y avoit pas eu un seul exemple de fornication ni d'adultere. On lui ajouta que la récompense offerte à ces femmes pour les débaucher , étoit une piece de monnoye de peu de valeur , qu'elles regardoient comme précieuse , dans un pays où les habitants ne font pas de distinction entre une guinée & une piece de six sols.

Leurs Ma-
riages.

Voici les cérémonies qu'ils observent dans la célébration de leurs mariages. Lorsque deux personnes

sont convenues réciproquement de se prendre pour mari & femme, l'Officier qui préside sur eux, somme tous les Habitants des deux sexes à se rendre à la Chapelle de Christ: quand ils y sont assemblés, il demande publiquement, s'il n'y a aucun empêchement légitime à ce que ces deux personnes soient unies par les liens du mariage? Quand il n'y a aucune opposition, il demande aux deux parties si elles sont résolues de vivre ensemble en bien & en amour. Quand le consentement est donné, il les déclare mariées, & demande qu'ils ratifient leur promesse solennelle en présence de Dieu & du Peuple: alors on leur présente le Crucifix, & ils mettent leur main droite dessus; cérémonie par laquelle ils se jurent fidélité l'un à l'autre, pour tout le temps de leur vie.

L'isle de Saint Kilda appartient en propriété, au Laird de Mack-Leod, chef de l'une des plus anciennes familles de l'Ecosse: elle n'est jamais affermée, & ce Laird la donne ordinairement à quelqu'un de ses amis ou de ses vassaux, avec le titre de Steward ou Gouverneur.

MARTIN,
Chap. III.

[An. 1697.

Gouverne
ment de S.
Kilda.

Le nombre des Habitants monte à présent environ à cent quatre-vingt, & en l'absence du Steward, ils sont gouvernés par leur Meijre, mot qui signifie un Officier. Il étoit anciennement choisi, ou, au moins confirmé par le peuple, avant que le Steward le mit en possession de sa place; mais actuellement c'est le Steward seul qui en a la nomination. Il préside pour juger de toutes les disputes; a soin de faire tirer au sort sans partialité, empêche qu'aucun de ceux auquel il tombe, ne refuse de s'y soumettre, soit que l'affaire regarde le service dû au Steward, soit qu'elle regarde celui de la République. Cet usage du sort, & le respect pour le Crucifix, contribue beaucoup à entretenir la paix & la tranquillité, chacun demeurant dans ses propres bornes.

Adresse des
Habitants.

Ils sont d'une activité & d'une adresse étonnante à grimper sur les rochers, pour prendre les oiseaux qu'ils y trouvent en une multitude prodigieuse. Pour mieux réussir, ils se servent de cordes avec lesquelles ils parviennent aux endroits les plus inaccessibles: mais il n'y a que trois

de ces cordes dans toute l'isle. Elles ont chacune vingt-quatre brasses, & on les attache les unes aux autres, où l'on s'en sert séparément selon le besoin. Ce qui fait la principale force de ces cordes, est le cuir salé de vache, qu'ils coupent en longues lanieres, & ils en entourent les cordes de chanvre, ce qui empêche qu'elles ne soient coupées par les rochers. Ils attachent souvent ensemble deux cordes, dont chacune est liée au milieu du corps d'un homme qui grimpe, afin que ces deux hommes se puissent secourir réciproquement en cas de chute. Avec ce secours, ils se procurent une quantité surprenante d'œufs & d'oiseaux.

Les cordes appartiennent à la communauté; on ne peut s'en servir que d'un consentement général, & l'on détermine par le sort, le temps, le lieu & la personne, pour en faire usage. Ils rassemblent en trois jours, plus d'œufs & d'oiseaux que leur barque ne peut en transporter, & ils laissent le surplus dans les pyramides de pierre, construites pour les recevoir.

Leur habillement est composé

Leur habillement.

MARTIN,
Chap. III.

AN. 1697.

MARTIN
Chap. III.

An. 1697.

d'un pourpoint court qui ne leur descend que jusqu'à la ceinture : ils mettent par-dessus , un manteau doublé & plissé , de ceux que portent les Montagnards Ecossois & qu'on nomme Plad , dont les deux bouts sont joints ensemble avec un os de fulmar. Ce Plad descend jusqu'aux genoux , & est attaché au milieu du corps , par une ceinture de cuir : ils portent aussi des capuchons de la même couleur & de la même forme que ceux des Capucins , mais un peu plus courts , & les dimanches ils mettent des bonnets. Depuis peu , quelques-uns mettent des culottes larges & ouvertes aux genoux : ils ont des bas de drap , & ne portent point de souliers en été. Ils préparent leurs cuirs avec des racines de tormentille.

Les femmes portent une coëffure de toile étroite par devant , & qui leur tombe par derriere en pointe , au-dessous des épaules : elles ont un pied & demi de longueur , & elles font deux tresses , chacune d'environ soixante cheveux , qui pendent sur leurs joues , & leur tombent sur la poitrine , où l'extrémité de la tresse fait un gros nœud. Leur Plad est attaché

attaché sous le col, avec une grosse boucle de cuivre ronde, comme un anneau: & elles ne portent ni bas, ni fouliers en été. Les fouliers qu'elles ont en hiver, sont faits de cols d'oies sauvages, qu'elles coupent au dessus des yeux, & la couronne de la tête leur sert de talon. Ces fouliers ne durent pas plus de cinq jours, & quand elles mettent le duvet en dehors, ils ne durent que trois ou quatre. Mais elles n'en manquent jamais, parce qu'au mois de Mars, on en prend toujours, ou, comme elles disent, on en vole plusieurs milliers.

Ils conservent leurs oies sauvages pendant toute l'année, dans les Pyramides, en leur fendant le dos & les faisant secher, parce qu'ils n'ont point de sel. Ils ont élevé plus de six cents de ces Pyramides de pierre, pour y mettre leurs œufs & leurs oiseaux.

Ils n'ont qu'une seule barque, de seize coudées de long, qui sert à toute la communauté; elle est partagée soigneusement en différentes parties, proportionnées aux terres & aux rochers. Chacun y a sa place

marquée & séparée par un trait que son voisin ne peut passer, pour y mettre seulement un œuf.

AN. 1697.

Preuve d'a-
mour qu'ils
donnent à
celles qu'ils
aiment.

Sur le penchant d'une colline, au sud de la ville, est un fameux rocher, nommé la Pierre de la Maîtresse. Il est fait exactement comme une porte placée au front du roc, qui a vingt ou trente brasses de hauteur perpendiculaire. Sur le linteau de cette porte, tout jeune homme est obligé, par une ancienne coutume, de donner des preuves de son affection pour sa maîtresse. Il faut qu'il se tienne debout sur le pied gauche, dont la moitié est en dehors du rocher, qu'il approche dans cette situation, le pied droit près du pied gauche, forme en arriere un arc de son corps, & passe ses deux poings au-delà de son pied droit. Cette action lui donne le plus haut degré de réputation, & on le juge digne ensuite, d'épouser la plus belle fille de l'univers. Ils croient fortement que celui qui a bien rempli cet exercice, ne peut manquer de réussir dans ce qu'il entreprend ensuite.

Ils connoissent l'heure du jour par le mouvement du soleil, d'une hau-

teur ou d'un rocher à l'autre, étant habitués à en remarquer la situation en différentes saisons. Quand le soleil ne paroît pas, ils mesurent le jour par le montant ou par le décroissement de la marée, ce qu'ils connoissent avec assez d'exactitude, quand même ils n'auroient pas vu le rivage depuis quelque temps. Leur connoissance de la marée dépend des changements de lune, qu'ils observent aussi très-exactement.

MARTIN.
Chap. III.

AN. 1697.

Les deux sexes sont également amateurs de la nouveauté : mais ils ont rarement occasion de se satisfaire à cet égard, à moins que quelqu'un n' imagine un moyen extraordinaire de gouverner leurs terres, leurs bestiaux, & de conserver les oiseaux. Il y avoit toujours plusieurs habitans autour de M. Martin & du Ministre, à admirer leur habit & leur maniere d'agir. Tout ce que disoient ou faisoient ces deux hommes, leur inspiroit pour eux autant d'estime que d'étonnement ; mais ce qui les surprit le plus, fut de voir l'écriture, ne pouvant comprendre qu'il fût possible à des mortels d'exprimer les conceptions de l'esprit par des

Leur curiosité.

caractères noirs sur du papier blanc. **MARTIN**,
 Chap. III. Quand ils eurent fait beaucoup de
 raisonnemens à ce sujet, M. Martin
 An. 1697. leur dit que s'ils vouloient, en deux
 années au plus, il leur enseigneroit à
 lire & à écrire : mais ils répondirent
 qu'ils étoient persuadés, que pour
 réussir à l'un ou à l'autre, il leur faudroit
 au moins un siecle.

Surprise de
 ceux qui
 vont au Con-
 tinent. Le mois de Juillet précédent, l'Of-
 ficier avoit été en Ambassade au
 Continent près de Sky, voyage très-
 long, pour un homme de Saint
 Kilda, & peut-être aucun des habi-
 tants n'avoit jamais eu occasion d'al-
 ler aussi loin dans le monde.

Cet Officier & ceux qui l'accom-
 pagnent, remarquerent des mer-
 veilles sans nombre dans leur voya-
 ge : ils regardoient la maison de M.
 Mack-Leod, comme une Cour Im-
 périale, & pensoient qu'il n'y avoit
 dans tout l'univers, que le Roi au-
 dessus de lui. Ils dirent que sa femme
 portoit un habillement si extraordi-
 naire, qu'il leur étoit impossible
 d'en faire la description : des vitres
 de fenêtres les jetterent dans l'admi-
 ration, & un miroir leur parut un
 prodige. Ils furent aussi très-étonnés

de voir mettre des tapisseries sur des murs de pierre & de chaux, & condamnerent cet usage comme vain & superflu.

MARTIN.
Chap. III.

An. 1697.

Ils comptent les années, les saisons & les mois, comme dans la Grande-Bretagne: ils rapportent les différents périodes de temps à la vie de leurs Seigneurs ou de leurs Stewarts; conservent une tradition de leurs grandes actions, dont ils parlent avec autant de satisfaction & d'emphase, que pourroient le faire nos Historiens, en rapportant celles des Césars, ou des plus illustres Généraux.

Aller à cheval, leur paroît le comble des grandeurs de la terre, & ils dirent à M. Martin, avec admiration, que Mack-Leod n'alloit point à pied, comme ils croyoient que faisoient tous les autres hommes, & qu'ils avoient vu plusieurs chevaux qu'on n'entretenoit que pour lui servir de monture.

En débarquant dans l'isle de Harries, l'un d'eux s'informa à qui appartenoient les terres qu'il voyoit? On lui répondit qu'elles étoient à Mack-Leod, ce qui augmenta beaucoup la

MARTIN,
Chap. III.

An. 1697.

haute opinion qu'ils en avoient déjà conçue. Lorsque cet homme fut ensuite dans l'Isle de Sky, où il fit quelques milles, il monta un jour sur une hauteur, & regardant autour de lui, il s'imagina qu'il voyoit une partie considérable du monde. Il demanda encore à qui appartenoient ces terres; & quand un de ceux qui l'accompagnoient lui eût dit qu'elles étoient aussi à Mack-Leod, il leva les mains & les yeux au Ciel, en s'écriant dans un transport d'admiration: « ô puissant Prince! qui est maître de tant de vastes territoires! » ce qu'il dit en Irlandois avec tant d'emphase, que ces mots sont passés en proverbe, quand on veut exprimer une puissance très-étendue.

Ils veulent
emporter des
arbres.

Un des objets qui les frapperent le plus, fut la grandeur des arbres; ils trouvoient la beauté des feuilles & des branches au-dessus de toute expression, & ne pouvoient comprendre comment ils s'élevoient à une telle hauteur au-dessus des plantes. L'un d'eux dit à M. Martin, que les arbres le repoussent en arriere, quand il avoit passé dans un bois. Ils formerent un jour le projet d'en

emporter quelques-uns des plus petits sur leur dos jusqu'à leur barque, pour les conduire à Saint Kilda; mais en y faisant réflexion, la longueur du voyage les détourna de cette entreprise, parce qu'ils auroient été obligés de traverser la plus grande partie de l'isle de Sky; & quoiqu'ils fussent en général plus forts que le commun des hommes, ils avoient assez de peine à marcher long-temps, faute d'usage.

Un autre que l'on conduisit jusques dans la partie méridionale de l'isle de Sky, jugea qu'il avoit fait un voyage prodigieux: il remarqua le continent du Comté d'Inverness, qui n'en est séparé que par un canal assez étroit, & demanda si ce qu'il voyoit étoient les bornes de l'Angleterre. Il y en eut un qui but de l'eau-de-vie un peu trop abondamment, ce qui le rendit pésant, & le fit bien-tôt tomber dans le sommeil. Il s'imagina que c'étoit le dernier de tous, & dit en se réveillant à ses compagnons, qu'il n'auroit jamais cru que le passage d'une vie à l'autre fût si aisé; car, dit-il, je n'y ai souffert aucune peine. Enfin leur opi-

MARTIN,
Chap. III.

An. 1697.

— nion sur les objets étranges, est aussi éloignée de la façon de penser des autres hommes, qu'ils sont eux-mêmes différents des créatures de leur espece.

MARTIN,
Chap. III

AN. 1697.

Leur félicité.

Si nous en croyons l'Auteur Anglois, les Habitants de Saint Kilda sont plus heureux que tous les autres hommes, parce qu'ils sont presque les seuls qui goûtent les douceurs d'une vraie liberté. Ils jouissent, dit-il, réellement du bonheur imaginaire de l'âge d'or. Ils vivent dans l'innocence & la simplicité, dans la pureté du cœur, dans un amour réciproque, & dans l'amitié la plus cordiale. Libres de toute inquiétude, & exempts des soins qui accompagnent l'avarice; sans envie, sans tromperie, sans dissimulation, sans ambition & sans orgueil, ils ignorent les suites funestes de tous ces vices. Ceux des nations étrangères leurs sont inconnus, & ils sont uniquement gouvernés par les lumières de la raison & par celles du christianisme, comme elles leur ont été portées par ces ames héroïques, qui ont méprisé tout les dangers pour étendre cette divine religion aux

DES EUROPÉENS. SI
extrémités les plus reculées de l'u-
nivers.

MARTIN,
Chap. III.

AN. 1697.

Ils seroient certainement le peuple le plus heureux de notre globe, s'ils connoissoient leur félicité, & combien ils sont au-dessus des autres hommes livrés à l'avarice & à l'esclavage. Leur façon de vivre leur fait mépriser l'or & l'argent, comme au-dessous de la dignité de la nature humaine: ils vivent des bienfaits du Ciel, & n'ont d'autres desseins les uns sur les autres, que ceux qui leur sont dictés par la justice & par la bienfaisance.





VOYAGE

Autour du Monde, commencé
 en 1718, par le Capitaine
 WOODES ROGERS.

 CHAPITRE I.

Ce qui a donné lieu à cette expédition : les bâtiments, le Duc & la Duchesse mettent à la voile de la Rade Royale, dans le canal de Bristol : ils arrivent à Cork : ils sont en danger par l'ignorance d'un Pilote : noms des Officiers des deux Vaisseaux : conduite de l'Equipage à Cork : politesse du Capitaine du Hastings : il se sépare des autres : prise d'un Vaisseau Suédois : mutinerie au sujet du partage de cette prise : moyen dont on se sert pour l'appaiser : le Bosseman Hollandois est envoyé dans les fers à Madère : prise d'une Barque Espagnole : délais pour la rançon : Céré-

monie du Baptême sous les Tropiques : ils arrivent aux isles du Cap Verd : Remarques sur ces Isles : désertion d'un Interprète : Réglemens au sujet du pillage : un homme se mutine , & est puni : ils jettent l'ancre à l'isle Grande : les Portugais les prennent pour des François : succès des Pyrates François : on tue un Monstre : deux Déserteurs sont effrayés par les Singes : un Canot Portugais est brûlé par erreur : Procession à la Conception : Description de cette Ville : les Habitants sont régalez à bord du Vaisseau.

JE ne connois aucune Ville commerçante en Angleterre qui ait formé autant d'entreprises pour l'encouragement du commerce, & pour découvrir de nouveaux pays, que la Ville de Bristol. Les richesses amassées par un grand nombre de particuliers, qui s'y sont attachés au négoce, prouvent évidemment que la fortune n'est pas toujours aveugle, & qu'elle est souvent la récompense de l'industrie.

Entre un grand nombre de Vaisseaux que cette Ville a équipés pour

ROGERS,
Chap I.
An. 1708.

Ce qui a
donné lieu à
l'expédition
de Woodes
Rogers.

COGERS,
Chap. I.

An. 1708.

aller aux aventures , il y en a peu qui ayent fait un voyage aussi remarquable que le Duc & la Duchesse , envoyés de conserve aux frais d'une Compagnie de Marchands pour croiser dans la mer du sud , & montés par les plus habiles Marins qu'il fut possible de rassembler. Woodes Rogers fut choisi pour Capitaine du Duc , & pour commander les deux bâtimens dans ce voyage. Le Capitaine William Dampier , qui avoit déjà fait deux fois le tour du monde , & qui avoit été trois fois dans la mer du sud , y monta en qualité de Pilote : Thomas Dover , Docteur en Médecine , homme de beaucoup de capacité & d'un excellent jugement , fut choisi pour second Capitaine du même bâtiment : la Duchesse eut pour premier Capitaine , Etienne Courtenay , & pour second Edouard Cooke.

Les équipages des deux Vaisseaux furent composés de gens de différentes nations , ainsi que de divers métiers , au nombre de trois cents trente-trois hommes. Le Duc étoit du port de trois cents vingt tonneaux , & portoit trente canons ; la

Duchesse en avoit vingt-six, & deux cents soixante tonneaux de charge.

ROGERS,
Chap. I.

Le premier Août 1708, ils mirent à la voile de la baie Royale, & le 5 vers midi, ils jetterent l'ancre à la vue de Kinsale. Comme le temps étoit très-calme, un Pilote vint à bord du Duc, & entreprit de le faire entrer dans le port. Bien loin d'y réussir, le matin du 6, pendant qu'il faisoit encore obscur, & que le temps étoit chargé de brouillards, ils les conduisoit dans une autre baie, à l'ouest de Cork, ce qui auroit pû les exposer à quelque danger; mais le Capitaine Rogers, qui, heureusement, connoissoit bien cette côte, châtia ce Pilote, l'empêcha de continuer à les conduire, & les mena dans l'Anse, où ils jetterent l'ancre l'après-midi.

An. 1708.

Le Duc &
la Duchesse
mettent à la
voile.

Pendant qu'ils demeurèrent dans ce port, ils mirent leurs vaisseaux en bon ordre autant qu'il leur fut possible, y chargerent une grande quantité de provisions, enrôlerent plusieurs bons Matelots, & se débarrafferent de plus de quarante Sujets paresseux, dont ils renvoyerent quelques-uns, & les autres déserterent.

Le premier de Septembre, ils le-

ROGERS,
Chap. I.

An. 1708.

verent l'ancre de Cork ; mais pendant qu'ils y demeurèrent, plusieurs Matelots s'y marièrent, particulièrement un Danois, qui épousa une Irlandoise. Ils ne s'entendoient pas l'un l'autre, cependant il marqua la plus grande affliction quand il se sépara de sa femme, & fut plusieurs jours en mer, avant d'avoir bien recouvré ses esprits.

Politesse du
Capitaine
Paul.

Le Hastings, vaisseau de Roi, alla de conserve avec eux, jusqu'au 6. Le Capitaine Paul, qui le commandoit, leur avoit fourni plusieurs choses nécessaires, qui avoient été oubliées ; comme une trompette parlante ou porte-voix, des ratissoires, des grattoirs de fer pour le fond du vaisseau, & plusieurs autres ustensiles, sans vouloir rien accepter en retour, à cause de la longueur de leur voyage. Il demanda seulement qu'on fît connoître sa politesse aux Intéressés, dont il recevroit les mêmes outils qu'il avoit donnés. En conséquence, on le chargea d'une lettre pour l'Alderman Batchelor & Compagnie, ainsi que pour les autres Propriétaires des navires, le Duc & la Duchesse.

Le soir du jour précédent, il avoit été tenu à bord du Duc, un conseil de tous les Officiers des deux vaisseaux, & l'on y avoit résolu de déclarer aux hommes d'équipage, quel étoit l'objet de leur voyage, pour qu'on fût en état d'échanger avec des hommes du Capitaine Paul, tous ceux qui auroient de la répugnance à entreprendre un cours aussi long & aussi dangereux. Il est remarquable qu'il n'y eut qu'un seul homme à bord du vaisseau de Rogers, qui en parut mécontent, parce qu'il avoit été choisi cette année pour Dizainier dans sa Paroisse, & que sa femme, à cause de son absence, seroit sujette à payer une amende de quarante livres: cependant il se remit bien-tôt, en considérant qu'il les regagneroit avec avantage, par les profits du voyage, s'il arrivoit qu'il fût heureux.

Le 10 de Septembre, vers trois heures après midi, après neuf heures de chasse, ils atteignirent un vaisseau Suédois, qui amena, ayant essuyé deux volées. Quelques paroles que dirent deux ou trois hommes ivres, donnerent lieu de juger qu'il y avoit

ROGERS,
Chap. I.

An. 1708.

Mutinerie
de quelques-
uns des hom-
mes.

à bord quelques marchandises de
 ROGERS, Chap. I. contrebande : mais après que les
 An. 1708. Anglois eurent examiné très-exac-
 tement le Maître & plusieurs des
 gens, ils virent qu'il étoit difficile
 de prouver que ce navire fût de bon-
 ne prise ; & ne voulant pas perdre de
 temps à le conduire dans un port,
 ils le laisserent aller sans aucune dif-
 ficulté. Le Maître parut très-recon-
 noissant de n'avoir été retenu que si
 peu de temps : & à son départ il fit
 présent à Rogers, de bœuf salé & de
 deux jambons : le Capitaine Anglois
 de son côté, lui envoya douze bou-
 teilles de cidre, qu'on appelle de
 rouget. Ce vaisseau qui étoit de Sta-
 den, avoit vingt-deux canons, étoit
 du port de deux cents soixante & dix
 tonneaux, & avoit fait le tour de l'E-
 cosse & de l'Irlande. A son départ,
 il salua les vaisseaux de quatre coups
 de canon. Pendant qu'il étoit arrêté,
 le Bosseman du Duc & trois Officiers
 subalternes, s'étoient mis à la tête
 d'un complot formé secrètement, en-
 tre les Gens, pour s'en rendre maî-
 tres ; & quand ils virent qu'on l'avoit
 laissé partir, ils furent prêts de se mu-
 tiner. Cependant ils furent réprimés,

en mettant aux fers dix d'entre eux, en ôtant la place au Bosseman, nommé Giles Cash, qui eut pour successeur, Alexandre Winter, & en fustigeant un autre des principaux mutins. Peu de jours après ces exemples, tout rentra dans son cours naturel.

Il avoit aussi paru quelques mouvements à bord de la Duchesse; mais ils s'appaisèrent naturellement, aussi-tôt que tout fut tranquille sur le Duc.

Le 14 de Septembre, quelques Gens du vaisseau avec un hardi Matelot à leur tête, vinrent à la porte du Capitaine, & demanderent qu'on ôtât les fers à l'ancien Bosseman, Giles Cash. Rogers les amusa par de belles paroles, attira leur Chef à lui parler en particulier sur le pont, l'arrêta lui-même, & le fit fouetter par un de ses Camarades. Après cet acte de justice, il fit passer Giles Cash dans les fers, à bord de la Couronne, frégate de Biddiford, qui les accompagnoit depuis le 6, & qui les quitta le 15, pour aller à Madere, isle où les Consors résolurent aussi de passer, dans l'intention de croiser

ROGERS,
Chap. I.

AN. 1708.

Rogers fait
fouetter un
des Mutins.

entre les Canaries, afin de se munir de vins, dont ils n'avoient qu'une petite quantité.

ROGERS,
Chap. 1.

An. 1708. Le 17, ils crurent avoir découvert une voile ; mais quand ils en furent plus près, ils reconnurent que c'étoit un rocher, à une lieue des isles Salvages. L'après midi, ils découvrirent le Pic de Teneriffe, & le lendemain, ils prirent une barque Espagnole de vingt-cinq tonneaux, qui alloit d'Oratava à Formentor, avec quarante-cinq Passagers. De leur nombre, étoit le Pere Gardien du Couvent de cette dernière Isle, bon vieillard, qui prit avec joie le verre qu'on lui présenta, & qui ne se fit aucun scrupule de boire à la santé du Roi Charles III.

Difficultés
au sujet de la
rançon.

Le 19, étant près d'Oratava, ils débarquerent le Maître de la barque Espagnole, avec deux ou trois autres des Prisonniers, pour convenir de la rançon : ils furent accompagnés par M. Carleton Vanbrugh, Agent des Intéressés, qui étoit à bord du Duc. Il fit cette démarche, contre le sentiment de Rogers, qui la jugeoit déplacée ; & en conséquence, le matin du 20, on vit paroître un

drapeau de trêve, venant de l'Isle, avec une lettre adressée aux Capitaines Rogers & Courtenai, & signée J. Pouldon, Vice-Consul, Bernard Walsh, J. Crosse, & G. Fitzgerald. Ils marquoient que M. Vanbrugh seroit retenu à terre, jusqu'à ce que la barque fût rendue, d'autant que la prise de cette barque étoit non-seulement contraire au Traité particulier entre l'Espagne & l'Angleterre, au sujet des Canaries; mais qu'elle causeroit encore un très-grand dommage aux Sujets commerçants des deux Couronnes, ainsi qu'à plusieurs Marchands Anglois, qui demeuroient dans ces Isles, & dont on pourroit exiger une satisfaction dix fois plus forte que la valeur de la prise.

Les Capitaines répondirent, conjointement à cette lettre, qu'en gardant la barque, ils agissoient conformément à leurs instructions: qu'ils ne connoissoient aucune stipulation particulière en faveur des vaisseaux de ces Isles: que si l'on ne convenoit promptement de la rançon, & si l'on ne rendoit M. Vanbrugh, ils conduiroient le lendemain leurs canons

ROGERS.
Chap. I.

An 1708.

pour battre la ville; qu'ils emmeneroient ensuite les Espagnols prisonniers, ayant assez de vivres pour eux & pour leurs équipages, & qu'ils les conduiroient aux établissemens Anglois, pour lesquels ils étoient chargés. Ils évitèrent avec raison de faire connoître que leur intention étoit de croiser dans la mer du sud.

On rachete
les Espagnols
& leurs ef-
fects.

Le 22 de Septembre, M. Crosse, un des Marchands Anglois, qui avoit signé la première lettre, vint à eux dans une barque, accompagné de M. Vanbrugh, & ils apportèrent du vin, des cochons, des raisins, & tout ce qu'il falloit pour la rançon de la prise. Sur la demande de ce Négociant, tout ce qu'on pût recouvrer des effets qui appartenoient à quelques-uns des Prisonniers, leur fut rendu, particulièrement les croix, les reliques, & les bréviaires des Moines; le Capitaine Rogers fit même présent d'un fromage au joyeux Gardien de Forteventura. Le 24, on tint un comité à bord du Duc, où l'on examina les plaintes que M. Vanbrugh, faisoit contre le Capitaine Rogers, sur quelques points du Traité, qu'il pensoit n'être pas

réguliers; on jugea qu'elles étoient fans fondement, & la conduite du Capitaine fut approuvée unanimement.

Le 25, ils passerent le Tropicque, & environ soixante des hommes d'équipage, qui n'avoient jamais fait ce voyage, furent plongés, ou comme disent les Marins baptisés par trois fois. On fait cette cérémonie en les hissant à la hauteur de la moitié du grand mât, avec une corde, à laquelle ils sont bien attachés, & on les laisse ainsi tomber dans la mer. Cette immersion fut d'un grand service à quelques uns pour les nettoyer de la saleté & des ordures qu'ils avoient contractées dans un si long voyage. Ceux qui préférèrent de payer un demi-écu, pour être employé à un repas entre les Matelots quand ils seroient de retour en Angleterre, furent exemptés de cette cérémonie purificatoire. Le 29, un Matelot tomba de la hune du grand mât dans la mer, où il fut noyé, & l'on jugea qu'il avoit été saisi de quelques vertiges. Le même jour, ils découvrirent les isles du Cap-Ver, & le 30, ils jetterent l'ancre

ROGERS,
Chap. I.

An. 1703.

Cérémonie
du Baptême
des Marins.

dans la baie de Saint Vincent.

ROGERS,
Chap I.

An. 1708.

Désertion
d'un Inter-
prète.

Le premier d'Octobre, ils mirent à terre leurs tonneaux vuides, pour être nettoyés & remplis d'eau, parce qu'on en trouve abondamment dans cette isle, ainsi que du bois. Le 3, ils résolurent d'envoyer Joseph Alexandre leur Interprète, avec une lettre très-respectueuse au Gouverneur de ces Isles, pour lui demander la permission d'y trafiquer, comme Sujets de la Grande Bretagne, & Alliés de la Couronne de Portugal. Pendant qu'ils demeurèrent en cet endroit, cet interprète déserta, sans qu'on en pût savoir la raison. Le 6, un Negre, Lieutenant du Gouverneur, vint à bord du Duc, où il apporta des limons, des oranges, du tabac, des patates, des bananes, des melons musqués, des melons d'eau, des poulets, des cochons & de l'eau-de-vie. On lui paya toutes ces provisions avec des effets de la prise, & il en parut très-content, quoiqu'ils fussent de peu de valeur. Dans un comité qui fut tenu à bord de la Duchesse, on fit quelques réglemens au sujet des prises & du pillage: on prit aussi des mesures pour

empêcher les Matelons de vendre leurs habillemens aux Negres & aux naturels de ces Isles, pour de l'eau-de-vie, & pour d'autres bagatelles; ce qu'ils font très-souvent quand on n'y apporte pas l'attention nécessaire. Ces gens préfèrent en général à l'argent, ce qui peut servir à les couvrir, ou à satisfaire quelques autres besoins.

 ROGER'S
 Chap. I.

An. 1708.

Nous ne nous arrêterons pas à donner la description de ces Isles, parce qu'elles sont assez connues: elles sont au nombre de dix: mais il n'y a d'habitées que les six, nommées Saint Jago, Saint Nicolas, Bona-Vista, Saint Antonio, Bravamayo, & Del Fuego, qu'on appelle ainsi à cause d'un Volcan. Saint Jago & Saint Nicolas sont les plus peuplées; la première est la résidence du Gouverneur; & outre la Capitale, qui est le Siege d'un Evêque, & porte le même nom que toute l'Isle. Il y a une grande Ville, qui contient, dit-on, plus de cinq cents maisons. On la nomme Ribera Grande, & le port en est très-bon. Le terroir est assez médiocre; on recueille un peu de bled dans les val-

 Isles du Cap
 verd.

ROGERS,
Chap. I.

AN. 1708.

lées, où il y a aussi quelques vignes : mais les principales productions sont l'indigo, le sucre, le tabac, & les peaux de chevre, dont on fait de très-beau maroquin. Ces chevres sont grasses & de très-bon goût ; elles portent une fois en quatre mois, & produisent trois ou quatre petits à chaque portée. Beaucoup de Vaisseaux prennent du sel à l'isle de Mayo, où il est produit naturellement par l'action du soleil sur l'eau de la mer.

Isle de Saint
Vincent.

L'isle de Saint Vincent a une meilleure rade pour les vaisseaux que celle de Saint Jago : on y trouve en quantité des poules de Guinée, des corlieas, & diverses especes d'oiseaux de mer. Le seul gibier que quelques-uns des gens d'équipage du Duc, qui étoient descendus pour chasser, y trouverent, fut un âne sauvage, qui s'échappa quoique blessé, après leur avoir fait faire une course très-fatigante. Cette Isle étoit autrefois habitée, & avoit un Gouverneur particulier ; mais elle est abandonnée depuis un certain nombre d'années, excepté par quelques Negres, qui y subsistent de
tortues

tortues & de chevres sauvages. Le terrain est montueux & stérile ; l'air assez peu sain, parce qu'une grande partie de l'Isle est couverte de bois, qui ne peut être presque d'aucun autre usage qu'à brûler. Entre les arbres, on trouve des toiles faites par une grosse espèce d'araignée, si fortes & si épaisses, qu'il est assez difficile de les rompre. La chaleur du climat fait une très forte impression sur les Matelots qui n'y ont jamais été ; mais la saignée leur donna beaucoup de soulagement.

Le 8 d'Octobre, on débarqua le Lieutenant du Gouverneur, près d'une caverne formée dans un rocher, où il dit qu'il passeroit la nuit, parce qu'il n'y avoit aucunes maisons dans le voisinage, & les vaisseaux remirent à la voile. Le 22, M. Page, second contre - Maître de la Duchesse, ayant reçu ordre d'aller exercer le même emploi à bord du Duc, refusa de changer de vaisseau, frappa le Capitaine Cooke qui vouloit l'y obliger : mais on s'en rendit maître, & on le mit dans la chaloupe. Le Capitaine Rogers le condamna au châtiment, nommé en terme

ROGERS
Chap. I.

AN. 1708

Mutinerie
d'un Contre-
maître.

ROGERS,
Chap. I.

An. 1708.

de marine , le bilboe , qui est une espece de carcan : mais avant que la Sentence pût être exécutée, il se jetta en mer , dans l'intention de regagner la Duchesse. Il auroit peut-être causé beaucoup de trouble , en excitant les hommes à se mutiner , pendant que tous les Officiers étoient à bord du Duc ; mais la chaloupe qui étoit à côté du bâtiment ; le suivit & l'atteignit. Il fut ramené devant les Officiers supérieurs , qui le firent lier aux manœuvres : on le châtia rigoureusement , & on le mit aux fers à fond de cale du Duc, où il demeura jusqu'au 29 , qu'on le remit en liberté , sur la promesse qu'il fit de se mieux comporter à l'avenir.

Fls abordent
à Isle Grande.

Le deux de Novembre , deux hommes furent condamnés au bilboe , pour avoir caché deux chemises, une perruque, & une paire de bas , qui faisoient partie du pillage de la barque des Canaries : mais ils en furent quittes pour demander pardon. Le 14, on apperçut la terre du Bresil , & le 18, on jetta l'ancre à l'entrée de l'isle Grande , à onze brasses de profondeur , ne faisant

presque aucun vent. Le 20, on envoya deux chaloupes, dans l'une desquelles étoit un Lieutenant, & dans l'autre M. Dampierre, pour reconnoître si l'endroit où l'on vouloit faire de l'eau étoit sans ennemis. Ils y trouverent une chaloupe Portugaise, dont les gens se plainquirent qu'ils avoient été volés depuis peu par des François. Il tomba tant de pluie toute la journée, que les hommes ne purent travailler. Vers quatre heures après midi, le Capitaine Courtenay fit mettre aux fers plusieurs hommes, pour avoir désobéi au commandement, & parce qu'il avoit remarqué qu'ils étoient toujours les premiers disposés à se mutiner. Le soir le temps s'éclaircit, on envoya, dans une pinasse, le Capitaine Cooke & le Lieutenant Pope à Angre de Reys, Village éloigné de trois lieues, & que les Portugais nomment Notre-Dame de la Conception, avec un présent de beurre & de fromage pour le Gouverneur, eu lui demandant son amitié. Quand ils furent près du rivage, les Habitants les prirent pour des François, & tirèrent plusieurs fois

 ROGERS, 1
 Chap I.

An. 1708.

ROGERS,
Chap. I.

An. 1708.

fur eux, sans leur causer aucun dommage. Ils leur demanderent pardon, quand ils eurent reconnu leur erreur, ils furent reçus avec beaucoup de politesse, par un Moine, parce que le Gouverneur étoit allé à Rio de Janeiro, qui est à douze lieues plus loin; ce Religieux leur dit que les Habitants avoient été depuis peu pillés & trompés par les François.

Soin que
prennent les
Portugais
pour cacher
les mines.

Le 22, plusieurs des Habitants vinrent de la Ville dans des canots, pour apporter aux vaisseaux des limons, de la volaille, du bled, & plusieurs autres denrées, qu'ils échangeaient pour des bagatelles. Les Capitaines Rogers & Courtenay les traiterent avec beaucoup de politesse, & promirent une bonne récompense à ceux d'entre eux, qui pourroient se rendre maîtres de quelques-uns des gens, s'il y en avoit qui désertassent. On trouve plusieurs mines d'or dans l'intérieur du pays, & un vaisseau Portugais qui jetta l'ancre le 23, amena un grand nombre de Negres, pour y travailler. La pinasse des Anglois fut mise en mer & armée, pour s'informer d'où ils venoient. Le Capitaine, fit une réponse satisfaisante,

& envoya un pot de confitures, avec de très beau sucre, en présent aux Commandants Anglois. Les Portugais ont beaucoup d'attention pour cacher leur or aux autres nations, ainsi que les chemins qui conduisent aux mines : les uns disent que c'est un voyage d'un mois, & les autres de quinze ou vingt jours pour aller de Sanetas, Ville où est un port de mer, à ces vastes sources de leurs richesses. Quelques Boucaniers françois, qui y avoient abordé peu de temps avant, pour faire de l'eau, s'étoient emparés, en moins d'un mois, de plus de deux mille quatre cents marcs d'or, qu'on transportoit dans des barques, parce que la route par terre, depuis les mines jusqu'à Rio-de-Janeiro est très-mauvaise, & presque impraticable.

Le 24, après que les vaisseaux eurent été nettoyés, Messieurs Dover & Van-Brugh allerent se promener avec la pinasse, & ils apportèrent à leur retour un animal d'une puanteur insupportable. La peau étoit comme une fourrure, entremêlée de tuyaux ou de piquants, comme un hériflon, & la tête ressembloit à

 ROBERTS,
 Chap. I.

An. 1708.

 Animal d'une
 puanteur
 insupportable

ROGERS,
Chap. I.

An. 1708.

à celles des Singes. Les Portugais, entre lesquels il y avoit trois ou quatre Franciscains, qui vinrent poliment aux bords des vaisseaux, assurerent les Anglois que cet animal étoit un manger délicieux, & que cette mauvaise odeur ne venoit que de la peau; cependant aucun des Mariniers ne fut assez gourmand pour en vouloir goûter.

Déserteurs
effrayés par
les singes.

Le 25, deux hommes de la Duchesse désertèrent; mais ils furent tellement effrayés par le bruit des Singes & des Babouins, qu'ils crurent entendre des hurlements de Tigres: coururent pendant la nuit jusqu'à la mer, se jetterent dedans, & crièrent au vaisseau, en priant qu'on les reprît à bord. Deux Irlandois nommés Michel Jones, & Jacques Brown, désertèrent aussi le même jour du Duc, & s'enfuirent dans les bois; mais deux jours après, ils furent surpris sur le rivage, où ils attendoient un Canot Portugais, pour les conduire autre part. On les ramena au Capitaine Rogers, qui leur fit une severe réprimande, les fit bien fouetter, & ensuite les mit aux fers.

Le jour d'avant qu'on eût repris ces deux hommes, la Pinasse & la Gabarre, furent envoyées après un canot, qui faisoit tous ses efforts pour s'éloigner ; ce qui fit soupçonner au Capitaine qu'ils y étoient cachés. La Pinasse tira dessus, & blessa un Indien qui rameoit, & qui mourut deux heures après. Il appartenoit à un Moine, qui gagna le rivage, & prit la fuite dans les bois ; mais il fut ramené par un autre Portugais, qui lui dit, que ceux qu'il fuyoit étoient des Anglois. Les Gens de ce canot furent amenés à bord du Duc, & très-bien traités par le Capitaine Rogers ; mais le Moine ne pouvoit se consoler d'avoir perdu son Esclave, & un peu d'or qu'il avoit rassemblé en visitant les mines, quoiqu'il en eût caché une partie dans les broussailles, ou qu'il l'eût entermé près de l'endroit où il avoit fait échouer le canot. Cet homme menaça d'en porter ses plaintes, & de se faire rendre justice en Portugal, ou même en Angleterre.

Le 27, le Capitaine Rogers, le Capitaine Courtenay, & quelques autres Officiers, allerent dans la

 ROGERS,
Chap. I.

An. 1708.

 Proceſſion
où assistent
les Anglois.

ROGERS,
Chap. I.

An. 1708.

chaloupe à Angre de Reis, pour y voir la Procession qu'on y fait tous les ans le jour de la Conception de la Sainte Vierge. Le Gouverneur les reçut avec beaucoup de politesse, & les pria de permettre que leur musique, composée de deux tompettes & d'un hautbois, assistât au service Divin, pour y tenir lieu d'orgues, ce qui lui fut accordé. Quand on sortit de l'Eglise, les Musiciens demi-ivres, marcherent à la tête de la Procession, suivis des encensoirs, du Saint Sacrement, d'une statue de la Sainte Vierge, ornée de fleurs & de bougies allumées, & portée dans un brancard, par quatre hommes. Après elle, marcherent le Pere Gardien, environ quarante Prêtres & Moines, le Gouverneur de la ville, le Capitaine Rogers, le Capitaine Courtenay, & les autres Officiers des vaisseaux, dont chacun avoit pris un cierge par complaisance: la marche étoit fermée par quelques jeunes Prêtres, & par les principaux Habitants, qui portoient aussi des cierges. Après la cérémonie, il y eut un grand repas pour les Anglois dans le Couvent; & le Gouverneur, qui demeure

trois lieues plus loin, en donna un autre au Corps-de-garde, où réside un Lieutenant, un Enseigne & vingt Soldats.

ROGERS,
Chap. I.

An. 1708.

La ville d'Angre de Reis ou de la Conception, est composée d'environ soixante maisons fort basses, couvertes de feuilles de palmier, mal bâties & aussi mal meublées. Peut-être avoient-ils alors caché leurs meilleurs effets, parce qu'ils avoient été ravagés peu de temps avant par les François. Il y a deux Eglises & un Monastere de Franciscains, propre, décent, & très-bien meublé. Les Peres avoient quelques pieces de gros bétail; mais ils ne voulurent s'en défaire d'aucune.

Description
de la Con-
ception.

Le Duc rejoignit la Duchesse à l'entrée du port de Grande, & l'on envoya la chaloupe à terre, tant pour y acheter du vin, que pour inviter les principaux de la ville à venir à bord. Ils s'y rendirent volontiers, & marquerent beaucoup de gaieté: ils burent à la santé du Pape; & le Capitaine Rogers après leur avoir fait raison, bût à l'Archevêque de Cantorbéry, ainsi qu'à Guillaume Penn, le Chef des Quakers, à

ROGERS,
Chap. I

An. 1708

quoï ils répondirent de très-bonne grace. En partant, le Capitaine fit un présent de beurre & de fromage aux Peres: & comme le temps étoit fort couvert, toute la Compagnie passa la nuit à bord, mais le matin on les renvoya dans la chaloupe, très-satisfait de la façon dont ils avoient été traités, & ils promirent d'avoir grand soin de faire rendre les lettres dont les Anglois les chargerent,



C H A P I T R E I I.

M. Van-Brugh passe à bord de la Duchesse ; les Vaisseaux quittent l'isle Grande ; Description de cette Isle ; Description de la Riviere des Amazones ; Premiere découverte de cette riviere par François Orellana ; Diverses aventures qui accompagnèrent son expédition ; Sa Mort.

LE 30 de Novembre, il fut tenu un Comité à bord de la Duchesse : on examina la conduite que ROGERS, Chap. II. M. Van-Brugh avoit tenue, en tirant An. 1708. sur le canot Portugais, & elle fut Ils partent de l'isle Grande. unanimement condamnée. On convint ensuite que pour prévenir l'aigreur des esprits, cet Officier passeroit sur la Duchesse, & que M. Guillaume Bath, Agent de la Compagnie sur ce bâtiment, viendroit en exercer l'emploi sur le Duc. Les deux vaisseaux leverent ensuite les voiles ; mais comme il ne faisoit pas de vent, ou au moins très-peu, ils jetterent l'ancre deux heures après. Le 3 de Décembre, ils profiterent

E v j

ROGERS,
Chap. II.

An. 1703

Description
de cette Ile.

d'un vent frais est-quart au nord, & s'éloignerent de l'isle Grande, en dirigeant leur cours à celle de Juan Fernandez.

L'isle Grande est très-élevée, & couverte de bois, habitée par les singes, & par d'autres bêtes féroces: on y trouve des limons, des oranges & des guavas sauvages: il y a aussi des plantains, des bananes, des pommes de pin, du maiz & de la cassave: la volaille & les cochons y sont rares; mais il y a des moutons & des bœufs, quoique le nombre n'en soit pas considérable. Le vent demeura presque toujours du nord à l'est, tant que les Anglois y restèrent & la chaleur fut excessive.

Nous avons donné une Description assez étendue du Bresil, dans les Découvertes de M. Nieuhoff; & comme l'isle Grande, peut être regardée comme en faisant partie, nous ne répéterons pas ce que nous en avons dit (*). Nous nous arrêterons davantage sur ce qui concerne la riviere des Amazones, qui borne ce pays

(*) Voyez le Tome V de cette Histoire, depuis la page 222, jusqu'à la page 428.

au nord, d'autant qu'elle est de la plus grande importance pour le commerce, & nous croyons que quelques détails sur la situation & le cours de cette riviere, & sur les différentes Nations qui en habitent les bords, ne seront pas inutiles ni ennuyeux.

ROGERS,
Chap. II.

Ann. 1708.

La riviere des Amazones est certainement une des plus grandes qui soient au monde. Elle a été ainsi nommée des Femmes courageuses & guerrieres, qu'on disoit qui en habitoient les bords. Mais on a reconnu depuis, après un mûr examen, qu'elles n'existoient que dans l'imagination : & il paroît que toutes les histoires qu'on en a faites, étoient une invention des Naturels du pays, pour détourner les Espagnols d'y pénétrer plus avant. Cette riviere prend sa source aux pieds des montagnes qu'on appelle les Cordillieres, à huit ou dix lieues est de Quito dans le Perou : suit un cours tortueux, d'environ dix huit cents lieues, & tombe dans l'Océan Atlantique, par quatre vingt-quatre embouchures.

Description
de la Riviere
des Amazones.

Dans l'excursion de Gonzalez, frere de François Pizarre, sur les affreuses montagnes qui bornent la

Premiere
découverte
de cette Riviere.

ROGERS,
Chap. II.

AN, 1708.

Province de Los Quixos du côté du nord, il trouva le froid si insupportable, qu'il fut obligé d'abandonner ses troupeaux, avec la plus forte partie de son bagage & de ses provisions, qu'il laissa en arriere, & il descendit dans la vallée de Zumaque, d'où il poursuivit son chemin par la Province de Coca. Le Cacique le reçut très bien, lui fournit autant de provisions qu'il en put amasser, & l'assura que s'il s'embarquoit sur la riviere qui arrosoit ces plaines, ou s'il en suivoit les bords, elle le conduiroit en peu de temps dans un des pays les plus abondants & les plus riches de tous ceux que le soleil éclaire, & dont les habitans étoient couverts de plaques d'or.

Fatigue que
Gonzalez Pi-
zarre y avoit
éprouvée.

Ce discours suffit pour encourager Gonzalez à entreprendre ce voyage, dans la seule vue de se rendre, s'il étoit possible, aussi considérable que son frere, par de nouvelles découvertes & par ses conquêtes. Il fit présent d'une très-belle épée au Cacique, par reconnoissance de sa politesse; se mit à la tête de sa Cavalerie, & commença à suivre les bords de la riviere Coca, par un

pays, qui de toutes parts lui présentoit l'image d'un nouveau Paradis terrestre. La scène changea bien-tôt de face : au lieu de la verdure & des bois qu'ils quittoient, ils ne virent plus que des sables & des déserts : le pays devint raboteux & inégal, coupé par des ruisseaux & des torrents, qu'ils étoient souvent obligés de traverser à la nage, ce qui fatigua excessivement les Espagnols, qui n'avoient pas de canots, ne trouvoient point de gués, ne rencontroient aucuns Habitants ; & ce qui étoit le plus fâcheux, n'avoient plus de vivres que pour quarante-trois jours. A la fin de ce temps, ils se trouverent à un endroit où la riviere n'avoit que vingt pieds de largeur, à cause des rochers qui la bornoient de part & d'autre, & d'où elle se précipitoit dans une vallée, par une cataracte de deux cents brasses de hauteur. Gonzalez entreprit de jetter un pont sur cet endroit : ouvrage dont la structure admirable a mérité les plus grands éloges de la part des Ecrivains Espagnols. Ses troupes passerent de l'autre côté, mais l'aspect du pays ne leur présenta rien

 ROGERS,
 Chap. II.

An. 1708.

ROGERS,
Chap. II.

AN. 1708.

de moins affreux : toujours des déserts aussi arides, sans aucune espérance d'un avenir plus favorable, pendant que leurs besoins augmentoient de jour en jour, à proportion qu'ils se trouvoient dans une plus grande disette de provisions.

Il confia une partie de ses gens à Orellana, qui l'abandonne.

Cette suite de traverses engage-
rent Gonzalez à employer tout son monde à la construction d'un Brigantin, qui pût servir à transporter plus aisément les malades, en suivant le cours de la rivière, & il embarqua avec eux tout son bagage, ses provisions & son or ; il y mit aussi une garde de cinquante Soldats, sous les ordres de François Orellana, Officier d'une bonne famille de Truxillo, dans l'ancienne Espagne. Il lui enjoignit expressément de ne pas perdre de vue le gros des Aventuriers ; mais de s'arrêter tous les soirs au même rivage, & de se rendre exactement au camp, Orellana obéit pendant quelque temps aux ordres de son Général, jusqu'à ce que leur état devenant de jour en jour plus fâcheux, il lui commanda de descendre la rivière pour chercher des provisions & des habitants. En conséquen-

ce de ce nouvel ordre, Orellana s'avança dans le milieu du courant, dont la rapidité l'emporta en trois jours, à plus de trois cents lieues, sans avoir fait usage de voiles ni de rames. Il arriva enfin à une autre rivière beaucoup plus large, mais moins rapide, & il en suivit le cours pendant un jour. Voyant qu'elle s'élargissoit de plus en plus, il se déterminâ à continuer de descendre jusqu'à ce qu'il trouvât la mer, & ferma les yeux sur ce qu'il devoit à la reconnaissance, & à l'état fâcheux où il avoit laissé son Général. Quelques-uns de ses Gens lui en firent des remontrances; mais il leur fit observer qu'il leur étoit impossible de remonter en plusieurs mois, le même espace qu'ils avoient parcouru en peu de jours. Il ajouta que vraisemblablement, leur Général les rejoindroit sur les bords de cette nouvelle rivière, qu'il ne pouvoit manquer de rencontrer. Cependant il trouva une très-forte opposition de la part d'un Moine nommé Gaspard de Carvajal, & de Ferdinand Sanchez de Vargas, qui, pour l'empêcher d'aller plus loin, formerent un parti

ROGERS,
Chap. II.

AN. 1708.

ROGERS,
Chap. II.

AN. 1708.

dans son petit bâtiment ; & auroient réussi dans leur dessein de retourner à Gonzalez , avec les provisions qu'ils avoient rassemblées , si Orellana ne les eût prévenus , en mettant à terre Ferdinand , dans un désert affreux , borné d'un côté , par des montagnes très-élevées , & de l'autre , par une large riviere , sans armes & sans provisions ; où il est probable qu'il périt de misere. Orellana étoit trop prudent pour traiter de même le Moine , à cause de son habit ; mais il lui déclara que quiconque voudroit pénétrer dans les desfeins de son Commandant , attireroit sur soi le plus sévere châtiment.

Il descend la
Riviere des
Amazones.

Après avoir ainsi étouffé toutes les semences de révolte parmi ses gens , il commença à leur faire connoître ses intentions , en leur disant que la fortune les avoit , en quelque sorte , conduits à la découverte la plus importante qu'on eût encore faite dans les Indes : que la grande riviere sur laquelle ils étoient , ayant son origine dans le Pérou , & coulant de l'ouest à l'est , formoit indubitablement un passage de la mer du sud à la mer du nord , par le plus beau ca-

nallqu'il y eût au monde : qu'il leur donnoit l'occasion de faire une ample moisson des richesses que les pays voisins ne pouvoient manquer de leur fournir : que ce seroit leur faire à tous la plus grande injustice, s'ils les partageoient avec d'autres, & s'ils renonçoient aux faveurs dont le ciel les combloit particulièrement. Ces discours, non-seulement, appaisèrent les murmures de ses gens, mais encore ils enflammerent chacun d'eux d'une portion de l'avarice & de l'ambition dont leur Chef étoit dévoré.

Cependant la nécessité l'obligea d'aborder au rivage, sept de ses gens étant morts de misère, après avoir mangé tout le cuir qu'ils avoient à bord. Il y eut une escarmouche très-vive entre eux & les habitants, qui combattoient avec de grands boucliers, des arcs & des flèches : les Espagnols eurent l'avantage, & remporterent une grande quantité de provisions ; mais ils furent poursuivis par huit mille Indiens, dans cent trente canots, jusqu'à ce qu'ils fussent hors des frontières du pays, nommé Machiparo. Ils eurent dix-huit hommes de bles-

ROGERS,
Chap. II.

An. 1708.

lés ; mais ils furent bien-tôt rétablis.

ROGERS.
Chap. II.

AN. 1708.

Après être restés trois jours dans une ville que les Habitants avoient abandonnée, & qui étoit assez éloignée de Machiparo, ils remirent leur brigantin au milieu du courant, & le lendemain, débarquerent à un village, où ils trouverent de très-belle porcelaine bien peinte, quelques Idoles d'une figure monstrueuse, & une petite quantité de provisions, qu'ils emporterent par force. Ils y virent aussi un peu d'or & d'argent ; & quelques habitants, qui leur tomberent entre les mains, leur firent connoître qu'il y avoit de ces métaux en abondance dans leur pays. Après avoir encore descendu le fleuve, l'espace de cent lieues, ils arriverent dans un pays nommé Pagnana, où ils furent très-bien traités, & où on leur fournit avec joie, tout ce qui leur étoit nécessaire.

Suite de ses
Découvertes.

Quelques jours après, ils arriverent à l'embouchure d'une riviere, dont l'eau étoit aussi noire que de l'encre, & si rapide, que pendant plus de vingt lieues, elle ne se mêloit pas avec celle de la riviere des

Amazones. En continuant leur cours ils descendirent à plusieurs villes, dont une, particulièrement, étoit environnée de murailles de bois, & où ils trouverent beaucoup de poisson. Dans une autre, ils ne virent que des femmes; & Orellana résolut de demeurer quelques jours avec elles; mais leurs maris, qui étoient allés à quelque expédition, revinrent le soir, attaquèrent les Espagnols, & les obligèrent de se réfugier à bord de leur brigantin. Ils continuèrent leur voyage, & virent plusieurs grandes villes, avec des chemins pavés, & plantés d'arbres fruitiers. Ils voulurent descendre, & trouverent une vive opposition de la part des Naturels; mais leur Chef ayant été tué, ils furent dispersés & Orellana eut la liberté d'emporter toutes les provisions qu'il put trouver.

On lui fit entendre plusieurs fois; qu'il y avoit aux environs, des hommes blancs, & par ce qu'il en put apprendre, il jugea que ce devoient être des Espagnols. Il avoit déjà fait, suivant son calcul, près de qua-

ROGERS
Chap. II.

An. 1702

torze cents lieues, fans rencontrer
 la mer, quand il fut attaqué une nuit
 sur le rivage, où il s'étoit campé,
 par un gros corps d'habitants, avec
 douze femmes blanches à leur tête.
 Ils étoient de très-haute taille, &
 combattirent avec beaucoup de cou-
 rage; mais sept d'entre eux ayant été
 tués, les autres prirent la fuite ainsi
 que leurs Commandants.

Femmes qui
 combattent
 comme les
 hommes.

Il est très-probable que ces Guer-
 rieres étoient les femmes des Géné-
 raux de ces peuples, d'autant qu'il
 est très-commun aux Indes, que les
 femmes accompagnent leurs maris
 dans les combats, & qu'elles se bat-
 tent à leurs côtés comme les hom-
 mes. Cependant ce léger incident
 agit avec tant de force sur l'esprit
 romanesque de notre Espagnol, qu'il
 a imaginé un pays habité par des
 femmes guerrieres, sur les bords de
 cette riviere, & il entre même dans
 un détail très-circonftancié de ce
 qui les concerne; mais comme cette
 Nation est demeurée invisible pour
 tous les autres Voyageurs, il est
 vraisemblable qu'elle n'a jamais eu
 d'autre existence, que dans le cer-

veau vuide d'Orellana. Cette riviere, qui auroit dû rendre son nom immortel, a toujours reçu depuis, celui de riviere des Amazones.

ROGERS,
Chap. II.

An. 1728.

Il arrive à
l'embouchure
du fleuve.

Dans un pays où il arriva le jour de Saint Jean, ce qui lui en fit donner le nom, il eut une escarmouche avec les habitants; perdit plusieurs de ses gens, & son Chapelain y eut un œil crevé d'un coup de lance. Peu de temps après, quelques Insulaires l'attaquerent dans des canots, où ils avoient des tambours, des trompettes & d'autres instruments, pour les animer au combat; mais quoiqu'ils fussent sept à huit mille, il les tint écartés avec ses armes à feu. Dans une autre Province où il passa ensuite, & où il vit plusieurs grandes villes, sur la rive gauche du fleuve, les habitants vinrent dans des canots pour l'observer, & lui tirent des fleches empoisonnées, dont mourut un de ses hommes. Pour se garantir de ces instruments de mort, il fut obligé de se barricader dans son brigantin. Il distinguoit alors la marée, & quand il fut à l'embouchure de la riviere, ayant perdu

ROGERS,
Chap. II.

An. 1708.

plusieurs hommes dans ce voyage, par les fleches empoisonnées, il trouva une Nation plus civilisée, & disposée à lui fournir des provisions.

Il y retourne
& y meurt de
chagrin.

Au mois d'Août 1541, il trouva un passage libre pour gagner la mer, & après avoir suivi la côte en faisant le tour du Cap nord, il arriva à l'isle de la Trinité, où il acheta un vaisseau, & mit à la voile pour l'Espagne. Il y fit un si magnifique récit de la richesse & de la beauté des pays qu'il avoit découverts, que l'Empereur Charles-Quint lui accorda des Lettres - Patentes très-étendues, pour y établir des Colonies. En conséquence, il retourna en 1549, à la riviere des Amazones; mais cette expédition fut malheureuse dès les commencemens. Une maladie contagieuse lui enleva un grand nombre de ses gens, ce qui l'obligea d'abandonner deux vaisseaux, des trois qu'il avoit emmenés d'Espagne: quelque temps après, son équipage fut réduit à une petite barque, qu'il perdit sur la côte de Caracca, & il mourut ensuite de désespoir:

Es-
poir: ayant perdu le plus grand
nombre de ce qui étoit resté de ses
Compagnons. Quelques Auteurs Es-
pagnols nomment encore Riviere
d'Orellana, celle que toutes les
autres Nations appellent Riviere des
Amazones.

ROGERS,
Chap. II.

An. 1708



C H A P I T R E I I I .

Louis de Mello se rend à la Riviere des Amazones , pour faire des découvertes ; Il ne peut réussir dans son entreprise ; Pedro de Orsua veut suivre la même expédition ; Il est assassiné ; Un de ses Meurtriers prend le titre de Roi , & est tué par le Tyran Lopez , qui s'empare du même titre. Ce dernier tue sa fille , est pris , jugé , condamné & exécuté ; Quelques Avanturiers de Cusco , & deux Jésuites , font des voyages séparément sur les bords de la Riviere des Amazones ; Ils n'ont aucun succès ; Expédition du Capitaine Jean de Palacios ; Sa mort ; Le Comte Chincon & le Gouvernement du Brésil , donnent du secours à ses Gens ; Productions des pays situés sur les bords de cette riviere ; Coutumes & Mœurs de ces Peuples ; Progrès des Jésuites parmi eux ; leur Mission ; Température du climat , & description du cours de la riviere.

LE peu de succès d'Orellana, ne put empêcher d'autres Aventuriers, de suivre les mêmes traces. Suivant les Traités passés entre les Européens, il fut accordé au Portugal, l'étendue de pays comprise entre la riviere de la Plata & l'embouchure de celle d'Orellana, ce qui déterminâ le Roi Jean III, à y envoyer Louis de Mello, avec dix vaisseaux. Il en perdit huit à l'embouchure de cette riviere, alla avec les deux autres, dans l'isle de Sainte Marguerite, pour se radouber, & y fut abandonné par la plus grande partie de ses gens, ce qui renversa totalement ses projets.

Quelques Capitaines de la nouvelle Grenade, formerent ensuite la même entreprise, sans avoir plus de succès. Tant de tentatives infructueuses, ne purent détourner Pedro de Orsua, Navarrois, d'éprouver aussi la fortune. Il étoit de bonne famille, avoit reçu une excellente éducation; son courage étoit hors de doute, & il avoit donné plusieurs preuves de sa prudence. Ce Gentilhomme forma mûrement tout

ROGERS,
Chap. III.

An. 1708.

Mauvais succès de Louis de Mello.

Pedro de Orsua forme la même entreprise.

ROGERS,
Chap. III.

An. 1708.

le plan de son entreprise, avant de la mettre à exécution: quand il le publia, l'estime qu'il s'étoit acquise étoit si grande, & sa réputation si universellement répandue, que des personnes de tous états, s'interresserent pour le seconder, & que des Soldats d'une valeur éprouvée, vinrent de toutes parts s'enroller sous ses drapeaux.

Il partit de Cusco en 1560, avec sept cents hommes, & un bon nombre de chevaux, aux acclamations de tous les habitants, qui prioient le ciel pour leur réussite. Jamais aucune expédition formée dans ces pays, ne promit un succès plus heureux, & son plan étoit si bien dressé, que s'il n'eût été détruit par la trahison, lui & ses Compagnons eussent acquis un honneur immortel, & gagné d'immenses richesses.

Perfidie de
deux de ses
compagnons.

A sa suite étoient ce jeune Espagnol, nommé Ferdinand de Guzman, & un Scélérat Biscayen, nommé Lopez de Agira, qu'il avoit fait Enseigne. Ces deux perfides Compagnons devinrent amoureux de la femme d'Orsua, qui, par un exemple qu'on ne peut trop louer, de la

fidélité & de la tendresse conjugale, suivoit par-tout son mari. Ils engagerent une partie de l'armée à se révolter; & dans la confusion, le malheureux Orsua périt par la main d'un assassin. Les Historiens ne nous disent point si leur infâme passion fut satisfaite après ce meurtre; mais ils nous apprennent que Ferdinand de Guzman, prit aussi-tôt le titre de Roi. Il ne jouit pas long-temps de cette dignité imaginaire; il fut assassiné par ceux mêmes qui l'avoient élevé, & Lopez de Agira qui lui succéda, dit aussi-tôt à ses Compagnons que son intention étoit de s'emparer de la Guyane, du Pérou & de la nouvelle Grenade, pour en partager les richesses avec eux.

ROGERS,
Chap. III.

An. 1702.

Il est difficile de trouver une domination plus sanguinaire & plus tyrannique que celle qui fut exercée par Lopez; & même à présent, on ne parle encore de lui en Espagne, que sous le nom de Lopez le Tyran. Né dans l'obscurité, il avoit une antipathie naturelle contre la Noblesse, & fit massacrer presque tous ceux qui avoient droit à cette distinction dans son armée. Il avoit continuellement

Tyrannie de
son Succes-
seur Lopez
de Agira.

ROGERS,
Chap. III.

An. 1708.

autour de lui, une troupe de Scélérats, qui lui servoient de Gardes-du-Corps; devint si jaloux de sa nouvelle dignité, & si craintif pour sa vie, que si quelques-uns de ses gens se parloient en secret, il les soupçonnoit de former des complots contre lui, & les faisoit bien-tôt périr par quelque trahison. Les femmes mêmes n'étoient pas à couvert de sa cruauté: plusieurs que la fatigue du voyage avoit affoiblies & rendues malades, furent abandonnées aux sauvages habitants, sans aucun secours, & sans leur rien laisser de ce qui pouvoit leur être le plus nécessaire.

Il massacre
sa propre fille,
est pris &
mis à mort.

Il s'embarqua dans le vaisseau d'Orsua, sur la riviere Coca, qui le conduisit bien-tôt dans celle des Amazones, dont la force du courant l'emporta malgré lui dans le grand canal, qui conduit au cap nord, d'où il fit voile à l'isle Sainte Marguerite, & débarqua dans l'endroit, qu'on a depuis nommé le Port du Tyran. Le Gouverneur le regardant comme un fidelle Sujet du Roi, le reçut avec respect, & lui marqua la plus grande hospitalité. La recon-

noissance qu'il en eut, fut de massacrer ce Gentilhomme, ainsi que son frere & tous ses amis. Ensuite, aidé par un autre Scélérat, nommé Jean Burg, il ravagea toute l'Isle, y commit les cruautés les plus horribles, de même que dans celle de Cumana, d'où il passa à la côte de Caracca, qu'il ravagea également, avec toutes les Provinces situées sur la riviere de Venezuello & de Bacho. Il entra ensuite dans Martha, où il passa tout au fil de l'épée; & ayant formé des projets sur Quito, il continua sa marche par le Royaume de la nouvelle Grenade. Il y fut attaqué par les Troupes Royales, qui lui livrerent une sanglante bataille; son armée fut entièrement défaite, & il se trouva poussé, pour ainsi dire, dans les toiles comme une bête féroce: alors voyant qu'il ne pouvoit échapper, & que tous les passages lui étoient fermés, il s'adressa à sa fille bien-aimée, qui l'avoit suivi dans toutes ses aventures, & lui dit,

» Jamais aucune tendresse paternel-

» le n'a approché de celle que j'ai

» pour toi, ma chere fille: te pla-

» cer sur le Trône, étoit l'objet de

ROGERS.
 Ch. III.
 An. 1708.

» tous mes vœux, & le but de tou-
 » tes mes entreprises; mais puisque
 » la fortune a cruellement traversé
 » mes desseins, il seroit injuste de te
 » laisser vivre dans l'esclavage au mi-
 » lieu de nos ennemis triomphants,
 » qui te regarderoient comme la
 » fille d'un Traître & d'un Tyran.
 » C'est avoir pitié de toi, ma fille,
 » que de te sauver de cette ignomi-
 » nie: c'est dans les bras de la mort
 » qu'il faut chercher ton salut: si tu
 » n'as pas assez de courage pour que
 » ta propre main t'administre ce re-
 » mede, le bras d'un pere te donnera
 » cette derniere preuve de tendres-
 » se ». La fille frappée de ce dis-
 cours comme d'un coup de foudre,
 lui demanda quelques instants pour
 se recueillir; ce qui lui fut accordé:
 mais le pere trouvant trop long son
 entretien avec le ciel, la perça d'un
 coup de carabine, pendant qu'elle
 étoit encore à genoux, & acheva en-
 suite de la tuer à coups de poignard.
 Peu de temps après ce parricide, il
 fut fait prisonnier, & conduit à l'is-
 le de la Trinité, où il avoit un bien
 assez considérable. Son procès fut
 bien-tôt instruit; on le condamna à

être écartelé ; les maisons qui lui appartenoient, furent rasées jusqu'aux fondements, & on sema du sel sur le même terrain, pour qu'il ne restât aucunes traces de ce qui avoit appartenu à cet ennemi du genre-humain.

ROGERS,
Ch. III.

An. 1708.

En 1566, quelques Avanturiers de Cusco, firent une nouvelle tentative pour découvrir les pays arrosés par la riviere des Amazones ; mais elle fut encore infructueuse par la division qui se mit entre les Chefs ; ils devinrent la victime des habitants, qui les taillèrent en pieces, & il ne se sauva que deux Prêtres, avec un des Capitaines, nommé Maldonado, qui eurent même beaucoup de peine à conserver leur vie.

Nouvelles
entreprises
infructueu-
ses sur la Ri-
viere des
Amazones

Le Roi d'Espagne donna ensuite des ordres, pour envoyer deux Généraux sur cette riviere ; mais ils furent traversés par tant d'accidents, que leur entreprise fut également infructueuse.

Ovalle rapporte que vers l'an 1606, deux Jésuites partirent de Quito, pour faire une mission dans ces Provinces : que l'un fut massacré par les habitants, & que l'autre eut beaucoup de peine à sauver sa vie.

ROGERS,
Chap. III.

An. 1708.

En 1635, le Capitaine Jean de Palacios, alla de Quito sur cette riviere, avec un nombre d'hommes armés, & quelques Religieux Franciscains: il fut tué à Annete, en 1636, avec tous ceux qui le suivoient, excepté deux Moines & six Soldats. Ils se rendirent dans un petit vaisseau à Para, capitale du Brésil, & le Gouverneur de cette place, ajoutant foi à ce qu'ils lui rapportèrent, de la situation des affaires dans ce pays, leur donna quatre canots, soixante & dix Espagnols, & douze cents Indiens, pour reprendre cette expédition. Ils reçurent aussi des secours considérables l'année suivante, du Comte de Chinchon, Viceroi du Pérou, & ce fut par ses soins, que le Pere d'Acunha, Recteur du College de Cuença, & un autre Jésuite partirent pour Para, où ils rassemblèrent toutes les instructions qu'il étoit possible d'avoir sur ce pays, & sur ce qui concernoit la dernière expédition. Ils s'embarquerent pour l'Espagne en 1640, & y publierent ce qu'ils avoient pû savoir de cette Riviere.

Productions
du pays &
mœurs des
Habitants.

Nous trouvons dans la Relation

du Pere d'Acunha, qu'il croît sur les bords du fleuve, un arbre nommé Andirova, excellent pour guérir les blessures: qu'il y a beaucoup de bois rouge: des cédres d'une grosseur prodigieuse, du bois de Brésil, du bois de campêche, du bois de fer, ainsi nommé à cause de sa dureté, toutes sortes d'arbres propres à faire du bois de charpente, d'autres, dont l'écorce sert à faire des cordages & des voiles, avec beaucoup de cotonniers. Les habitants font des haches dont les tranchants sont garnis d'écaillés de tortues, ou de pierres dures, qu'on rend coupantes par un grand travail. Ils ont aussi des ciseaux & d'autres instruments pour les ouvrages de charpente, qu'on fait de dents & de cornes de bêtes sauvages. Ils regardent les Chefs & les Directeurs de leur culte religieux, comme forciers, parce qu'ils leur enseignent que la vengeance est méritoire, & leur apprennent les moyens les plus ingénieux pour empoisonner leurs ennemis. Quelques-uns conservent dans leurs maisons, les os de leurs amis décédés: d'autres les brûlent avec tout ce qui

 ROGERS,
 Chap. III.

An. 1708.

ROGERS
Chap. III.

AN, 1708.

leur a appartenu ; & après avoir pleuré peu de temps leur mort, ils terminent leurs lamentations en buvant ; maniere d'exprimer leur douleur, qui les conduit ordinairement jusqu'à l'ivresse.

Quelques-unes de ces Nations, par exemple les Ouraguas, dont le pays est très-peuplé, & à près de deux cents soixante lieues de long, vivent de leur commerce avec leurs voisins, & s'habillent décemment de toiles de coton. D'autres portent des plaques d'or à leurs oreilles & à leurs narines, & sont adroits aux ouvrages de main, tels que des chaises, toutes sortes de meubles, & des représentations d'animaux. Les Jésuites nous apprennent que les Naturels du pays des Amazones, sont en général, bons & polis : ils disent aussi que les bords de cette riviere, de chaque côté, depuis la ville de Jaen, dans la province de Bracamoros, où elle commence à être navigable jusqu'à la mer, sont couverts de grands arbres de diverses sortes, très utiles, entre lesquels ils nomment une espece de gérosfiers. Il y a aussi beaucoup de falsepareille : les

bois sont remplis de tigres, de buffles, de sangliers & d'autres bêtes féroces.

ROGERS,
Chap. III.

Ces Religieux commencerent en 1638, à y prêcher l'Évangile, & ils y ont fait depuis, des progrès étonnants: leur mission, qui augmente de jour en jour, s'étend sur les bords de trois autres grandes rivières; leur capitale nommée Saint François de Borgia, dans la Province de Manos, est à trois cents lieues de Quito, d'où sont partis les premiers Missionnaires. Ils ont souvent fait des voyages très-dangereux dans des canots sur ces rivières, & plusieurs d'entre eux ont été fréquemment les victimes de la cruauté des Sauvages, comme il arriva à huit de ces Peres, qui furent massacrés en 1707. Avec une habileté surprenante, ils ont réussi à fonder trente-neuf villes, & à civiliser par leurs prédications & par leurs instructions, les peuples qu'ils ont engagé à y habiter. Outre le nombre prodigieux de conversions qu'ils y ont opérées, ils ont formé des alliances d'amitié avec plusieurs Nations, dans l'espérance de pouvoir aussi les convertir.

AN. 1708.

Progrès
des Missions
dans ce pays.

Les Portugais ont quelques villes à l'embouchure de cette riviere, avec un fort sur celle qu'on nomme Rio Negro : depuis peu, ils ont aussi étendu leur commerce jusqu'à Quito, & jusqu'à plusieurs autres endroits éloignés dans le Pérou.

Nations qui habitent les bords de cette riviere.

Les bords de cette riviere sont habités par une multitude de Nations, moins polies que celles du Pérou, & moins barbares que celles du Brésil. Ils vivent de fruits, de bled & de racines, & sont tous Idolâtres, mais ils ne rendent presque aucun culte à leurs Idoles, excepté quand ils vont à la guerre. Suivant les Samson & quelques autres Géographes, le nombre de ces Nations monte à cent cinquante, & leurs villages sont si voisins, qu'ils se peuvent aisément appeler de l'un à l'autre. Entre ces Nations, on remarque particulièrement les Homagues, qui habitent près de la source de cette riviere, & qui sont fameux pour leurs manufactures de coton. les Wrosipares, habiles à faire des ouvrages de porcelaines : les Surinès, entre le cinquieme & le dixieme degré de latitude, experts dans la menuiserie, &

les Topinambours, qui demeurent dans une grande Isle sur la même riviere, & qui sont remarquables par leur force. Tous ces peuples se font réciproquement la guerre, & combattent avec des javelots, des arcs & des fleches : ils ont pour armes défensives, des boucliers de cane, ou de peaux de poisson : ils font des esclaves de leurs prisonniers ; mais du reste, ils les traitent avec douceur.

Il est très-ordinaire que les petits Rois qui demeurent sur les bords du fleuve, se mettent dans de grands canots, pour décider leurs querelles, & le Vainqueur termine ordinairement la guerre en mangeant le Vaincu. Les marques de la Royauté sont une couronne de plumes de perroquets, une chaîne de dents ou de griffes de lions, qu'ils portent sur l'épaule, ou autour de la ceinture, avec un sabre de bois à la main. Les deux sexes vont également nus, les femmes ont les cheveux très-longs, & leurs mamelles aussi longues : mais ils arrachent ceux du dessus de la tête, pour y former une espece de couronne. Les hommes portent de

ROGERS,
Chap. III.

An. 1703.

petits morceaux de canne à leurs oreilles & à leur levre inférieures, qui sont percées exprès, de même qu'aux endroits que la pudeur ne permet pas de nommer. Ils se pendent aussi au carthilage sous le nez, des grains de verre qui vont & viennent quand ils parlent. Ils sont grands voleurs; mais ils n'ont aucune connoissance de l'argent monnoyé: ils échangent une denrée pour une autre, & les grains de verre font d'un grand usage pour acheter d'eux, ce qui peut être nécessaire. Ils sont si adroits à la pêche, qu'ils percent le poisson quand il nage, & ils le mangent sans pain & sans sel. Leurs arbres sont de diverses especes de bois d'un grand usage & très-utile, & ils en ont de si gros, que la circonférence est de cinq ou six brasses. On y trouve du gibier très-délicat, & beaucoup d'oiseaux sauvages, entre autres des perroquets, qui y sont très-communs, & dont la chair est un manger délicieux. Leur miel est d'un goût agréable & a plusieurs vertus médicinales: ils ont un baume qu'ils regardent comme une médecine universelle, & aucune autre

partie de l'Amérique ne produit de plus beaux bleds & de meilleures racines. Les lacs & les rivières sont remplis d'excellents poissons ; les manatées & les tortues abondent sur tous les rivages ; mais il faut que les Pêcheurs se tiennent sur leurs gardes contre les crocodiles, les alligators & les serpents d'eau, qui y fourmillent. Leurs jardins sont toujours fleuris, & leurs campagnes sont couvertes d'une verdure immortelle. Ils sont fort incommodés des coufins ou mosquittes ; mais ils ont beaucoup moins d'insectes venimeux qu'on n'en trouve dans le Pérou & dans le Brésil.

L'air de ce pays, en général, est tempéré, quoiqu'il soit situé au milieu de la Zone torride. Peut-être cette température est-elle due au grand nombre de rivières dont il est arrosé, & qui, en se débordant tous les ans, répandent la fertilité dans les campagnes voisines. Peut-être aussi que les vents d'est qui y soufflent la plus grande partie du jour, contribuent autant que toute autre cause, à cette salubrité du climat. Ce fleuve commence à courir de

ROGERS,
Chap. III.

AN. 1708.

Largeur &
profondeur
de la Rivière
des Amazo-
nes.

ROGERS,
Ch. III.

An. 1708.

l'ouest à l'est; ensuite il s'étend du côté du sud, & reprend son cours à l'est, jusques dans l'Océan Atlantique, où il tombe par une embouchure de cinquante à soixante lieues de large, depuis le Cap-nord sur la côte de la Guiane, jusqu'au Cap Zaparara, sur la côte du Brésil. Cette embouchure est presque sous l'équateur, & la plus grande partie du cours de la riviere est au quatrieme & au cinquieme degré de latitude méridionale. Depuis Junta de los Keyos, jusqu'à la riviere de Maranhon, environ à soixante lieues de la source, le canal est d'une ou deux lieues de largeur: plus bas, il en a trois ou quatre, & s'élargit par degrés, à mesure qu'on approche de l'Océan. Depuis Junta de los Keyos jusqu'au Maranhon, la profondeur est de cinq brasses jusqu'à dix: depuis le Maranhon jusqu'à Rio Negro, il est de douze à vingt brasses, ensuite il a en quelques endroits trente brasses, en d'autres cinquante, & augmente ainsi de profondeur jusqu'à son embouchure dans l'Océan. Il n'y a ni bancs de sable, ni écueils à craindre pour les vaisseaux qui veu-

lent y entrer ou en approcher. Entre les rivières qui y tombent, il y en a depuis cent jusqu'à six cents lieues de cours; quelques-unes de celles qui s'y déchargent dans la partie du nord, ont leur source au premier & au second degré de latitude septentrionale: dans la partie opposée, plusieurs prennent leur origine depuis dix jusqu'à vingt & un degrés de latitude méridionale.

ROGERS,
Chap. III.

An. 1708.

Après avoir parlé si amplement de la Rivière des Amazones, autrement nommée d'Orellana, qui borne le Brésil au nord, il y auroit de l'injustice à passer sous silence les bornes méridionales de ce riche pays qui est terminé par la rivière de la Plata. Elle est comprise dans les pays où la Compagnie Angloise de la mer du sud étend son commerce, & est très-avantageuse pour en ouvrir un fort étendu par la mer du nord, avec le Pérou, le Chili, & d'autres vastes pays, qui sont des sources inépuisables de richesses.



 CHAPITRE IV.

Description de la riviere de la Plata; Grandes vertus des eaux de cette Riviere; Description de Buenos-Ayres, & du commerce de cette Place; Description du Paraguay; Grande puissance & politique des Jesuites dans ce pays; Mœurs des Habitants; Description des fruits, des oiseaux & des autres animaux.

ROGEAS
Chap. IV.

An. 1708.

Description
de la Riviere
de la Plata.

LA riviere de la Plata, qu'on nomme plus communément, Rio de la Plata, commence près d'une ville de même nom, qui est une espece de capitale, composée de plusieurs beaux bâtimens, outre quinze Eglises & quatre Couvents de filles. Elle est située à 19 degrés de latitude méridionale. De cette ville à celle de Buenos-Ayres, la distance est d'environ cinq cents lieues, & il faut dix semaines pour aller de l'une à l'autre, elle fut nommée de la Plata, par Juan Dias de solis, qui en fit la premiere découverte en 1512.

ou en 1515. Il crut que le pays voisin abondoit en or & en argent, parce qu'il vit beaucoup de ces métaux parmi le peuple; mais il se trompoit à cet égard. Ces richesses venoient des bords du Paraguay, riviere qui tombe dans la Plata, & coule quelque temps avec elle, sans que les eaux se mêlent, comme il est aisé de les distinguer, celles du Paraguay étant très-bourbeuses, & celles de la Plata fort claires. La dernière a sept lieues de large à Buenos-Ayres, & tombe dans l'Océan Atlantique au-dessous de cette ville, à 35 degrés de latitude méridionale, & plusieurs Auteurs assurent qu'il y a cinquante lieues d'une pointe à l'autre de l'embouchure. Elle inonde tous les ans le pays, l'espace de plusieurs milles, & pendant cette inondation, les habitants des rivages se mettent, avec tous leurs effets dans des canots, où ils demeurent jusqu'à ce que les eaux se soient retirées dans leur lit. Cette riviere est si rapide, que, suivant le rapport d'Ovalle, elle adoucit l'eau de la mer à plusieurs lieues de l'endroit où elle tombe.

 ROGERS
 Chap. IV.

A. 1708

ROGERS,
Chap. IV.

An. 1708.

Qualité des
eaux de cette
riviere.

L'eau de la Plata est fort douce ; elle nettoye les reins, est bonne contre le rhume & les fluxions ; mais elle est mêlée de suc^s pierreux. Cette qualité rafraîchissante, fait que le sable forme naturellement des especes de vases de diverses figures, aussi unis que si on les avoit polis artificiellement , & l'eau s'y conserve long-temps très-fraîche. Les habitants de la Plata, ont en général, la voix très-harmonieuse , & beaucoup de disposition pour la musique , ce que les Jésuites cultivent pour leur propre satisfaction , en leur enseignant à jouer de toutes sortes d'instruments. Aussi les Missionnaires , entre lesquels est partagé le riche pays du Paraguay , ont des troupes de Musiciens , dont plusieurs marquent beaucoup de goût & d'intelligence.

Le pays, aux environs de la riviere, est entierement plat, sans aucunes hauteurs qui puissent arrêter la vûe , & sans aucunes sources , à plusieurs lieues de distance ; ce qui oblige ceux qui voyagent par terre , à porter de l'eau dans des vases pour leur usage. Les bœufs qui tirent les

voitures dont on se sert dans ces voyages, sentent l'eau à une distance assez éloignée, y courent avec une fureur qu'on ne peut arrêter, & boivent jusqu'à la boue qu'ils font élever avec leurs pieds.

Buenos-Ayres, la principale ville sur les bord de cette riviere, environ à cinquante lieues de la mer, est composée de deux grandes rues qui se croissent, & les maisons, dont chacune n'a qu'un étage, étoient toutes bâties de terre glaise, avant que les Jésuites eussent enseigné aux habitants à les faire de briques, de chaux & de tuiles. Les principales marchandises d'exportation, sont les peaux & les suifs, avec l'argent du Pérou, & les richesses du Chili : celles d'importation, sont toutes les marchandises d'Europe, qu'on y vend un très-bon prix. Le port est bon, mais il n'est pas suffisamment à couvert des vents d'ouest & de nord-ouest. Outre la Cathédrale, il y a cinq autres Eglises & un très-bel édifice, où réside le Gouverneur Espagnol. Quelques lieues plus avant dans le pays, commence la Jurisdiction des Jésuites, qui s'y conduisent avec tant

ROGERS,
Chap. IV.

An. 1708.

Description
de Buenos-
Ayres.

BOGERS,
Chap. IV.

AN. 1709.

de politique, qu'ils ne permettent aucune correspondance entre les Espagnols, & les habitants des différentes Provinces qui sont sous leur domination. Comme ils savent faire usage à propos de la vertu de libéralité, les Gouverneurs Espagnols n'entrent point en connoissance de la valeur de leurs possessions: les Négociants qui ont quelques affaires dans ce pays, connu sous le nom de Paraguay, ne peuvent y faire aucun séjour, sans doute pour les empêcher de faire connoître à l'univers étonné, le luxe & les richesses de ces Peres, qui s'y sont d'abord introduits sous le prétexte spécieux de réduire les Indiens au Gouvernement Espagnol; mais ils sont parvenus à les gouverner eux-mêmes de la maniere la plus despotique. Comme les Jésuites sont composés de différentes Nations, sans aucun attachement particulier pour l'Espagne, & que toutes leurs vûes ne tendent qu'à l'agrandissement de la Société, il n'est pas étonnant qu'ils maintiennent avec autant de facilité, leur Jurisdiction sur ces Nations. Ils y ont dix Colléges, dont quelques-

uns étendent leur domination sur cinq cents lieues de terrain; & le nombre des Jésuites qui y résident, n'est pas de plus de cent soixante. Ils ont partagé tout le Paraguay en vingt six cantons ou peuplades, dont chacune est confiée aux soins d'un ou deux Missionnaires, & peut contenir six ou huit mille habitants (*). Ces peuplades sont divisées par des

ROGERS,
Chap. IV.

AN. 1708.

(*) On doit toujours être en garde contre ce que les Auteurs Protestants écrivent au sujet des Missionnaires, particulièrement quand ils parlent d'une Société dont les Membres ont toujours été regardés comme les plus redoutables de leurs Antagonistes. M. de Montesquieu peut être cité dans le jugement qu'il portoit de ces fameuses Missions. Nous allons rapporter ce qu'il en dit dans l'Esprit des Loix, Livre IV. Chapitre VI. Ceux qui voudront mieux connoître le Gouvernement de ce pays, pourront en lire le détail dans Maffée & dans le P. Charlevoix. Quoique ces Auteurs soient de la même Société, on peut s'en rapporter à leur témoignage, tant qu'on n'a pas de preuves contraires.

„ Le Paraguay, dit M. de Montesquieu, peut
 „ nous fournir un autre exemple d'une bonne lé-
 „ gislation. On a voulu en faire un crime à la
 „ Société, qui regarde le plaisir de commander,
 „ comme le seul bien de la vie: mais il sera tou-
 „ jours beau de gouverner les hommes en les ren-
 „ dant plus heureux. — Il est glorieux pour elle
 „ d'avoir été la première qui ait montré, dans ces
 „ contrées, l'idée de la Religion, jointe à celle
 „ de l'humanité. En réparant les dévastations des
 „ Espagnols, elle a commencé à guérir une des
 „ grandes plaies qu'ait reçu le genre humain. — Un

ROGERS,
Chap. IV.

An. 1708.

rués, composées de huttes de terre glaise, sans fenêtres & sans cheminées, en sorte que la fumée pourroit étouffer quiconque n'est pas accoutumé à les habiter. Leurs principaux meubles sont une gourde pour mettre de l'eau, une peau de tigre ou de bœuf, pour leur servir de lit, & une pierre qui leur tient lieu d'oreiller. Les plus distingués couchent dans un filet suspendu en forme de hamac, en travers de la chambre. Leur porte est une peau épaisse, ils font rôtir leur viande à une broche de bois, & ils en coupent des tranches à mesure qu'elle cuit; mais ils la mangent souvent avant même qu'elle soit échauffée.

Mœurs des
Habitants du
Paraguay.

Toute la famille, pere, mere, enfants, chiens & chats, sont en commun dans une même chambre,

„ sentiment exquis qu'a cette Société, pour tout
 „ ce qu'elle appelle honneur; son zele pour une
 „ Religion qui humilie bien plus ceux qui l'é-
 „ content que ceux qui la prêchent, lui ont fait
 „ entreprendre de grandes choses, & elle y a
 „ réussi. Elle a retiré des bois, des peuples disper-
 „ sés, elle leur a donné une subsistance assurée,
 „ elle les a vêtus; & quand elle n'auroit fait par-
 „ là, qu'augmenter l'industrie parmi les hom-
 „ mes, elle auroit beaucoup fait „

& ils n'ont pas l'usage de partager leurs huttes. Les pères marient ordinairement leurs filles à quatorze ans, & les garçons à seize, autrement ils préviendroient leurs parents, & habiteroient ensemble, comme cela arrive encore assez souvent, malgré toutes leurs précautions. Il n'y a jamais de disputes pour le douaire la convenance mutuelle est le seul objet auquel ils fassent attention; c'est la fille qui fait les premières démarches, elle déclare sa pensée au Missionnaire du canton, souvent après avoir déjà eu des liaisons particulières avec le jeune homme qu'elle affectionne : on le fait venir aussitôt : le Révérend Pere lui demande s'il veut prendre cette fille pour sa femme : quand il répond oui, le mariage est aussitôt conclu : le mari promet de fournir du bois pour le foyer, & la femme, de ne point laisser manquer d'eau à la maison. Après cette cérémonie, le Missionnaire leur donne une cabane, cinq aunes d'étoffe pour se faire un habit de noces, une vache grasse, un peu de sel, & du pain, ce qui leur sert à régaler leurs parents; mais on ne leur permet

ROGERS,
Chap. IV.

An. 1708,

alors ni musique, ni danse, ni aucuns
 des amusements qui peuvent conduire à quelques excès.

ROCCERS
 Chap. IV.

An. 1708.

Leur figure
 & leurs habillements.

Leur couleur est olive foncée : les hommes ont le visage plat & rond, les jambes grosses, ainsi que les jointures, & les cheveux forts & noirs. Ceux des femmes, leur tombent sur le front, & elles en tressent une partie qui leur descendent jusqu'aux hanches : elles ont les bras, les épaules & le sein nus ; autour de leurs cols, de leurs mains & de leurs bras, elles portent des chaînes d'os de poisson, ou de nacre de perle : & de triples couronnes de paille, servent à distinguer les femmes de leurs Caciques ou petits Princes. Ces Caciques jettent une peau de dains sur leurs épaules, mettent autour de leur ceinture, une autre piece de la même peau, qui leur descend plus bas que les genoux : autour du col, ils ont des colliers de plumes colorées, de semblables plumes, ou des arrêtes de poisson aux oreilles & au menton, qui sont percés pour recevoir ces ornements.

Les enfants sont entierement nus ; ils les enveloppent dans des peaux

de tigre, & leur donnent la mamelle aussi-tôt qu'ils sont nés; mais ils la leur ôtent bien-tôt, & leur donnent à la place, de la viande demi-crue, qu'ils leur font succer. A la mort d'un proche parent, ils se coupent un doigt de la main droite, & quand il meurt une fille remarquable par sa beauté, ils en conservent le crâne pour boîte dedans.

ROGERS,
Chap. IV.

An. 1708e

Suivant ce qu'en rapporte le Pere Sepp, ces peuples sont si stupides, que si l'on négligeoit un seul jour de les instruire, ils oublieroient à faire le signe de la croix, & il n'y a presque aucun ouvrage que le Missionnaire ne soit obligé de faire lui-même, ou au moins de faire faire sous ses yeux. Il faut que ses soins s'étendent même jusqu'à saler sa soupe, & nettoyer l'argenterie de l'Eglise; en sorte qu'il doit être Clerc, Cuisinier, Médecin, Architecte, Jardinier, Forgeron & Peintre. Cependant cette stupidité ne s'accorde guère avec ce que dit le même Pere, du talent qu'ont ces peuples pour l'imitation, puisque si on l'en veut croire, ils font des montres, des instruments, & d'autres ouvra-

Contra-
diction dans
le portrait
qu'en fait un
Missionnaire

ROGERS,
Chap. IV.

An. 1703.

ges de mécanique, après en avoir bien examiné la construction, & avec tant d'exactitude, qu'il est presque impossible de distinguer la copie de l'original: il rapporte aussi qu'un de ces Indiens copia si exactement un Missel imprimé, que séparément on les prenoit l'un pour l'autre. Les principales maladies auxquelles ils sont sujets, sont les fièvres pourprées, le flux de sang, & les vers; ce qui en enleve tous les ans un grand nombre. Les remedes qu'on leur fait prendre contre les vers, sont un vomitif de feuilles de tabac & du lait nouveau avec du jus de limon, dans lequel on met infuser de la rue & de la mente.

Leur indolence.

Il sont si indolents, qu'il faut nécessairement les battre pour les faire travailler; mais ils le souffrent avec grande patience, remercient les Pères, & crient *Jesus, Maria* à chaque coup qu'ils leur donnent; aussi peut-on les regarder comme de parfaits profélytes de l'obéissance passive. Ils sont saisis d'admiration par le goût, l'élégance & la splendeur des ornemens qu'ils voyent dans les Eglises, ce qui n'est pas étonnant,

d'autant que la plûpart sont décorées de très-belles peintures, de statues, faites par de très-bons Maîtres, de chandelliers & de calices d'argent massif, de cloches harmonieuses, & d'orgues, que les gens du pays accompagnent de divers instrumens, auxquels ils joignent leurs voix. C'est à les rendre experts dans ces agréables talents, que les Peres employent leurs heures de dissipation dans les jardins les plus délicieux que l'imagination puisse se représenter, & dans des Isles dont la beauté surpasse tout ce que les Poëtes nous ont rapporté de celle de Calypso : Isles que la nature parfume continuellement des odeurs les plus douces, & que le laurier, le palmier, le limon & le citron, couvrent d'une éternelle verdure, & embaument de fleurs immortelles.

Lorsque le Pere Sepp, Jésuite Allemand, duquel nous tirons cette description, descendit avec quelques autres Peres de la même Société, à Japegu, district éloigné environ d'une journée de Buenos-Ayres, ils furent reçus au son mélodieux d'un concert charmant, & on leur servit

ROGERS,
Chap. IV.

An. 1705.

Réception
d'un Million-
naire.

 ROGERS,
 Chap IV.

An. 1708,

pour rafraîchissements, une grande variété de fruits, & de diverses sortes de confitures. La riviere étoit couverte de barques pleines d'Indiens, avec des armes à feu & des trompettes: ils formerent une espece de combat naval, & procurerent aux Peres différents divertissements, par leurs lutttes, leurs danses, & par d'autres jeux innocents, où ils firent paroître toute leur activité. Le Supérieur & le Procureur parurent bien-tôt à quelque distance, chacun à la tête d'une troupe de Cavalerie Indienne, & de plusieurs Compagnies d'Infanterie, armés de cimeterres, de frondes, d'arcs & de fleches, habillés à l'Espagnole, & ils firent toutes les évolutions & les exercices militaires, avec la plus grande régularité.

Du rivage, les Peres furent conduits par des milliers d'Indiens qui pouissoient des cris de joie: on les fit passer sous un arc de triomphe de verdure, élevé pour les recevoir, & ils entrerent dans l'Eglise, où ils virent plusieurs femmes du pays, tellement attentives à leurs actes de dévotion, qu'à peine détournoient-

elles les yeux pour voir arriver les nouveaux Jésuites. Quand on eut fini le service, le Chef des Indiens, les félicita de leur arrivée, par une harangue courte, mais emphatique, & il fut suivi d'une Indienne, qui joignoit l'élégance de l'expression, aux graces de la déclamation. Le lendemain fut employé en divertissemens: le soir, ils virent une danse de jeunes garçons, qui figuroient avec des piques & des lances; elle fut suivie d'une autre, de Maîtres en fait d'armes, d'une sarabande de six Matelots, d'un tournois de six jeunes gens à cheval, & la place fut illuminée avec des cornes de bœuf enchassées en argent & remplies de suif, parce qu'ils n'ont ni huile ni cire.

Les vignes viennent très-bien dans ce terroir, & sans la quantité prodigieuse de fourmis qui dépouillent les grappes de leur fruit, le vin y seroit en abondance. En général il y est très-bon, mais il aigrit promptement, à moins qu'on ne le prépare avec beaucoup de chaux, & il y coûte quelquefois vingt ou trente écus la barrique. La terre est très-fertile, le bled de Turquie est le seul

 ROGERS,
Chap IV.

An. 1708.

 Productions
du pays.

grain qu'ils cultivent : après la récolte, ils le portent dans les greniers des Missionnaires, qui le distribuent au peuple à mesure qu'il en a besoin ; les Indiens le pilent dans des mortiers, faute de moulins, & en font des especes de gâteaux qu'ils cuisent sur les charbons, ou ils le font bouillir avec leurs autres mets. Les Peres ont cependant quelques arpents de terrain où l'on sème du froment, mais ils le gardent avec tant de soin, que si les Naturels en veulent avoir, il faut qu'ils donnent deux ou trois chevaux pour un pain. Les Jésuites recherchent peu ces échanges, puisqu'ils sont les maîtres absolus de tout ; ils attachent à eux les jeunes habitants, en les appelant mon fils ou ma fille, & assignent à chaque famille, sa portion de terre, & la quantité de bœufs & de vaches qu'elle doit posséder, quoiqu'il y ait des troupeaux nombreux des mêmes animaux, sans aucun maître. Depuis Buenos - Ayres jusque à Corduba, dans le Royaume de Tucuman, on trouve une plaine continuelle de deux cents milles de long, sans aucun arbre & sans cabanes : le patu-

rage y est excellent & rempli de gros bétail : chacun est libre de passer une corde aux cornes des bêtes qui lui conviennent, & de se les approprier, sans aucune contradiction. On en tue souvent, pour en avoir la langue, ou la peau, ou le suif, & les corps deviennent la proie des tigres & des aigles, qui enlèvent quelquefois de jeunes veaux jusques dans les villes. On peut avoir un beau bœuf pour deux ou trois aiguilles, ou pour un couteau : un cheval, pour des bagatelles qui ne valent pas un écu, & quelquefois des habitants ont donné jusqu'à vingt chevaux, pour des hameçons, des aiguilles, des clous & des couteaux, dont le tout ensemble n'avoit pas coûté six francs en Europe.

Les bois sont remplis de pêchers, d'amandiers, de figuiers, & de presque toutes les autres especes de fruits. On y trouve aussi en abondance des cerfs, des sangliers, des chevres, & une si prodigieuse quantité de perdrix & de pigeons sauvages, qu'on peut faire une chasse très-ample sans autre arme qu'un bâton. Leur miel a des vertus médicinales, & ils s'en ser-

 ROGERS,
Chap IV.

An. 1708.

ROGERS.
Chap. IV.

AN. 1708.

vent dans la salade, au lieu d'huile & de vinaigre. En 1691, l'argent y étoit à plus bas prix que le fer: un couteau de quatre sols, y étoit vendu un écu; pour un mors de bride on avoit trois chevaux; un chapeau de cinquante sols se payoit douze écus, & un fusil qui pouvoit valoir quinze francs en Europe, y fut vendu trente écus. Le vaisseau qui y conduisit le Pere Sepp & quelques autres Missionnaires, rapporta en Espagne trente mille peaux de bœuf, dont la moindre valoit six écus en Europe, & qui n'avoient coûté que la peine de chasser & de tuer ces animaux. Les tigres passent quelquefois par-dessus leurs enclos, & leur causent beaucoup de dommage; mais si l'on en veut croire les Missionnaires, ils ont tant de respect pour le Clergé, que jamais ils ne lui font aucun mal. (Sans recourir au miracle, on peut croire qu'ils sont en général mieux enclos que les Indiens). Ces tigres s'attachent à la première jointure du col des bœufs ou des vaches qu'ils déchirent en pièces: ils percent la tête des veaux, en la rongant peu à peu, pour leur succer ensuite tout le sang.

Les coqs, les poules, les cochons, les chevres & les brebis y multiplient excessivement, & l'on y fait beaucoup d'estime des mulets. Les rivieres y fourmillent de poissons délicieux que les Indiens péchent avec des clous recourbés & quelquefois avec leurs mains, faute de hameçons, qui y sont fort chers. Les Missionnaires enseignent à lire & à écrire aux jeunes gens des deux sexes, & ils y deviennent bien tôt experts, ainsi qu'à plusieurs autres occupations également utiles. L'habillement des Jésuites consiste en une soutane de toile noire, un bonnet quarré, des souliers de cuir sans talons, & des bas de peau de brebis teinte en noir.

 R GERS,
 Chap. IV.

An. 1703.



CHAPITRE V.

Le Capitaine Rogers arrive à l'isle de Juan Fernandez ; Histoire d'Alexandre Selkirk ; Description du terroir & des productions de cette Isle.

ROGERS,
Chap. V.

Rogers arrive à l'isle de Juan Fernandez.

An. 1709.

PEUT-ETRE AVONS-NOUS abusé de la patience de nos Lecteurs, par une trop longue description de la Plata & de la riviere des Amazones, & il est temps que nous revenions aux vaisseaux de Rogers, que nous avons laissés à la voile pour l'isle de Juan Fernandez. Ils la reconnurent le 31 de Janvier 1709 : le lendemain, le Capitaine Dover & l'équipage de la chaloupe, se mirent dans une Pinasse pour aller à terre, mais ils changerent de dessein à la vûe d'un grand feu qu'ils apperçurent dans l'isle, & craignirent que des ennemis ne s'en fussent rendus maîtres. Ils revinrent à bord très-fatigués, assez avant dans la nuit.

Il y trouve un Anglois qui y étoit scélé.

Le 2 de Février, les vaisseaux approcherent du rivage, mais il en venoit des coups de vent si forts &

si fréquents, qu'ils furent obligés de
 ferler les voiles de perroquet, & de
 les ferrer contre les mats, crainte
 qu'elles ne fussent emportées. Voyant
 que la côte étoit dégagée, & qu'il
 n'y avoit aucun vaisseau dans la baie,
 le Capitaine Dover & M. Frye, avec
 six hommes armés, se hasarderent à
 gagner la terre dans la gabarre, &
 comme ils ne revinrent pas promp-
 tement, ils furent suivis de la pi-
 nasse, avec des troupes en bon or-
 dre. L'une & l'autre revinrent le soir
 aux vaisseaux, où elles amenerent
 un homme habillé de peaux de che-
 vres, qui leur sembla plus sauvage
 que les chevres mêmes. Il parut
 très-satisfait de se trouver avec eux;
 mais il ne pouvoit d'abord parler net-
 tement, & disoit seulement quel-
 ques mots Anglois, presque sans au-
 cune liaison. Cependant en deux ou
 trois jours, il commença à mieux
 parler, & leur fit connoître que son
 silence avoit été involontaire, parce
 qu'ayant été quatre années & autant
 de mois dans cette Isle, sans aucune
 créature humaine, avec qui il pût
 converser, il avoit oublié sa langue.
 Pendant tout ce temps, il n'avoit

 ROGERS.
 Chap. V.

An. 1709.

bû que de l'eau, & n'avoit mangé
 que les nourritures insipides qu'il
 avoit pû trouver; aussi fut-il quel-
 que temps avant de s'accoutumer
 aux vivres & à la boisson du vais-
 seau.

Son Histoire. Cet homme étoit de Largo, dans
 le Comté de Fife en Ecosse; il se
 nommoit Alexandre Selkirk, & le
 Capitaine Dampier, qui le connois-
 soit très bien, ayant assuré qu'il étoit
 habile marin, on lui donna une
 place de contre Maître à bord du
 Duc. Il avoit appartenu à un vais-
 seau nommé les cinq Ports, com-
 mandé par Stradling, qui, sur quel-
 que différent, l'avoit mis à terre
 dans cette Isle, où ils avoient abor-
 dé pour faire du bois & de l'eau, en
 lui laissant un briquet, une livre de
 poudre, des balles, un couteau,
 une hache, un chaudron, quelques
 instrumens de Mathématiques, une
 bible & deux ou trois autres livres
 d'usage, avec une petite quantité de
 tabac, un lit, & quelques autres us-
 tenciles. D'abord la terreur & la so-
 litude de cet endroit, affecterent pro-
 fondément ses esprits, mais il s'y ac-
 coutuma avec le temps, & surmonta

la mélancolie. Il avoit élevé deux huttes, dont une lui servoit de cuisine, & l'autre, de salle à manger & de chambre à coucher. Il les construisit en bois de piment, qui lui fournissoit en même-temps du feu & de la lumière, d'autant que ce bois fait une flamme très-claire, & répand une odeur agréable. Il les couvrit de longues herbes ou de jonc, & les tapisla de peaux de chevres, ayant tué près de cinq cents de ces animaux, & en ayant pris à peu près le même nombre, qu'il avoit marqués aux oreilles & remis en liberté.

Quand ses munitions furent épuisées, il s'exerça à les poursuivre à la course, & il acquit tant d'habitude à cet exercice, que la chevre la plus vive de l'Isle, ne pouvoit lui échapper. Le Capitaine Rogers dit que pendant le séjour que les Anglois y firent, M. Selkirk alla souvent à la chasse avec des chiens; mais qu'il les surpassoit toujours, & les ramenoit épuisés de fatigue. Dans les commencemens, il mangeoit avec quelque dégoût, faute de sel, de la chevre bouillie & des écrevisses de riviere; mais peu-à-peu,

 ROGERS,
Chap. V.

An. 1709.

Elle est l'origine du Roman de Robinson Crusé.

ROGERS,
Chap. V.

AN 1709.

son goût s'y accoutuma, & il prit plaisir à l'affaifonnement du piment, qui ressemble beaucoup au poivre noir de la Jamaïque. Quand ses habits furent usés, il se couvrit de peaux de chevres jointes ensemble, par des courroies, qu'il avoit taillées avec son couteau, & pour les passer, il avoit fait des trous avec un clou, faite d'aiguille. Il avoit une piece de toile, dont il s'étoit fait des especes de chemises qu'il avoit cousues de même, & qu'il portoit sur la peau. Il n'avoit fait usage de souliers, que le premier mois; & ses pieds toujours nus, s'étoient tellement endurcis, qu'il fut quelque temps à bord, sans pouvoir mettre de chaussure, parce que ses pieds enfloient aussi-tôt qu'ils étoient gênés. Les rats l'incommoderent beaucoup dans les commencements, & étoient si hardis, qu'ils venoient lui mordre les pieds & ronger ses habits pendant qu'il dormoit; mais il réussit bien-tôt à les écarter avec le secours de quelques chats, que les vaisseaux avoient laissés à bord. Ces animaux & quelques petits chevreux, lui formerent un amusement: il dançoit

les olivettes avec eux, & leur avoit enseigné cet exercice, ainsi qu'à faire plusieurs tours. Lorsque M. Selkirk fut de retour en Angleterre, il donna ses Mémoires à Daniel Defoe, qui depuis a été pillorié, afin qu'il les rédigeât pour les rendre publics : mais cet honnête Ecrivain se les est appropriés, & en a composé le Roman de Robinson Crusoé; & quand il a rendu les papiers de M. Selkirk, ce Voyageur a été presque totalement privé, par cette tromperie, du bénéfice qu'il en auroit dû retirer.

ROGERS,
Chap. V.

An. 1709.

Le climat de l'isle de Juan Fernandez est si favorable, que les arbres y demeurent verts pendant toute l'année. L'hiver ne dure que pendant les mois de Juin & de Juillet, & il n'y est jamais fort rude : on y ressent seulement quelques gelées légères, suivies d'un peu de grêle ; mais il y a souvent des pluies abondantes. En été la chaleur est également modérée : on n'y entend jamais de tonneres violents, & l'on n'y éprouve aucune sorte de temps orageux. M. Selkirk auquel les gens d'équipage donnoient le nom de

Température
de Juan
Fernandez.

ROGERS,
Chap. V.

An. 1709.

Gouverneur, n'y a jamais vû de bête venimeuse, ni d'autres animaux terrestres, que des chevres. Les premières y ont été apportées à dessein de les faire multiplier, par Juan Fernandez, Espagnol, qui s'y établit quelque temps, avec plusieurs familles; mais quand le continent du Chili, qui est un pays excellent, fut soumis à la domination de l'Espagne, les Colons de Juan Fernandez quitterent cette Isle, quoiqu'elle fût capable de nourrir un grand nombre d'habitants, & qu'on eût pû la rendre très-forte.

La mer est très-profonde dans la baie, & l'on peut conduire les vaisseaux jusqu'aux pied des rochers, s'il est nécessaire. Le vent y souffle toujours de terre, & il est plus fort près du rivage, mais il n'y a jamais, ou presque jamais de vents de mer. Le calme y regne toutes les nuits, & il y a seulement de temps en temps quelques raffales, ou bouffées de vent de terre. On trouve près des rochers, de très-bons poissons, de différentes sortes, particulièrement de grosses écrevisses qu'on prend facilement, des cavallis, des tâtonneurs,

& de plusieurs autres, presque en aussi grande quantité, qu'on en voit à Terre-neuve dans le temps de la meilleure pêche.

ROGERS,
Chap. V.

An 1709.

Le piment est le plus bel arbre de l'Isle, & celui dont on peut faire le plus d'usage; mais il se fend aisément quand il n'est pas sec: on choisit les plus longs & les plus unis, pour le chauffage.

Les arbres à choux, qui portent des têtes excellentes, sont environ à trois milles dans les bois, sur les sommets des montagnes les plus proches & les plus basses. On y trouve aussi une grande quantité de navets, très-bons dans la saison chaude, & les fontaines fournissent beaucoup de cresson, qui est d'un grand service dans les maladies scorbutiques.

Le sol est une terre noire & légère; les rochers sont très-rompus, & il faut y monter avec beaucoup de précaution, quand on va couper les têtes des arbres à choux. Il y a aussi un grand nombre de trous, que font une espèce d'oiseaux, semblables à des poussins, & qui s'écroulent aisément, ce qui met en danger de se briser les os en tombant. M.

Qualité du
terrein.

ROGERS,
Chap. V.

An. 1709.

Selkirk dit qu'il y avoit vû de la neige & de la glace au mois de Juin; mais les mois de Septembre, d'Octobre & de Novembre, qui forment le printemps, sont très-agréables. Il y croît alors du persil, du pourpier, & une herbe, qui vient au bord de l'eau, très-bonne pour faire des fomentations, & qui ressemble à la matricaire. L'odeur en est beaucoup plus forte & plus agréable que celle du baume: on la ramasse en paquets, on la met secher à l'ombre, & les Anglois en joncherent leurs tentes, ce qui servit à rétablir promptement les malades, dont il ne mourut que deux, de l'équipage de la Duchesse.

Prodigieuse
quantité de
veaux ma-
rins.

Au mois de Novembre, les veaux marins viennent à terre, pour mettre bas, & le rivage en est alors tellement couvert, à la distance d'un jet de pierre de la mer, qu'il est presque impossible d'y passer. Ils sont alors si hardis, qu'ils ne se rangent pas du chemin, mais ils courent sur les hommes, comme des dogues en colere, qu'oiqu'ils les voyent armés d'un fort bâton, aussi est-il très dangereux d'en approcher. Dans les autres temps, ils fuyent à la vûe des

hommes, & s'ils ne le faisoient, il seroit souvent impossible d'approcher du rivage, où ils s'étendent jusqu'à un demi mille autour de la baie, faisant un bruit continuël le jour & la nuit. Quelques-uns bêlent comme des agneaux, d'autres heurlent comme des chiens ou des loups, & on les entend à plus d'un mille de distance. Leur fourrure est très belle, & beaucoup au-dessus de celle des loutres.

ROGERS,
Chap. V.

An. 1709.

Le lion marin est un animal fort extraordinaire & commun dans cette Ile : suivant le rapport de Selkirk, il y en a de vingt pieds de long, & qui pesent jusqu'à quatre milliers. On les écorche comme les chiens de mer, mais ils ont la peau différente : leur tête est d'une grosseur qui n'a pas de proportion avec le corps, la bouche, d'une largeur énorme, les yeux fixes & monstrueux, la face semblable à celle du lion, avec de grosses moustaches, dont le poil est si dur, qu'on en peut faire des cure-dents. Ces animaux viennent sur le rivage, pour faire leurs petits vers la fin de Juin, & ils y demeurent jusqu'à la fin de Septembre. Pendant

Des lions
marins.

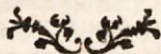
ROGERS
Chap. V.

An. 1709.

tout ce temps, on ne remarque pas qu'ils retournent dans la mer ; mais ils restent dans un même endroit durant ces trois mois, environ à une portée de mousquet de l'eau, & il paroît qu'ils ne prennent alors aucune nourriture. Il est étonnant de voir la quantité d'huile que donnent les lions marins ; ils ont le poil court & dur, & la peau plus épaisse qu'aucun cuir de bœuf.

Les seuls oiseaux terrestres qu'on voye dans l'isle de Juan Fernandez, sont une espee de merles, dont l'estomach est rouge, & qui ressemblent assez à ceux d'Europe : il y a aussi des bourdonnants, dont les couleurs variées sont très-agréables & qui ne sont gueres plus gros que des hannetons.

La marée est peu considérable dans cette Isle, & assez incertaine : le flux du printemps monte environ à sept pieds de hauteur.



CHAPITRE VI.

Les Anglois mettent à la voile de l'isle de Juan Fernandez, & font deux prises; Ils touchent à Lobos de la Mar; Description de ces Isles; M. Vanbrugh occasionne de nouveaux troubles; Les Anglois font plusieurs prises; Ils projettent une descente à Guiaquil; Ils surprennent la ville de Puna; Leur dessein sur Guiaquil est découvert.

LE 13 de Février, les principaux Officiers des deux vaisseaux, tinrent à bord de la Duchesse, un Comité, dans lequel il fut résolu de faire voile, vers les isles de Lobos de la Mar: on convint que le premier bâtiment qui y arriveroit, laisseroit des instructions à son cors, sur la conduite qu'il falloit tenir, & qu'on les enterreroit dans une bouteille de verre, à soixante pieds de distance, de certains signaux dont on convint. Le lendemain, ils leverent l'ancre avec un bon vent de sud sud-est, & M. Vanbrugh, le jour sui-

ROGERS,
Chap. VI.

An. 1709.

Les Anglois
partent de
Juan Fer-
nandez.

ROGERS,
Chap. VI.

An. 1709.

vant, fut reçu dans son premier poste à bord du Duc. Le 4 de Mars, la portion d'eau de chaque homme, fut réduite à trois chopines par jour, pour faire durer plus long-temps leur provision, parce qu'ils étoient résolus de tenir la mer, dans l'espérance de faire quelques bonnes prises, soit de Lima, soit de quelque autre port. Leur attente ne fut pas trompée : le 16 de Mars, ils découvrirent une barque, & elle fut prise par la Duchesse, qui se trouva le plus à portée.

Ils prennent
une barque
Espagnole.

Ce bâtiment, d'environ seize tonneaux, étoit de Payta, & alloit à Cheripe, avec une petite somme d'argent pour acheter des farines. Le Maître se nommoit Antoine Heliagos, Créole né d'une Indienne & d'un Espagnol. L'équipage étoit composé de huit hommes; un Espagnol, un Negre & six Indiens. Les Anglois apprirent d'eux, que depuis six mois, aucun vaisseau François n'avoit paru dans ces mers, & que les gens de cette Nation, étoient si haïs à Lima, qu'un François étoit presque sûr de perdre la vie s'il paroïssoit dans les rues de cette ville.

Quand ils eurent mis des Matelots Anglois sur la prise, ils terrerent le vent pour gagner Lobos, en la tenant toujours à la portée du canon, mais s'ils n'avoient été instruits par les gens de cette barque, leurs vaisseaux auroient été en danger par les bas-fonds, qui sont entre cette Isle & le continent.

ROGERS,
Chap. VI.

AN. 1709.

Les Prisonniers leur dirent que depuis le Capitaine Dampier, qui avoit été dans ces parages quatre ans avant, il n'y avoit paru aucun ennemi. Ils leur apprirent aussi que le vaisseau nommé les cinq Ports, commandé par le Capitaine Stradling, Confort de Dampier, avoit coulé à fond sur la côte de Barbacour; que le Capitaine s'étoit sauvé avec six ou sept de ses gens; mais qu'il avoit été pris dans sa chaloupe, & que depuis ce temps on les gardoit à Lima, où ils souffroient beaucoup plus que n'avoit fait Selkirk dans l'isle de Juan Fernandez, où ils l'avoient abandonné.

Le 17 de Mars, ils jetterent l'ancre entre les deux isles de Lobos de la Mar, avec leur prise; le lendemain, ils résolurent de l'armer en

Ils abordent
à Lobos de la
Mar.

ROGERS,
Chap. VI.

AN. 1709.

Capre, sous les ordre de M. Stratton, & la nommerent le Commencement. Le 20, ils la mirent en mer, après l'avoir montée de trente-deux hommes, & l'avoir munie de provisions: le 26, la Duchesse amena une nouvelle prise, faite conjointement avec le Capre: elle étoit du port de cinquante tonneaux, & chargée de bois, de quelques cocos & de tabac, qui fut distribué entre les équipages du Duc & de la Duchesse. Le 30, après avoir nettoyé & radoubé la dernière prise, ils la nommerent l'Accroissement, y mirent tous les malades des deux vaisseaux, sous les ordres de M. Selkirk, en qualité de Capitaine, avec un Médecin pour en prendre soin.

Description
de ces Isles.

Les deux grandes Isles, nommées Lobos de la Mar, pour les distinguer de celles qu'on nomme Lobos de la Terra, sont environ à soixante lieues du continent, & ont six milles de longueur. Il y a une autre petite Isle près de la plus orientale, au-dessus du vent, qui n'a qu'un mille de long, avec plusieurs rochers & brisans près du rivage. Le terroir est une espece de craie sèche, blanche,

mêlée de sables & de rochers. Il n'y a dans ces Isles, ni eau fraîche, ni aucune espèce de verdure, mais un grand nombre de vautours ou d'autres oiseaux carnaciers, qui ressemblent si bien aux dindons, qu'un des Officiers se blessa par trop de précipitation à la vûe d'une troupe de ces animaux, dont il croyoit faire un bon repas. Il eut tant d'empressement pour en tirer, qu'il ne voulut pas attendre que la chaloupe eût abordé le rivage; il sauta dans l'eau, son fusil à la main, s'approcha assez pour en tirer quelques-uns à la volée; mais quand il voulut relever son gibier, il le trouva d'une puanteur insupportable, ce qui fit beaucoup rire le reste des équipages.

Outre ces oiseaux, il y a des péguins, des pélicans, des boubis, des mouettes, & d'autres, qui ressemblent à des farcelles, & font leurs nids en terre dans des trous. Les Matelots en prirent beaucoup, & quand ils les eurent écorchés, ils assurerent qu'ils étoient très-bons à manger. Ils trouverent une grande quantité de joncs & de jarres vuides, que les Pêcheurs Espagnols avoient laissés sur

 ROGERS,
Chap. VI.

An. 1709.

Oiseaux du
pays.

ROGERS,
Chap. VI.

An. 1709.

le rivage, parce que sur toute cette côte, ils se servent de jarres au lieu de barils, pour mettre l'huile, le vin, & tous les autres liquides.

Il y a une grande quantité de veaux & de lions marins : les veaux sont beaucoup plus gros que ceux de Juan Fernandez, mais la peau n'en est pas si fine : ils en tuerent plusieurs, dans l'intention d'en manger le foie : mais un Espagnol qui faisoit partie de l'équipage, mourut subitement après en avoir mangé, ce qui fit défendre cette espece de nourriture : les Prisonniers assurerent aussi que la chair des vieux étoit fort mal saine.

Le vent de terre soufflant très-fort, apporta une puanteur insupportable, venant des chiens marins qui étoient sur le rivage : le Capitaine Rogers en eut un violent mal de tête, & il n'y eut personne qui n'en fût incommodé. On n'avoit rien senti de semblable à Juan Fernandez.

Ils se déterminent à croiser à la hauteur de Payta.

Les Prisonniers leur dirent que la veuve du dernier Viceroy du Pérou, devoit s'embarquer dans peu, pour Aquapulco, avec sa famille & toutes

ses richesses : qu'elle s'arrêteroit à Payta pour se rafraîchir, ou qu'elle passeroit à la vûe de ce port, dans un vaisseau de Roi de trente-six canons, suivant l'usage ordinaire. Ils ajoutèrent qu'environ huit mois avant, un vaisseau chargé de deux cents mille pieces de huit, avec beaucoup de liqueurs & de farines, avoit passé par Payta, pour aller à Aquapulco, qu'il avoit laissé dans le même port, un Négociant, nommé M. Morel, avec un gros vaisseau chargé de marchandises de prix, pour Lima : qu'il s'étoit arrêté à Payta, où l'on attendoit dans peu de jours, un vaisseau de construction François, appartenant aux Espagnols, qui venoit de Panama richement chargé, avec un Evêque à bord. Payta est le port de rafraîchissement où s'arrêtent ordinairement tous les vaisseaux qui vont à Lima, ou qui en reviennent, de même que ceux des autres ports, au-dessus du vent, soit qu'ils aillent à Panama, ou à quelque autre partie de la côte du Mexique. Sur ces avis, les Anglois convinrent de croiser le plus long-temps qu'il leur seroit possible, à la

ROGERS,
Chap. VI.

AN. 1709.

hauteur de Payta, sans se découvrir, pour que cela ne fît aucun tort à leurs autres projets.

ROGERS, Chap. VI.
An. 1709. Le 1 d'Avril, la mer leur parut couleur de sang, & ils jugerent que cela venoit de la multitude d'œufs de poissons dont elle étoit couverte.

Le 2, le Lieutenant Frye fut envoyé dans la pinasse, à la poursuite d'un bâtiment qu'ils avoient découvert: il s'en rendit bien-tôt le maître, & l'on trouva que c'étoit le vaisseau dont nous avons parlé, commandé par M. Morel, & par son frere. Il étoit du port de cinq cents tonneaux, & outre la cargaison, il avoit à bord cinquante Negres & plusieurs Passagers, qui alloient de Panama à Lima, avec beaucoup de provisions fraîches. Le commandement de ce vaisseau fut donné à M. Frye, & le lendemain, le Commencement fit une prise du port de trentecinq tonneaux, allant de Guiaquil à Chançay. Ils apprirent par l'équipage de ce bâtiment, que l'Evêque dont nous avons déjà parlé, étoit toujours à Payta, & qu'il passeroit dans peu, par l'endroit où ils étoient, pour se rendre à Lima. Sur cette in-

formation, les Corsaires firent toutes les dispositions possibles pour accourcir le voyage de sa grandeur.

ROGERS,
Chap. VI.

Le 7 d'Avril, M. Vanbrugh continuant à tenir une conduite peu convenable, & cherchant toujours quelque sujet de dispute, fut dépouillé de son poste dans un Conseil de tous les Officiers des deux vaisseaux, qui le déclarèrent mutin, & indigne de remplir aucune place de confiance. Le 12, on résolut unanimement d'attaquer Guiaquil, & l'on fit de sages réglemens, pour que les hommes fussent contents en ce qui concernoit le pillage, & aussi pour empêcher toute mutinerie.

AN. 1709.

Le 15 d'Avril, on apperçut le vaisseau construit à la Françoisé, qu'on attendoit depuis si long-temps; il fut attaqué par la chaloupe & la pinasse, mais il les repoussa après leur avoir tué deux hommes, dont un étoit le frere du Capitaine Rogers, qui fut frappé d'un coup à la tête. Cependant le bâtiment se rendit bien-tôt après à la Duchesse. Il y avoit à bord cinq cents Espagnols & cent Mulâtres, Negres, & Indiens; mais dix jours avant, il avoit

Il s man-
quent de
prendre un
Evêque.

ROGERS, Chap. VI. débarqué l'Evêque avec toutes ses richesses, à la pointe de Sainte Helene.

An. 1709. Le 17, tous les hommes destinés pour la descente projetée à Guaiquil, au nombre de deux cents un, furent mis sur les barques, chacun ayant un billet, pour lui faire connoître à quelle Compagnie il appartenoit, & quel devoit être son poste particulier. On jugea cette précaution absolument nécessaire, pour qu'aucun d'eux ne s'écartât. On étoit convenu que le commandement seroit partagé entre le Capitaine Dover, le Capitaine Rogers & le Capitaine Courtney: que le Capitaine Dover auroit la tête au débarquement, tant parce qu'il avoit un fort intérêt dans les vaisseaux confors, que parce qu'il avoit reçu d'excellentes qualités de la nature, perfectionnées par l'expérience. Comme il y avoit trois cents Prisonniers, on les mit aux fers à bord du Duc & des autres vaisseaux, pour les intimider, d'autant qu'il n'y avoit gueres plus du tiers de ce nombre pour les garder. Le Capitaine Frye & le Capitaine Cooke, auxquels on confia le

soin du Duc & de la Duchesse, eurent ordre de s'éloigner en mer, pendant vingt-huit heures, pour qu'ils ne fussent pas découverts par les ennemis, & ensuite d'aller attendre l'événement de l'expédition à Punta-de-Arena. Le Capitaine Rogers & ses barques y jetterent l'ancre avec le Capitaine Courtney, vers dix heures du soir; ensuite ils se mirent dans leurs chaloupes avec quarante hommes, pour gagner Puna, isle couverte de marais & de mangles.

ROGERS,
Chap. VI.

An. 1709.

Le soir du 19, ils approcherent de la ville de Puna, où ils espéroient trouver un couvert, & pour éviter d'être reconnus, ils se disposerent de façon qu'on les auroit pris pour des bois flottants sur la surface de l'eau. Le 20, au point du jour, ils s'approcherent de la ville, en s'assurant de tous les canots: l'allarme y fut répandue par un Indien qui s'échappa; mais malgré ce contre temps, ils se rendirent maîtres du Lieutenant qui y commandoit, & d'environ vingt personnes, qui les assurèrent qu'à Guiaquil, on n'avoit aucune idée de leur voisinage, d'autant que ceux qui avoient pris la fuite de

Ils surpris-
nent Puna.

Puna, s'étoient retirés dans les bois.
 ROGERS, Ils trouverent dans cette ville, un
 Chap. VI. papier envoyé de Lima, dont ils
 An. 1709 jugerent qu'on avoit distribué des
 copies sur toute la côte. On y don-
 noit avis que le Capitaine Dampier
 étoit dans ces mers, mais ils pense-
 rent avec joie, qu'ils pourroient exé-
 cuter tous leurs desseins, avant qu'il
 fût venu de Lima, des forces suffi-
 santes pour leur opposer.

Le 20, vers deux heures après
 midi, le Capitaine Rogers laissa le
 Capitaine Dampier & le Capitaine
 Courtney, à Puna, & alla lui-même
 chercher les barques, étonné de ne
 les pas voir arriver, d'autant qu'elles
 étoient en arriere d'une marée & de-
 mie. Il emmena avec lui le Lieute-
 nant Gouverneur de Puna, & s'a-
 vança avec la grande chaloupe & la
 pinasse, dans le dessein de rejoindre
 ensuite les mêmes Capitaines, qui
 demeurèrent toute la nuit sur la ri-
 viere, pour empêcher s'ils étoient
 découverts, qu'on ne portât quel-
 ques avis à Guiaquil. Il trouva les
 barques vers quatre heures, à qua-
 tre lieues au-dessous de Puna. Il pa-
 roît que ceux qui les montoient,

avoient été trompés par l'erreur du Pilote de celle de la Duchesse, qui ne connoissoit pas aussi bien le pays qu'ils le croyoient, ou qu'il le croyoit lui-même. Le meilleur Pilote étoit dans la barque du Capitaine Rogers, & les autres n'étoient pas assez habiles pour se pouvoir conduire comme il auroit été nécessaire, dans une conjoncture aussi critique. Cependant Rogers en avoit fait fouetter un à Puna, en présence de tous les autres, pour s'être enivré dans cette ville, & cet exemple nécessaire, fit l'effet qu'il en attendoit sur le reste.

ROGERS,
Chap. VI.

AN. 1709.

Lorsque la marée fut au plus bas, il n'y avoit pas une demi-heure que le Capitaine Rogers étoit à bord; il n'eut que le temps d'embarquer le Capitaine Dover & une partie de ses gens, dans la grande chaloupe, & autant qu'il en put tenir dans la Pinasse, afin d'aller au-devant des barques, en remontant la riviere. Ils ramerent jusqu'à minuit, & jugeant alors que la marée étoit à sa plus grande hauteur, ils jetterent un grappin. Le vent étoit très-fort, la nuit très-obscure, la mer agitée, & la

Ils remon-
tent la rivie-
re-

barque trop chargée d'hommes. RO-
 ROGERS, gers dit qu'il auroit préféré d'essuyer
 Chap. VI. une tempête en pleine mer; mais par
 † An. 1709. rapport à la grandeur de l'entrepri-
 se, il ne trouvoit aucune fatigue trop
 forte.

Au point du jour, ils virent une
 barque au-dessus d'eux, jugerent
 qu'elle étoit étrangere, & envoye-
 rent leur pinasse pour s'en emparer.
 A huit heures du matin, ils l'attei-
 gnirent, & reconnurent que c'étoit
 leur propre barque, que l'ignorant
 Pilote avoit fait monter si haut,
 pendant la marée précédente. Ils n'a-
 voient pas trouvé la barque de la
 Duchesse, depuis qu'ils l'avoient quit-
 tée la même nuit. Vers dix heures,
 ils joignirent le Capitaine Courtney,
 & le Capitaine Dampier, qui les as-
 surerent qu'ils s'étoient tenus bien à
 couvert, & que rien n'avoit passé sur
 la riviere. Vers midi, ils eurent la
 haute mer, ils demeurèrent sous des
 mangles pendant tout le temps du re-
 flux, avec leurs chaloupes. Ils étoient
 alors à peu près à moitié chemin de
 Guiaquil à Puna, & auroient pû al-
 ler beaucoup plus loin: mais com-
 me il y avoit dans le même canton,

une ferme d'où l'on auroit pû les découvrir, & porter l'allarme à la ville, ils ne voulurent point avancer avant la nuit.

ROGERS,
Chap. VI.

Ann. 1709.

Le 22 d'Avril, il fit une chaleur excessive, & ils furent très-incommodés de cousins, tant qu'ils demeurèrent sous les mangles. A six heures du soir, les barques & les chaloupes recommencerent à monter la riviere. Vers minuit, ils arriverent à la vûe de la ville, avec tous leurs bâtimens, dans lesquels il y avoit cent dix hommes. Ils virent un grand feu sur le sommet d'une hauteur voisine, & beaucoup de lumieres dans la ville. A une heure du matin, ils furent devant la place, & en état de faire leur descente; mais ils la retarderent, parce qu'ils virent qu'on multiplioit les lumieres, non-seulement sur la hauteur, mais aussi dans la ville & aux environs. Ils demanderent aux Pilotes Indiens; s'il y avoit ce jour quelque fête de Saint, ou quelque autre cause qui occasionnât toutes ces lumieres, & ils répondirent qu'il y avoit tout lieu de croire que c'étoit une allarme. La nuit étoit toujours très-obscur, &

Ils sont déjà
couverts.

ROGERS,
Chap. VI.

AN. 1709.

pendant qu'ils continuoient à suivre le rivage, ils entendirent un Espagnol qui crioit que Puna étoit pris, & que les ennemis étoient sur la riviere. Ils furent alors convaincus que c'étoit une allarme; peu de temps après, on commença à sonner les cloches, ils entendirent un grand bruit de voix, qui fut suivi d'une décharge de mousqueterie, & de deux pieces de canon. Il se passa environ une heure à disputer entre les trois Capitaines Dover, Courtney & Rogers, si l'on feroit le débarquement. On consulta les Lieutenants dans toutes les barques, mais ils furent tous de différents avis, & il n'y en eut que très-peu qui pensassent qu'on dût débarquer pendant la nuit.

Ils s'éloignent de la ville.

A deux heures du matin, la marée couroit avec tant de force, que la grande chaloupe & la gabarre ne purent gagner la terre avec leurs rames, enforte que le Capitaine Rogers jugeant qu'il seroit trop tard pour l'attaque, fut d'avis de descendre la riviere pour se mettre hors de vûe, de regagner leurs barques & de faire la descente pendant la marée du matin. Alors toutes les chalou-

pes se laisserent entraîner par le reflux, environ une lieue au dessous de la ville, où elles demeurèrent jusqu'au point du jour. Ils trouverent leur barque, commandée par M. Glendall, que le Pilote Indien avoit conduite un mille au-dessus d'eux, & qu'ils avoient passée pendant la nuit. Ils gagnerent cette barque, firent rafraîchir leurs gens le mieux qu'il leur fut possible, & trouverent que l'eau étoit douce en cet endroit, ce qui leur fut très-favorable. La barque fut placée vis-à-vis d'un bois de grands arbres qui joint le rivage, ils donnerent ordre à une file de fusiliers, de tenir toujours leurs armes prêtes, de faire feu tous ensemble, s'ils voyoient quelqu'un, & de tirer de temps en temps quelques coups de côté & d'autre, pour prévenir les embuscades. Vers trois heures, la gabarre & la grande chaloupe les joignirent, ce qu'elles n'avoient pû faire avant que la marée eût perdu sa force. A dix heures, ils virent la barque de la Duchesse, & le Capitaine Rogers donna ordre de lever l'ancre, pour tomber sur la ville, dont ils étoient éloignés de

 ROGERS,
 Chap. VI.

An. 1709.

deux milles. Le Capitaine Dover s'y opposa, demandant que tous les Officiers qui étoient présents, fussent consultés, & qu'on se mît dans une chaloupe à l'arrière de la barque, pour que les débats qu'il pourroit y avoir, ne fussent pas entendus des autres. En conséquence, ils furent immédiatement assemblés, le Capitaine Dover insista sur la difficulté d'attaquer un ennemi qui avoit reçu l'allarme depuis si long temps : qu'ils s'exposeroient inutilement eux & leurs gens, à perdre la vie, ou au moins à s'affoiblir tellement, qu'ils seroient hors d'état de rien entreprendre de quelque importance, pendant le reste du voyage; que la ville paroissoit grande, & par conséquent plus en état de résister à leurs attaques qu'ils n'étoient en état de les soutenir; qu'il étoit vrai que les Espagnols de ce pays, n'étoient pas de grands guerriers; mais que s'ils armoient leurs Mulâtres, comme ils le faisoient ordinairement en de semblables circonstances, le combat deviendroit très-meurtrier. Il conclut que ce qu'il y avoit de mieux à faire, étoit d'envoyer un Trompette, pro-

poser aux Ennemis, de faire des échanges avec eux, pour les Negres & les autres marchandises qui étoient à bord de leurs prises; de demander qu'on eût, sans perdre de temps, une entrevue, pour fixer le prix des Negres & des autres effets, & qu'on délivrât des otages pour l'exécution des conventions dans un temps limité; en promettant qu'à ces conditions, on ne feroit pas de débarquement.

Le Capitaine Rogers s'opposa à cette résolution, par toutes les raisons qu'il pût imaginer: il insista sur la nécessité de faire immédiatement une descente, crainte que les Ennemis, après avoir gagné du temps par leurs délais, ne détournassent leurs richesses, & ne se fortifiassent de façon à ne plus rien craindre de toutes leurs entreprises. La plus grande partie des voix ayant été pour le Capitaine Rogers, on résolut encore une fois de faire la descente, & par honneur pour le Capitaine Dover, qui étoit intéressé dans l'équipement des vaisseaux, il fut nommé pour conduire l'attaque; & l'on convint que s'il prenoit la ville, il don-

ROGERS,
Chap. VI.

AN. 1709.

Diversité des
sentiments
entre les Ca-
pitaines.

ROGERS,
Chap. VI.

AN. 17.09

neroit le mot cette nuit, d'autant que le Capitaine Courtney & le Capitaine Rogers devoient le relever chacun à son tour. Cependant cette résolution n'eut pas son effet, parce que le Capitaine Dover déclara au Capitaine Rogers, qu'il seroit responsable de tout le dommage que les Interressés dans l'armement pourroient souffrir de cette expédition mal concertée. Ces réflexions & l'indifférence que marquoient la plus grande partie des gens, jointe à la chaleur & aux divisions qui paroissoient entre les troupes, chacun prenant parti pour l'un ou l'autre des Capitaines, firent juger à Rogers que le succès étoit très-douteux, & il pensa qu'il seroit plus à propos de se rendre au sentiment du Capitaine Dover, & d'envoyer faire des propositions aux Ennemis, par deux de leurs prisonniers. Les autres s'engagerent pour eux, à promettre qu'ils seroient de retour dans une heure: on pensa que cette voie étoit plus convenable que celle d'envoyer un Trompette, & il n'y eut personne qui n'en fût content.

CHAPITRE VII.

Suite des affaires de Guiaquil ; La Ville est rançonnée & évacuée.

COMFORMÉMENT à la résolution que nous avons exposée dans le Chapitre précédent, le Capitaine de la prise de construction François, & le Lieutenant Gouverneur de Puna, furent mis à terre dans une chaloupe, chargés d'une commission en bonne forme, & il leur fut enjoint de revenir exactement dans une heure. En même-temps, la barque remonta la rivière, & jetta l'ancre vis-à-vis le milieu de la ville.

Comme les Anglois remontoient, ils virent quatre barques sorties de la ville qui prenoient leur route en remontant aussi la rivière, & ils envoyent à leur poursuite, des chaloupes bien équipées & bien armées: mais les Ennemis se rendirent aussitôt, & furent conduits à la barque. Cependant les Prisonniers revinrent de la ville, avec un Officier Espa-

ROGERS,
Chap. VII.

An. 1709.

Ils envoient
une députa-
tion à Guia-
quil.

ROGERS,
Chap. VII.

An. 1709.

Le Corré-
gidor vient
pour traiter
avec les An-
glois.

gnol, qui les assura qu'à son retour, le Corrégidor, ou Gouverneur, avec un autre Gentilhomme, viendrait pour traiter avec eux.

On remit cet Officier à terre, & peu de temps après, le Corrégidor sortit avec le Gentilhomme : le Capitaine Dover & le Capitaine Rogers, les reçurent dans leur chaloupe, accompagnés d'un Interprète, & on les conduisit dans une des barques qu'on venoit de prendre.

Le 22 d'Avril se passa entièrement à la prise de ces barques, & à traiter avec le Gouverneur. Plusieurs des Prisonniers assurèrent qu'ils ne doutoient pas d'avoir du crédit dans cette ville, & dirent aussi qu'ils vouloient entrer en composition, en sorte qu'on commença à espérer qu'on auroit plus de profit par la vente des cargaisons & des Negres, qu'on n'en retireroit en rançonnant la ville. Le Corrégidor convint pour les marchandises, à cent quarante pieces de huit par bale, les unes dans les autres, & traita aussi du prix des autres effets.

Vers cinq heures après midi, il demanda qu'on le mît à terre, pour

engager les autres habitants à accéder à ces conditions, & il promit de retourner à huit heures du soir, pour conférer avec les trois Commandants, dans une des prises. Ils ordonnerent à l'Interprète, de tenir des flambeaux allumés, & de tout préparer, pour lui faire la meilleure réception qu'il seroit possible; mais quand on vit l'heure passée, & que le Corrégidor n'étoit pas de retour, on soupçonna avec raison, qu'il avoit quelque dessein secret, & l'on envoya les chaloupes au-dessus de la ville, pour donner une nouvelle alarme cette même nuit. Les Sentinelles apperçurent une autre chaloupe un peu après minuit, & elle vint à bord avec un Gentilhomme, de la part du Corrégidor, qui envoyoit un présent de deux sacs de farine, deux moutons, deux porcs nouvellement tués, deux jarres de vin & deux d'eau-de-vie. Il assura les Commandants, que le Gouverneur seroit venu en personne, suivant la convention, si l'un des principaux Marchands auquel on devoit en faire part, n'eût été absent; mais qu'il ne manqueroit pas de venir à

ROGERS
Chap. VII.

An. 1709.

sept heures du matin, qu'il les prioit de croire qu'il étoit homme d'honneur, puisqu'il étoit résolu de tenir sa parole de la veille, quoiqu'il eût reçu des renforts considérables depuis qu'il les avoit quittés, & qu'il arrivât continuellement des hommes dans la ville. Il ajouta qu'il espéroit que les Anglois ne commettraient aucunes hostilités au-dessus de la ville, d'autant que les femmes & les enfants s'y étoient retirés comme dans un lieu d'azyle, sans y rien emporter, ou au moins très-peu de chose pour le garantir du pillage.

Le Corrégi-
dor cherche
à les amuser.

Les trois Commandants répondirent avec politesse, à la députation du Gouverneur, & le firent remercier de son présent, en lui marquant leur peine de ce qu'ils n'avoient rien à pouvoir lui envoyer en retour, qui pût lui être agréable. Mais ils lui firent dire en même-temps, qu'ils étoient tous étonnés de ce qu'il n'avoit pas tenu sa parole; qu'il dépendoit de lui de les convaincre qu'il étoit homme d'honneur, en se rendant exactement auprès d'eux à sept heures du matin, & que passé ce temps,

temps, ils regarderoient le traité comme nul.

Ils furent dans l'impatience jusqu'à l'heure marquée; mais ils virent alors un drapeau de trêve, à bord d'un vaisseau neuf; & jugeant que c'étoit le Gouverneur, ils envoyèrent la pinasse, avec l'Interprète, pour donner leur parole, que si le Corrégi-dor venoit dans la prise, il auroit toute liberté de retourner. Sur cette invitation, il se rendit à bord, avec trois autres personnes; on donna ordre aux deux barques ou frégates, de border le rivage, près de l'endroit le plus important de la ville, & de tenir tout disposé pour une descente, s'il arrivoit que le traité fût rompu. Les premières propositions que firent les trois Capitaines, furent qu'on leur payeroit cinquante mille piéces de huit, par forme de contribution pour la ville; qu'on leur livreroit les deux vaisseaux neufs, qu'on voyoit près du rivage, avec les six barques, & que le Gouverneur s'obligeroit de payer la cargaison de Negres & d'autres marchandises venant des prises, à des prix stipulés, dont le payement seroit fait

ROGERS,
Chap. VII.

AN. 1709.

ROGERS,
Chap. VII.

AN. 1709.

dans le terme de neuf jours. Les Espagnols acceptèrent ce dernier article, & offrirent de donner des otages au Capitaine, jusqu'à ce qu'ils fût exécuté; mais ils ne voulurent pas consentir à ce qu'on leur demandoit pour la ville & pour les vaisseaux, disant qu'ils avoient des armes & des hommes suffisamment pour les défendre.

Les Capitaines ne trouverent pas ces offres suffisantes, jugerent par la conduite du Corrégidor, qu'il ne vouloit que gagner du temps, & répondirent qu'ils pouvoient se rendre maîtres des vaisseaux en une minute, ou y mettre le feu: qu'ils prendroient de même la ville quand il leur plairoit; qu'ils la regardoient déjà comme étant en leur possession, & qu'il falloit que le Gouverneur donnât, sans perdre de temps, de l'argent ou de bons otages: qu'autrement avant la nuit, ils réduiroient en cendres & Guiaquil & les vaisseaux.

Vers midi, le Corrégidor & les autres habitants, convinrent d'acheter les cargaisons, & de donner des otages pour le payement de quarante

mille pieces de huit, à quoi fut fixée la rançon de la ville, comme aufli de livrer les deux vaisseaux neufs & les barques ; mais aucun d'eux ne voulut signer la convention, jusqu'à ce qu'elle eût été confirmée par les principaux de la ville, ce que le Corréridor promit qui seroit fait en une heure.

ROGERS,
Chap. VII.

An. 1709.

Le 23 d'Avril, vers une heure après midi, le Gouverneur fut mis à terre dans la Pinasse du Capitaine Rogers. Quelques-uns des Anglois étoient d'avis de l'arrêter, parce que peu de temps avant, un Indien étoit venu du rivage dans un canot, pour savoir si le Gouverneur avoit terminé, d'autant que ses gens étoient en état de commencer à combattre, & n'attendoient que ses ordres, s'il n'avoit rien conclu. Ce message vint à la connoissance du Capitaine Rogers, & occasionna plusieurs disputes avec ceux qui vouloient qu'on retint le Gouverneur prisonnier. Ceux qui étoient de ce sentiment, disoient que s'ils débarquoient, les Ennemis les combattroient, & que le Gouverneur ayant déjà manqué à sa parole la nuit précédente, on ne de-

On renvoie
le Corrigé
dor.

ROGERS,
Chap. VII.

AN. 1709.

voit plus avoir en lui aucune confiance. Le Capitaine Rogers, au contraire, s'opposa à cette conduite, parce qu'il avoit donné sa parole d'honneur de le laisser retourner. Enfin il fut décidé qu'on le renvoyeroit à terre ; mais les trois habitants demeurèrent en otages, sur la demande du Corrégidor lui-même, parce qu'il ne doutoit pas que les conventions qu'il avoit faites, ne fussent acceptées.

Le traité est
rompu.

Le temps convenu pour rendre réponse, étant passé, il vint de la ville un Messager, déclarer que les habitants ne pouvoient donner que trente mille pieces de huit, sans dire un seul mot des marchandises. Les Anglois envoyerent aussi-tôt leur Interprète, avec un des Prisonniers, qui accompagnerent le Messager, pour dire aux habitants, qui si dans une demi-heure, ils n'envoyoient trois bons otages, pour sûreté des quarante mille pieces de huit dont on étoit convenu, ils briseroient le drapeau de treve, débarqueroient, ne donneroient aucun quartier, & mettroient le feu à la ville & aux vaisseaux. Ils remarquerent en même-

temps, que les Espagnols avoient abandonné les deux vaisseaux neufs, & ils s'en emparèrent aussi-tôt. Le Messager étant retourné, une demi-heure après, vinrent trois autres habitants sur le rivage opposé à la barque du Capitaine, & ils déployèrent un mouchoir blanc, pour marquer qu'ils vouloient parler. Ils dirent que la résolution étoit prise, de donner trente-deux mille pieces de huit & rien de plus: alors les Anglois répondirent que le Traité étoit rompu, & qu'ils se retirassent au plutôt du rivage, s'ils ne vouloient pas exposer leur vie.

On ôta aussi-tôt de toutes parts les drapeaux blancs, & l'on remit ceux de guerre. Le Capitaine Rogers fit mettre deux pieces de canon dans la grande chaloupe, dont chacune pesoit environ six cents livres, montées sur des affûts, & l'on mit dans les trois autres, les hommes nécessaires pour faire la descente. Ils passèrent ensuite dans une des pinasses, le Capitaine Courtney dans une autre, & le Capitaine Dover dans la grande chaloupe, avec environ soixante & dix hommes dans les trois petites. Ils

ROGERS,
Chap. VII.

AN. 1709.

Les Anglois
font une des-
cente.

ROGERS,
Chap. VII.

AN. 1709.

furent aborder la grande: le troisieme Lieutenant demeura à bord de la barque, avec dix hommes pour faire tirer le canon sur la ville pendant la descente, & les Espagnols de leur côté, se montrèrent en un nombre formidable, par comparaison avec la petite armée des Anglois.

Ils s'emparèrent de la ville.

Aussi-tôt qu'ils furent descendus, chaque homme commença à tirer à genoux du rivage, ils s'avancèrent en rechargeant, & crièrent à leur barque, de cesser de faire feu, crainte de blesser leurs propres hommes: ils continuerent à charger & à tirer avec tant d'activité, que les Ennemis après avoir fait une seule décharge, se retirèrent à leurs canons, où leur Cavalerie se remit en bataille. Les Anglois gagnèrent les premières maisons, & comme ils entroient dans les rues, ils virent quatre pieces de canon, pointées contre eux, devant une grande Eglise; mais aussi-tôt qu'ils furent près de la Cavalerie, elle se retira précipitamment. Ce mouvement encouragea le Capitaine Rogers à animer ses gens, qui marcherent au grand pas pour s'emparer des canons: lui-même s'avança avec

dix hommes , à la portée du pistolet ; & leur intrépidité intimida tellement les Ennemis , qu'après avoir fait une décharge générale , ils prirent la fuite , & abandonnerent leur canon aux Anglois , dont quelques-uns s'emparèrent de l'Eglise , & y firent environ douze Prisonniers. Un plus grand nombre d'Anglois étant arrivés avec le Capitaine Courtney & le Capitaine Dover ; le Capitaine Rogers demeura à la garde de ce poste , avec un petit nombre d'hommes , pendant que les autres marcherent à l'autre extrémité de la ville. Il ne se passa pas plus d'une demi-heure , depuis le temps où ils débarquerent , jusqu'à celui où ils furent maîtres du canon & de l'Eglise , qui étoit éloignée de cent trente pas du rivage. Le Capitaine Dampier fut alors posté avec vingt-cinq hommes , à la garde des canons , qu'on tourna contre les Ennemis , qui évacuerent bien-tôt la ville. Le reste des Anglois étoient descendus , & ils suivirent les Capitaines Courtney & Dover : tous les hommes en général , se comporterent avec le plus grand courage ; mais toujours comme des gens de

ROGERS.
Chap. VII.

An. 1709.

ROGERS,
Chap. V I.

An. 1709.

mer, qu'il est très-difficile de faire obéir au commandement, aussi-tôt qu'on a mis le feu à la première pièce : cependant après la première attaque, ils se tinrent ensemble en bon ordre, & ne burent point avec excès.

Le Capitaine Rogers joignit le Capitaine Dover & le Capitaine Courtney, à l'autre extrémité de la ville, où il laissa le Capitaine Courtney ; avec un corps-de-garde dans une Eglise, après quoi Rogers retourna à son premier poste, pendant que Dampier, avec ses gens, allerent renforcer Dover & Courtney.

Ils se trouverent ainsi tranquilles possesseurs de la ville, au soleil couchant, & eurent soin de poster les corps-de-garde convenables, n'ayant trouvé aucune résistance depuis que les Ennemis eurent quitté la grande Eglise. Le soir, Rogers alla à bord des barques, y mit de bonnes Sentinelles, & retourna ensuite à l'Eglise,

Ils mettent
le feu aux
maisons.

Le Capitaine Dover mit le feu aux maisons qui faisoient face à cette Eglise, & elles brûlerent toute la nuit, ainsi que le jour suivant. Il y avoit du même côté, une hauteur

voisine, & des bois épais, environ à
 une portée de mousquet de l'Eglise,
 d'où les Ennemis tirèrent continuel-
 lement sur lui pendant toute la nuit;
 & le lendemain, quelques partis se
 firent voir, mais ils se retirèrent à la
 première décharge des fusils. Ils au-
 roient pû faire beaucoup de mal à
 Dover pendant la nuit, s'ils avoient
 été courageux, d'autant que les au-
 tres Anglois étoient trop éloignés
 de lui pour le secourir. La ville est
 très-longue, & on ne pouvoit la gar-
 der, qu'en partageant les hommes en
 différens partis, très-séparés les uns
 des autres; mais les maisons auxquel-
 les il avoit mis le feu, couvrirent
 le quartier le plus foible pendant cet-
 te nuit, ce qui lui fut d'un grand ser-
 vice. Le Capitaine Courtney le re-
 leva au point du jour, & ils quitte-
 rent alors l'un & l'autre le même
 quartier, qui étoit trop exposé aux
 Ennemis.

Un Indien qu'on avoit fait prison-
 nier, dit à Rogers, qu'il y avoit au-
 dessus de la ville beaucoup d'argent
 sur des radeaux & dans des maisons:
 alors il détacha vingt & un hommes
 des Compagnies Angloises, & les

ROGERS,
 Chap. VII.

An. 1709.

Il s'envoyent
 une chalou-
 pe à la pous-
 suite.

fit remonter la riviere dans une char-
 loupe. Il auroit préféré d'envoyer
 les deux pinasses pour se saisir de ces
 richesses, d'autant qu'ils ne trou-
 voient rien, ou au moins très-peu de
 chose dans la ville; mais les autres
 Capitaines refuserent d'y consentir,
 crainte que les Ennemis ne les atta-
 quassent le lendemain matin, en l'ab-
 sence de leurs chaloupes & de leurs
 gens. Rogers demanda qu'on en-
 voyât celle de Courtney, parce qu'elle
 étoit la plus grande, ce qui fut
 accordé, & l'on mit dessus, les vingt
 & un hommes tirés des deux com-
 pagnies.

Le matin, les Anglois commence-
 rent avec des crochets de fer & d'au-
 tres instrumens, à rompre les por-
 tes des Eglises, celles des magasins
 & celles des celliers; mais ils n'en re-
 tirèrent presque aucun avantage, &
 les Ennemis n'avoient rien laissé dans
 la ville qui pût être de quelque va-
 leur, excepté de la farine, des pois,
 des seves, des jarres de vin & de
 l'eau de-vie. Ils commencerent à
 transporter ces denrées au bord de
 la mer; mais comme ils étoient très-
 échauffés, trempés de sueur, & que

le temps étoit très-mal sain, les hommes fatigués se trouverent si foibles, qu'ils ne purent y travailler avec ardeur. Ils auroient voulu lever les planches qui couvroient le pavé des Eglises, pour chercher dans les tombeaux, les trésors qu'ils croyoient qu'on y avoit mis; mais Rogers ne voulut pas le permettre, parce qu'une maladie contagieuse avoit fait périr beaucoup de monde dans cette ville, peu de temps avant.

ROGERS,
Chap. VII.

An. 1709.

Ils ne trouverent dans Guiaquil, que deux hommes tués, & un Prisonnier blessé à la tête; mais ils apprirent qu'il y en avoit eu quinze de tués ou blessés, entre autres le premier Canonnier, qui étoit Irlandois. Du côté des Anglois, il y eut deux hommes blessés.

Le 24 d'Avril, les Anglois placèrent leurs drapeaux sur la tour de l'Eglise, & Dover monta la garde tout le jour, pendant que Rogers & Courtney firent transporter sur le rivage, tout ce qui pouvoit être de quelque utilité. Ils envoyèrent le Lieutenant de Puna & un autre Prisonnier, dans la campagne, pour proposer aux habitants de racheter

Il propose
sent aux ha-
bitants de ra-
cheter la ville.
le.

leur ville, & ils en trouverent la plus grande partie dans les bois, environ à une lieue de distance. Les Prisonniers revinrent le soir avec une réponse ambiguë, mais ils demandèrent qu'on leur permît de retourner le lendemain matin, dans l'espérance d'empêcher l'incendie total de la ville.

Modération
des Anglois
envers les
femmes.

Vers dix heures du soir, la chaloupe qu'on avoit envoyée remonter la riviere, revint après une absence d'environ vingt-quatre heures. Elle avoit remonté l'espace de sept lieues, & seize hommes étoient descendus à six endroits différens, pendant qu'il en étoit resté cinq à la garde de la chaloupe, avec une carabine rayée pour leur défense. Les seize s'étant séparés, quatre étoient entrés si avant dans les bois, pour y chercher les richesses qui faisoient l'objet de leur course, qu'après trois heures de recherche, ils n'avoient pu retrouver leur chemin pour rejoindre les autres : cependant ils eurent le bonheur de regagner la chaloupe. Un des hommes fut blessé à la nuque du col par les Ennemis ; mais cette blessure n'étoit pas dangereuse.

& aucun des autres n'éprouva d'accident. Ils chassèrent trente-cinq Cavaliers bien-armés, qui marchaient au secours des habitants de Guiaquil. Ils dirent qu'ils avoient trouvé les maisons au-dessus de la ville, remplies de femmes, particulièrement dans une, où ils avoient vû douze jeunes Demoiselles très-jolies & bien habillées : ils leur avoient pris plusieurs chaînes d'or, & des pendants d'oreille; mais ils s'étoient conduits envers elles, avec tant de politesse, que ces Dames avoient voulu leur apprêter à manger, & leur avoient fait apporter un baril d'excellent vin. Elles avoient caché leurs plus grosses chaînes d'or, en les mettant autour de leurs ceintures, de leurs jambes & de leurs cuisses; mais comme dans ces pays chauds, les femmes ne sont habillées que d'une soie légère ou de toile très-fine, en les touchant par-dessus leurs robes, les Anglois sentirent ces chaînes, & leur firent dire par leur Interprète, de les ôter elles-mêmes, & de les leur donner. Nous rapportons ceci pour faire honneur à la modération des Matelots, & à la bonne conduite

de M. Connely & de M. Selkirk, qu'on nommoit toujours le Gouverneur de Juan Fernandez, qui commandoient ce parti.

ROGERS,
Chap. VII.

An. 1709.

A leur retour de cette course, ils allèrent dans la même maison, demander des provisions; & les Dames satisfaites des politesses qu'elles en avoient reçues, ne furent ni surprises, ni mécontentes de cette seconde visite. Ils avoient pris une grande barque vuide, qu'ils abandonnerent, & ils rapportèrent en chaînes d'or, en boucles d'oreilles & en vaisselle d'argent, pour la valeur de mille livres sterling: ils amenerent aussi avec eux, un Negre, qui leur avoit été très-utile pour découvrir les richesses cachées: mais ils dirent tous, que faute d'une seconde chaloupe, ils avoient perdu beaucoup plus qu'ils n'apportoient, parce que dans le temps qu'ils étoient occupés à chercher d'un côté, les canots & les radeaux traversoient la riviere, & emmenaient de l'autre, beaucoup d'habitants avec leurs effets à leur vûe, sans qu'ils pussent les en empêcher.

Il vient du secours aux Espagnols.

Ils dirent aussi au Capitaine Rogers, que dans les endroits où ils

avoient été au dessus de la ville, ils avoient vu plus de trois cents Cavaliers & Fantassins, armés en différents partis, ce qui leur faisoit craindre que le projet des Ennemis, ne fût de gagner du temps, sous prétexte de la rançon de la ville, jusqu'à ce qu'ils fussent en état de les attaquer avec un grand avantage. Sur cet avis, les Anglois, pour ne pas être surpris, convinrent de se rassembler en un corps à chaque allarme; & comme on battoit le tambour aussitôt qu'on voyoit quelque parti considérable, ce qui arrivoit plusieurs fois par jour, leurs affaires en furent un peu retardées.

On trouva dans une Eglise, cinq jarres pleines de poudre, quelques méches, des balles, une assez grande quantité d'armes ordinaires, trois tambours, plusieurs épées & quelques lances. Le Capitaine Rogers s'y empara de la canne à pomme d'or du Gouverneur, & d'une autre à pomme d'argent, d'autant que chez les Espagnols, personne ne porte de canne, que les principaux Officiers, & qu'il faut être au moins Capitaine

pour en avoir une à pomme d'or ou d'argent.

ROGERS,
Chap. VII.

An. 1709.

Les Anglois
les font reti-
ret.

Après que le Capitaine Dover eût quitté son poste, un de ses gens l'avertit le lendemain matin, que les Ennemis descendoient de la hauteur. Aussi-tôt on donna l'allarme, on laissa une partie des hommes aux canons, le Capitaine Rogers se mit en marche avec les autres, & rencontra sur le pont, le Capitaine Courtney, qui se retiroit avec une partie de sa compagnie. Il lui dit que les Ennemis étoient en grand nombre, & bien armés dans la partie septentrionale de la ville. Rogers le pria de se joindre à lui, pour marcher ensemble contre eux, & Courtney y consentit. Ils allèrent aussi-tôt en avant, avec toutes leurs forces, qui ne montoient qu'à soixante & dix hommes, mais les Espagnols n'osèrent les attendre; & aussi-tôt qu'ils les virent avancer, ils se retirèrent dans les bois, d'où ils firent de fréquentes décharges de mousqueterie, auxquelles les Anglois répondirent au hasard, sans avoir personne de blessé.

Courtney & Rogers n'étant pas

d'accord pour garder cette partie de la ville, ils se retirèrent, emportèrent ce qu'ils trouverent de meilleur, & le firent mettre à bord de leurs barques.

ROGERS,
Chap. VII.

AN. 1702.

Le 25 d'Avril, vers une heure après midi, les Prisonniers revinrent faire une offre de trente mille pieces de huit, pour la rançon de la ville, des vaisseaux & des barques, le tout payable en douze jours. Les Capitaines rejeterent cette offre, & n'auroient pas voulu demeurer si longtemps, quand la somme auroit été beaucoup plus forte, étant bien informés que les Ennemis avoient envoyé un exprès à Lima, pour faire hâter le secours qu'ils attendoient, & qu'ils ne cherchoient qu'à gagner du temps, pour retenir les vaisseaux Anglois, jusqu'à ce qu'il fût arrivé. Le lendemain, les trois Capitaines convinrent d'envoyer leur dernière réponse, qui fut qu'à trois heures après midi, ils mettroient le feu à la ville, si on ne leur livroit immédiatement des otages suffisants, pour sûreté du paiement de trente mille pieces de huit en six jours. En même-temps, ils promirent d'accorder une

Les Espagnols veulent renouer le traité.

ROGERS,
Chap. VII.

An. 1709.

suspension d'armes, & de laisser aux Espagnols, la liberté d'aller à Puna, pour traiter des Negres & du reste de leurs cargaisons.

Un François, de la compagnie du Capitaine Rogers, ayant été envoyé avec quelques autres, pour renforcer le quartier du Capitaine Courteney, fut mis en sentinelle pendant la nuit, & tua un des Matelots. Cet accident arriva, parce qu'on avoit donné des ordres très-séveres dans ce quartier, de tirer dans la nuit sur quiconque ne répondroit pas au qui-vive, ce que le Matelot ne put faire, parce qu'il ignoroit la langue François, que parloit la Sentinelle.

Les Anglois
éprouvent
plusieurs ac-
cidents.

L'après midi, un Officier & neuf hommes, eurent une escarmouche dans la partie septentrionale de la ville, avec un corps d'Espagnols, qu'ils chasserent dans les bois: mais ils les y poursuivirent trop loin, & furent attaqués par d'autres. Un des Anglois reçut une balle dans le gras de la jambe: un autre, dans le temps qu'il chargeoit son fusil, fut frappé dans le milieu de la hache-d'armes qui pendoit à son côté: le coup porta sur le fer, brisa la partie au-dessous

& cette armure fut d'un grand secours à l'Anglois. Celui qui avoit été blessé à la jambe, garda un si mauvais régime, & but avec tant d'excès, que la fièvre le prit, & l'emporta en peu de temps. Le premier Lieutenant du Capitaine Courtney, ayant ses pistolets pendus à son côté, un des deux se déchargea, la balle entra dans le gras de la jambe, & y demeura, mais sans aucun danger pour sa vie. Ces accidents & les renforts, qui rendoient les Ennemis plus hardis, déterminèrent le Capitaine Courtney à se retirer avec ses troupes, aux quartiers du Capitaine Rogers.

ROGERS,
Chap. VII.

An. 1709.

Le soir, ils se retirèrent tous dans l'Eglise, autour de laquelle ils posèrent des Sentinelles, à la distance d'une portée de fusil les unes des autres, avec ordre de s'appeler réciproquement de quart-d'heure en quart-d'heure, pour ne pas être surpris pendant la nuit. Tous les hommes tinrent leurs armes & leurs munitions en bon état, prêts à se lever à la plus légère allarme, parce que les Ennemis tiroient toujours continuellement, des bois où ils

ROGERS,
Chap. VII.

An. 1709.

étoient cachés. Il faisoit une chaleur étouffante, les rues étoient creusées & glissantes, & le chemin qui conduisoit au rivage très-mauvais, circonstances dont la réunion les incommodoit beaucoup.

Le traité est
conclu.

Le 26 d'Avril, vers deux heures après midi, les Prisonniers revinrent du camp des Ennemis, avec deux Cavaliers, qui dirent aux Anglois, que leurs dernières propositions étoient acceptées, & que le Lieutenant-Gouverneur de Puna, qui avoit le plus contribué à les faire décider, ainsi qu'un vieux Gentilhomme, qui étoit à bord d'une des barques, demeureroient pour otages. Les Députés ajoutèrent que si l'on ne regardoit pas ces deux personnes comme une sûreté suffisante, ils étoient prêts de demeurer eux-mêmes prisonniers. Leur offre ne fut point acceptée, on leur permit de retourner au camp avec leur Député, & il rapporta la convention signée, & conclue en ces termes.

« D'autant que la ville de Guai-
quil, ci-devant sujette à Philippe
V, Roi d'Espagne, est présente-
ment prise d'assaut, & en la pos-

» session des Capitaines Thomas Do-
 » ver, Woodes Rogers, & Etienne
 » Courtney, qui commandent un
 » corps de troupes des Sujets de Sa
 » Majesté, le Roi de la Grande Bre-
 » tagne : Nous soussignés, consen-
 » tons à demeurer en otage pour la-
 » dite ville, & à rester en la garde
 » desdits Capitaines, Thomas Do-
 » ver, Woodes Rogers, & Etienne
 » Courtney, jusqu'à ce qu'il leur ait
 » été payé trente mille pieces de
 » huit pour la rançon de ladite ville,
 » de deux vaisseaux neufs, & de six
 » barques, durant lequel temps, au-
 » cunes hostilités ne seront commi-
 » ses des deux côtés, entre cette
 » place & celle de Puna : laquelle
 » somme doit être payée à Puna,
 » dans six jours de la date des pré-
 » sentes, au moyen de quoi, les ota-
 » ges seront déchargés, & tous les
 » Prisonniers immédiatement déli-
 » vrés : autrement les susdits otages
 » consentent de demeurer prison-
 » niers, jusqu'à ce que ladite somme
 » soit payée, en quelque autre par-
 » tie du monde. En témoignage de
 » laquelle convention, nous avons
 » mis volontairement nos signatures

 ROGERS,
 Chap. VII.

AN. 1709.

» ce 27 d'Avril vieux style, l'an de
 ROGERS, » notre Seigneur 1709 ».
 Chap. VII.

An. 1709.

Les Espa-
 gnols don-
 nent des ota-
 ges.

Les deux otages demeurèrent cette nuit aux quartiers des Anglois, & le lendemain, ils furent mis sur les vaisseaux, pendant que les Anglois fortirent de la ville, tambours battants & drapeaux déployés, laissant aux Espagnols la liberté de retourner dans leurs maisons. Le Capitaine Rogers qui conduisoit l'arrière-garde avec un petit nombre d'hommes, ramassa beaucoup de pistolets, d'épées & de haches-d'armes, que les premiers, accablés de fatigue, avoient laissés sur le chemin, ce qui fit juger qu'ils étoient fort las de la vie militaire, & qu'il étoit temps de les faire partir. La plus grande peine fut de conduire les canons jusqu'au rivage, la terre étant si molle, que ceux qui les menaient, enfonçoient jusqu'à la moitié des jambes. Pour rendre ce travail le moins difficile qu'il étoit possible, on fit un grand chassis de cannes de bamboucs, sous lequel pouvoient tenir soixante hommes, qui portoient tous un poids égal sur leurs épaules. Quoique les pieces ne portassent que quatre livres de boul-

let, & que le canon & le chassis ne passassent pas ensemble plus de quinze cents, les hommes n'auroient pû réussir à les transporter, s'ils n'eussent été aidés par les Prisonniers.

Le 27 d'Avril après midi, ils mirent à bord des barques, tout ce qu'ils purent y faire entrer: les hommes furent partagés sur les prises, où les Anglois avoient embarqué la plus grande partie des marchandises & du butin, composé d'environ deux cents trente sacs de farine, de fèves, de pois & de ris; quinze jarres d'huile, cent soixante jarres d'autres liqueurs, quelques cordages, des instruments de fer & des petits clous, avec quatre demi-jarres de poudre, un tonneau de poix & de bray, des habillemens de diverses sortes, & pour environ douze cents livres sterling de vaisselle d'argent, des pendants d'oreilles, & d'autres bijoux: cent cinquante balles de marchandises précieuses, quatre canons, deux cents platines de mousquet à l'Espagnole, quelques balles d'indigo & de cacao, avec environ un tonneau de sucre en pain. On laissa dans la ville une grande quantité de marchandi-

ROGERS,
Chap. VII.

An. 1709.

Les Anglois
se rembar-
quent.

ROGERS,
Chap. VII.

AN. 1709.

ses, des liqueurs de toute espece, des agrès de vaisseaux, plusieurs magasins pleins de cacao, quelques bâtimens sur le chantier, & deux vaisseaux neufs non équipés, qui étoient à l'ancre dans la baie.

Vers deux heures après midi, un Hollandois qui étoit resté ivre d'eau-de-vie le jour précédent, se réveilla & vint aux vaisseaux. Ce fut le seul homme depuis la prise de Guiaquil, qui se fût livré à un tel excès de boisson.

Ils partent de
Guiaquil.

Vers huit heures du matin, les Anglois mirent à la voile avec toutes leurs barques; en partant, ils firent le plus grand bruit qu'il leur fut possible, tant de leur artillerie, que de leurs tambours & de leurs trompettes, & prirent ainsi congé très-gayement des Espagnols, quoiqu'ils ne fussent pas, à beaucoup près, aussi contents, que s'ils eussent pris la ville par surprise; car ils furent bien instruits de toutes parts, que s'ils y avoient réussi, ils en auroient enlevé au moins deux cents mille pieces de huit, beaucoup de vaisselle d'or & d'argent, travaillée & non travaillée, outre les joyaux & une grande

grande quantité de toutes sortes de provisions , quoique la ville fût plus pauvre qu'elle ne l'avoit été depuis quarante ans , à cause d'un incendie qu'elle avoit souffert dix-huit mois avant , & qui en avoit détruit la plus belle moitié.

CHAPITRE VIII.

Description de Guiaquil ; Les Anglois retournent à leurs vaisseaux ; Compte des hommes qui périrent dans cette entreprise ; Ils renvoyent les otages & mettent à la voile.

GUIAQUIL, capitale de la Province, a environ un mille & demi de long : elle est partagée en vieille & en nouvelle ville, jointes par un pont de bois d'un demi-mille de longueur , & qui ne sert que pour les gens de pied. Aux deux côtés du pont, on trouve quelques maisons écartées les unes des autres : les deux villes en peuvent contenir quatre à cinq cents , avec cinq Eglises ; & le nombre des habitants est d'environ

ROGERS,
Chap. VIII.

An. 1709.

Description
de Guiaquil.

ROGERS,
Chap. VIII.

AN. 1709.

deux mille. La principale Eglise est celle de Saint Jago, ou Saint Jacques, qui a trois autels, & devant laquelle est une très-belle place : les autres sont celles de Saint Augustin, Saint François, Saint Dominique & Saint Ignace, dont la dernière appartient aux Jésuites. Devant celle de Saint Dominique, il y a une place, avec une demi-lune, sur laquelle étoient autrefois plusieurs pièces de canon ; mais il n'y en avoit aucune ; quand les Anglois s'en rendirent les maîtres. Trois de ces Eglises sont fort élevées, l'une est bâtie de pierre, & elles sont ornées de sculptures, de peintures & de divers autres embellissements. Il y a un très-belle orgue dans celle de Saint Augustin, mais les Prêtres avoient eu soin d'en enlever toute l'argenterie, & de la transporter dans les bois assez à temps pour la conserver.

Queques-unes des maisons sont fort élevées, il y en a plusieurs de bâties en briques ; mais la plus grande partie sont de bois, & les moindres de bamboucs. Il y a une rue régulière, qui suit le bord de la rivière jusqu'au pont, & traverse ensuite

l'ancienne ville. La situation est dans un terrain humide, & si rempli de boue, que sans le secours du pont, il seroit presque qu'impossible, en hiver, d'aller d'une maison à l'autre. La ville est gouvernée par un Corréridor, qui en est le premier Magistrat, & qui est payé par le Roi. Elle est très bien située pour le commerce, & pour la construction des vaisseaux, à quatorze lieues de la pointe d'Arena, & à sept lieues de Puna. La rivière, qui est fort large, en reçoit plusieurs autres : ses bords sont ornés de plusieurs villages, de diverses fermes, de beaucoup de mangles & de salspareille, dont l'eau devient imprégnée, ce qui la rend très bonne dans les maladies honteuses ; mais dans le temps des débordements, l'eau en est fort mal saine, à cause des racines empoisonnées, & des plantes qu'elle entraîne des montagnes. Il y a une grande abondance de toutes sortes de denrées, de gros bétail, des brebis, des chevres, des porceaux, de la volaille, diverses sortes de canards, inconnus en Europe, & un assez grand nombre de chevaux. L'eau de la rivière est douce dans le

 ROGERS.
 Chap. VIII.

A n. 1709.

temps de la basse mer, presque jusqu'à Puna.

ROGERS,
Chap. VIII.

An. 1709.

Richesses
qu'on en
avoit détour-
nées.

Un Anglois, qui avoit demeuré quelque temps à Guiaquil, assura le Capitaine Rogers, qu'au mois de Décembre précédent, les Habitants avoient fait des réjouissances pendant trois semaines, pour la naissance du Prince des Asturies, qu'ils s'étoient trouvés onze cents hommes de pied & cinq cents Cavaliers tous bien armés, outre un nombre beaucoup plus grand, qui étoient sans armes, mais que la plus grande partie de ces troupes, venoient des Provinces voisines. Pendant cette solennité, ils avoient tué plusieurs taureaux à la maniere d'Espagne, & fait diverses courses de bague, qui sont leurs principaux divertissemens. Les otages leur dirent aussi, que pendant qu'on négocioit le traité, on avoit emporté hors de la ville, quatre-vingt mille piastres de l'argent du Roi, outre beaucoup de vaisselle d'argent, de joyaux & d'autres effets précieux; mais qu'il en avoit été volé considérablement par les Noirs, qu'ils en avoient chargé dans cette confusion. Les Anglois en prirent

plusieurs avec leur butin, dans les rondes qu'ils firent pendant les nuits, & ils firent un signal aux habitants pour qu'ils revinssent dans leurs maisons avant leur départ, afin qu'ils ne perdissent pas davantage, par les vols de ces misérables.

Suivant le rapport général des Espagnols, depuis que les François se sont adonnés à faire le commerce dans ces mers, celui de leurs ports a diminué considérablement, & cette ville en particulier, étoit beaucoup plus riche six ans avant, que lorsque les Anglois y passerent.

A un mille au-dessous de Guiaquil, le Capitaine Rogers quitta les barques & monta dans la pinasse doublement équipée, dans le dessein d'arriver le premier aux vaisseaux qu'il avoient laissés à la pointe d'Arena: le temps étoit alors d'une chaleur excessive, & ils virent plusieurs crocodiles dans la riviere.

Le 28 d'Avril, ils gagnèrent Puna, & trouverent M. Duck & M. Hatley, dans le Commencement, avec une barque vuide qu'ils avoient prise, parce que les Espagnols qui le montoient, avoient gagné le rivage,

ROGERS
Chap. VIII.

Ann. 1709.

Les Anglois
reviennent à
Puna.

ROGERS,
Chap. VIII.

An. 1709.

& l'avoient laissée à l'ancre, près de la pointe d'Arena. Ceux qu'on avoit laissés à la garde des vaisseaux, commençoient à être fort inquiets du retard des autres, dont ils n'avoient eu aucunes nouvelles; & comme il leur restoit très-peu d'eau, ils avoient réduit leurs Prisonniers à une pinte par jour pour chacun. Ils avoient aussi été forcés de couler à fonds une petite prise venant de Payta, qu'ils avoient faite, dans la crainte que les Prisonniers ne s'en emparassent & ne prissent la fuite, parce qu'ils n'avoient pas assez de monde pour la conserver en se partageant.

Précautions
prises avec
les Prison-
niers.

Au point du jour, le Capitaine Rogers monta dans son vaisseau, & fut reçu de ses gens avec la plus grande joie, son absence ayant été de douze jours, pour une entreprise sujette à beaucoup d'inconvénients & de dangers, qu'il avoit heureusement surmontés. Cooke & Frye avoient eu beaucoup de peine, durant tout ce temps: ils avoient ordinairement accordé la liberté aux Prisonniers pendant le jour, en tenant toujours leurs armes en état, & réservant l'arrière des vaisseaux

pour eux seuls. La nuit, ils les mettoient dans le château d'avant, ou entre les ponts ; mais sur la prise, qui étoit moins sûre, ils leur mettoient les fers tous les soirs, & les leur ôtoient le matin. Ils ne souffrirent aussi aucune correspondance entre les Prisonniers des différents vaisseaux, ce qui les empêcha de connoître leurs propres forces & la faiblesse de leurs Vainqueurs, dont ils ne pouvoient juger que par ce qu'ils voyoient sur chaque bâtiment.

Roger Booth, un des hommes de la Duchesse, qui avoit été blessé d'un coup au travers de la gorge, mourut le 20 : William Essex, hardi marin, mourut aussi le 24, en sorte qu'on perdit quatre bons hommes des deux vaisseaux, dans cette expédition. M. Jacques Stratton, Quartier-Maître de la Duchesse, qui avoit été blessé d'une balle de mousquet dans la cuisse, fut bien-tôt hors de danger. Les blessés, dans ce pays, sont beaucoup plus sujets qu'en Europe, à être attaqués de fièvres & d'autres accidents dangereux. Le 29 d'Avril, le Capitaine Cooke envoya la chaloupe, le Havre-de-Grace, bien équip-

ROGERS,
Chap VIII.

An. 1702.

Ils prennent
une barque
Espagnole.

ROGERS,
Chap. VIII.

An. 1709.

pée, à la poursuite d'un bâtiment qu'on apperçut à trois heures après midi. Il se rendit au premier cri qu'on lui fit, & l'on trouva que c'étoit une barque d'environ trente tonneaux, montée par six hommes, outre le Maître. Elle étoit chargée de feves, de pois, de coings, de marmelade, de sucre, de prunes, de pommes, d'oignons, de grenades, de fromages de Guiaquil; de deux cents soixante & dix sacs de farine, de deux cents pains de sucre, & de bœuf fumé. Ils étoient partis sept jours avant, de Pulania, où ils avoient laissé quelques gros vaisseaux François: ils dirent aux Anglois, qu'on avoit reçu depuis peu des ordres de Lima, pour que les Magistrats fissent monter les gardes très exactement, parce qu'on attendoit dans peu, une escadre Angloise dans ces mers, sans qu'on sût quelle place ils avoient dessein d'attaquer. On jugea par ce discours, que l'arrivée des vaisseaux confors, n'étoit pas encore répandue dans tous ces parages.

Ils reçoivent
une partie de
la rançon de
Quiaquil.

Depuis ce jour jusqu'au 2 de Mai, ils attendirent avec impatience, la rançon dont on étoit convenu pour

Guiaquil, sans qu'elle arrivât. Ils commencerent alors, à croire que le Corrégidor vouloit les tromper, & gagner du temps jusqu'à ce qu'il fût arrivé du secours de Lima. Les otages, de leur côté, étoient aussi très-mécontents, ne voyant presque point d'autre attente, que celle d'être emmenés Prisonniers en Angleterre. Ils furent en partie délivrés de cette crainte le même soir, par l'arrivée d'une chaloupe de la ville, qui ap. portoit ving-deux mille pieces de huit, faisant partie du payement de la rançon. Cette chaloupe repartit aussi-tôt, chargée d'un message pour le Corrégidor; portant que les Anglois mettroient à la voile le lendemain, & que s'ils ne recevoient le reste de la rançon avant leur départ, ils emmeneroient les otages. Peu de temps après, le Capitaine Courtney prit le commandement dans le Havre-de-Grace, & descendit à Punta de Arena, où le Capitaine Rogers promit de le suivre le lendemain, ne restant que pour prendre à bord quelques brebis, des cochons, des bœufs, du plantain, du cacao, de l'eau, des voiles, & quelques au-

ROGERS,
Chap. VIII.

An. 1709

ROGERS,
Chap. VIII.

AN. 1709.

très-eflets très-utiles qui étoient demeurés sur le rivage. Avant son départ, il mit à terre le Lieutenant Gouverneur de Puna, auquel il fit présent de quatre Negres malades & d'une balle de marchandises endommagées. Le Capitaine Rogers se conduisit aussi très-bien envers plusieurs autres Prisonniers, particulièrement envers un vieux Moine, qui paroiffoit avoir le cœur très-bon, & auquel il rendit la liberté.

Ils emmenent les otages.

Le matin du 5, le Capitaine Rogers monta sur le Havre-de-Grace, & avec le secours de M. Morel, & d'un habile Pilote Indien, il le dégagea d'un bas-fonds, où il étoit menacé de quelque danger; mais heureusement qu'il ne faisoit point alors de vent, ou au moins qu'il n'en faisoit que très-peu. Le Capitaine Courtney, commença à marquer beaucoup d'inquiétude sur ce que les vaisseaux demeuroient si long-temps au même endroit, craignant, quoique ce fût sans aucun fondement, qu'ils ne fussent pris par l'armement qu'on équippoit, disoit-il, certainement contre eux à Lima; & en conséquence, il insista fortement pour

qu'ils levassent la voile & quitta-
 sent immédiatement cette station.
 Cette proposition fut appuyée de la
 plus grande partie des Officiers,
 quoiqu'il fût évident qu'on retire-
 roit de grands avantages, en com-
 merçant avec les habitants de Guia-
 quil & de Puna, qui commençoient à
 s'y disposer. On en vit la preuve le
 8 au matin, par l'arrivée d'une cha-
 loupe, qui apporta trois mille cinq
 cents pieces de huit, à compte de la
 rançon, & sur laquelle vint un Habi-
 tant, qui amenoit quelques mar-
 chandises pour trafiquer. Il les assura
 que Dom Pedro de Sinfuegos, hom-
 me très-riche, qui avoit été leur
 Prisonnier, viendroit dans peu avec
 plusieurs habitants, qui se prépa-
 roient à suivre son exemple. Cepen-
 dant le Capitaine Courtney persista
 dans le même sentiment, & la plura-
 lité des voix étant de faire route vers
 les Isles de Gallapagos, ils mirent à
 la voile le lendemain matin, emme-
 nant avec eux les otages, les deux
 Morels, les Pilotes Indiens, & un
 jeune Genti homme de Panama. Ils
 mirent à terre tous les autres Pri-
 sonniers, & le Capitaine Rogers ren-

ROGERS, Chap. VIII. tra dans son vaisseau le Duc, de même que le Capitaine Courtney, remonta sur la Duchesse.

An. 1709. Le 11 de Mai, vingt hommes tomberent malades de fievres malignes, sur le Duc, & environ cinquante sur la Duchesse, entre lesquels étoit le Capitaine, & le nombre des malades augmentoit d'heure en heure sur les deux vaisseaux. Ces maladies avoient certainement été contractées à Quiaquil, où peu de semaines avant l'arrivée des Anglois, beaucoup d'habitants étoient morts d'une contagion, dont l'air n'étoit pas encore vraisemblablement bien purifié. Le 17, on découvrit la terre au sud-sud-ouest, environ à dix lieues de distance, & le 18, on reconnut que c'étoient plusieurs Isles; on convint d'un rendez-vous particulier en cas de séparation, & l'on envoya une chaloupe pour chercher de l'eau, dont on n'avoit qu'une médiocre provision. Elle fit deux tentatives pour en avoir, sans aucun succès; les gens rapportèrent que le terroir étoit sec & brûlé, que les pieds y enfonçoient en marchant, comme dans de la cendre, & qu'il

Une maladie
contagieuse
se met dans
les vaisseaux.

étoit si aride , qu'il sembloit n'avoir jamais été rafraîchi par aucune pluie, ni par aucune source. Cependant on y voyoit quelques buissons & un peu de verdure ; mais Rogers jugea de ce rapport , que l'Isle devoit être le siege de quelque volcan.

ROGERS,
Chap. AIII.

AN. 1709.

Le 21, on distribua sur la Duchesse, beaucoup de tortues & d'autres poissons , que les gens de ce vaisseau avoient pêchés , & qu'on partagea entre les Malades des deux bâtimens. Ce rafraîchissement leur fut d'un grand secours , d'autant que toutes leurs provisions fraîches étoient épuisées. Leur état devenoit alors d'autant plus fâcheux, qu'ils n'avoient presque plus de médicamens , quoiqu'on eût pensé que la quantité dont on s'étoit chargé, étoit plus que suffisante. Il mouroit tous les jours quelques Malades, sans que la contagion parût cesser : mais on remarqua qu'il n'y eût d'infectés, que ceux qui avoient débarqué à Guaiquil , & que les autres continuerent à se bien porter ; aussi le Capitaine Rogers, dont la santé fût toujours très-bonne, leur faisoit distribuer

ROGERS,
Chap. VIII.

beaucoup de punch, ce qui contribua en grande partie, à les tenir en bon état.

An. 1709.

Ils perdent
une barque
avec un Of-
ficier.

Le 22, on perdit M. Hatley, avec cinq hommes, à bord d'une des barques qu'on avoit prises; & l'on perdit aussi un gallion qui étoit également du nombre des prises. On alluma inutilement des feux pendant toute la nuit, aux grands mâts du Duc & de la Duchesse, & l'on tira continuellement le canon. Alors le Capitaine Rogers s'occupa à en faire la recherche avec le Duc, le Havre-de-Grace & la barque: ils retrouvèrent le Gallion quelques heures après, vers une isle située à l'est, mais on n'eut aucune nouvelle de M. Hatley, & on le regarda comme entièrement perdu.

Le 26, il fut décidé dans un Conseil des Officiers, qu'on gagneroit le continent pour faire de l'eau, puisqu'on n'en pouvoit trouver dans aucune de ces Isles. Le 6 de Juin, un des Matelots entendit quelques discours entre plusieurs Noirs, & des Prisonniers Indiens, tendants à former un projet pour massacrer tous

les Matelots Anglois, & s'enfuir avec le vaisseau. On les interrogea; & ils nierent d'avoir formé ce projet, quoiqu'ils convinssent d'avoir tenu quelques propos semblables, qui n'avoient eu aucune suite réfléchie. Pour prévenir les conséquences qui en auroient pû arriver, le Capitaine Rogers les partagea entre les autres vaisseaux, ce qu'il jugea être le moyen le plus sûr pour rompre leurs cabales.

ROGERS,
Chap. VIII.

AN. 1709.

Le même jour, un vaisseau de quatre-vingt-dix tonneaux, fut pris par la Duchesse, après avoir été poursuivi très-peu de temps. Il se nommoit le Saint Thomas de Villa-Nova, & Saint Demas; avoit pour Commandant, Juan Navarro Navaret, & alloit de Panama à Guiaquil. Il étoit monté de quarante hommes, y compris Dom Juan Cardoso, qui alloit à Baldivia dont il étoit Gouverneur, avec onze Esclaves Negres. Les Prisonniers ignoroient absolument que les vaisseaux Consors fussent dans ces mers; mais ils étoient dans la crainte, ainsi que la plus grande partie des habitants des Co-

Ils se rendent maîtres d'un vaisseau

ROGERS
Chap. VIII.

Ann. 1709.

lonies Espagnoles, sur le bruit qui s'étoit répandu, que le Lord Peterborough viendroit incessamment dans cette partie du monde, pour y faire la guerre avec une flotte formidable.



 CHAPITRE IX.

Les vaisseaux jettent l'ancre à l'isle de Gorgone; On forme le projet d'attaquer les mines de Barbacore, mais il est abandonné; Les Anglois radoubent leurs vaisseaux dans l'isle de Gorgone; On équipe le Havre-de-Grace pour vingt canons; Messieurs Morel & les autres Prisonniers, sont mis en liberté; Ils trafiquent pour les effets des prises; Serpents venimeux qu'on trouve sur cette côte; Grande quantité de reliques & de bulles du Pape dans une prise; Nouveaux Réglemens au sujet du pillage; On découvre & l'on prévient une révolte projetée à bord du Duc.

LE 7 de Juin, vers quatre heures après midi, les Anglois jetterent l'ancre à trente brasses de profondeur, & à la longueur d'un cable du rivage, dans la partie orientale de l'isle de Gorgone. Le lendemain, les chaloupes du Duc & de la Duchesse,

 ROGERS,
Chap. IX.

An. 1709.

 Les Anglois
abordent à
l'isle de Gorgone.

ROGERS,
Chap. VIII.

An. 1709.

s'emparèrent d'une barque, qui faisoit de l'eau dans la partie méridionale. On la nommoit le Soleil d'or, du port de trente-cinq tonneaux, commandée par Andros Enriquez, avec dix Espagnols & Indiens, un petit nombre de Negres, un peu de poudre d'or, & une chaîne du même métal, qui pouvoit valoir cinq cents livres sterling. Ils avoient intention de s'en servir, pour acheter du sel & de l'eau-de-vie à Guiaquil, où ils devoient aller, en partant d'un petit port de l'isle à laquelle ils appartenoient. Le soir, il fut tenu à bord de la Duchesse, un conseil de tous les Officiers, à l'exception du Capitaine Rogers, qui étoit indisposé: on examina les Prisonniers, & conformément à ce qu'on apprit d'eux sur la situation & les forces de Malaga, il fut résolu de faire voile vers cette Isle, de laisser les vaisseaux dans une rade sûre, de remonter la riviere dans les chaloupes, jusqu'à ce qu'on pût surprendre quelques canots, qui seroient plus propres à en surmonter le courant; & de s'en servir pour aller aux mines de Barbacore ou de Saint Jean, où l'on

feroit sûrement un butin considérable, d'autant que les Espagnols de ce pays, n'avoient aucun soupçon que les Ennemis fussent si proches. Comme le Capitaine Rogers étoit convenu de consentir à tout ce qu'ils décideroient, ils leverent l'ancre vers minuit pour Malaga; cependant ce Commandant informé de leur délibération, s'en entretint avec M. Morel, & avec quelques autres Prisonniers, qui connoissoient très-bien cet endroit. Il apprit d'eux, que celui qui avoit donné l'idée au Conseil d'aller où l'on avoit dessein, les trahissoit pour les conduire à leur perte, ou étoit parfaitement ignorant dans ce qu'il disoit bien connoître, d'autant que l'Isle de Malaga étoit non-seulement stérile & non fréquentée, mais que la rade en étoit très étroite, & remplie de bas fonds, avec une marée si forte, que si un vaisseau y entroit, ce qu'il ne pouvoit faire qu'avec le flux du printemps, il couroit risque de ne pouvoir être gouverné, & d'être jetté sur le rivage. Ils l'assurèrent aussi que les bords de cette riviere étoient très peuplés jusqu'à Saint Juan, par

ROGERS,
Chap. IX.

An. 1709.

des habitants très-attachés aux Espagnols, qui prendroient toutes les mesures imaginables pour nuire à leurs Ennemis, ce qu'ils feroient aisément & sans danger, avec leurs fleches empoisonnées à couvert dans leurs bois: enfin, que la riviere étoit si étroite, qu'en jettant des arbres en travers, on pouvoit aisément couper la retraite aux Anglois, & les y faire tous périr. Cette information fit une forte impression sur le Capitaine Rogers; il fut effrayé du danger auquel ses Confors s'exposoient inconsidérément, manda aussi-tôt le Capitaine Courtney & le Capitaine Cooke, qui furent si bien convaincus de la justesse de ses réflexions, qu'ils changerent immédiatement leur cours, & tournerent la proue vers Gorgone. Ils se déterminerent à y carener leurs vaisseaux, & à équiper le Havre-de-Grace pour vingt canons, qu'on prendroit du Duc & de la Duchesse, afin d'en faire un troisieme Confor, sous le commandement du Capitaine Cooke.

Ils se radoubent à l'Isle de Gorgone.

Le 13 de Juin; ils jetterent l'ancre près de cette Isle, à quarante brasses d'eau; & après avoir tenu un Co-

mité, dans lequel on remplit deux places devenues vacantes par mort, il fut décidé qu'on radouberoit la Duchesse, & que le Duc demeureroit à la garde, pour ne pas être surpris par les Ennemis. Aussi-tôt que le premier bâtiment fut en état, on carena aussi le Duc, & en quatorze jours, ils furent prêts à remettre en mer, comme s'ils eussent été tout neufs, au grand étonnement des Prisonniers Espagnols, qui assurèrent que pour carener un vaisseau de Roi à Lima, où rien ne manquoit de ce qui étoit nécessaire, & où l'on avoit des Ouvriers prêts à donner tous les secours; il falloit ordinairement six semaines. Le 28 de Juin, les Anglois mirent tous leurs malades à terre, avec deux Médecins pour en avoir soin, dans des tentes qu'on dressa pour eux, & ils y furent très-promptement rétablis, quoique les Espagnols eussent assuré, que l'air de cette Isle étoit très-mal sain. Le 29, le Havre-de-Grace, auquel on donna le nom de Marquis, fut mis à la bande, pour en nettoyer le fonds. Les voiles en étoient presque entièrement usées, les mâts & les ver-

 ROGERS,
 Chap. IX.

An. 1702.

ROGERS,
Chap. IX.

AN. 1709.

gues pourries, enforte qu'il fallut l'équiper presque à neuf, au moyen de ce qu'on trouva dans l'isle, quelques arbres, dont le bois étoit très-bon pour les mâts, quoiqu'il fût un peu trop pesant.

Le 2 de Juillet, ils trouverent du bois, nommé Maria, dont la qualité ne differe que très-peu de celle du chêne, & il leur fût très-utile. Leur campement étoit une véritable école d'industrie, d'autant que la nécessité avoit obligé chaque Matelot de s'appliquer à quelque genre de travail : les uns étoient devenus Cordiers, les autres Faiseurs de voiles, d'autres Forgerons, d'autres Charpentiers, &c, &c.

Ils se déterminent à renvoyer les Prisonniers.

Le 3, on mit dans trente-six bariques, la farine qu'on avoit prise, quoiqu'elle fût très-endommagée par les rats; & le peu de pain d'Angleterre qui leur restoit, se trouva tellement rongé des vers, qu'il ressembloit à une ruche à miel. Quand le Havre-de-Grace, autrement dit le Marquis, fut équipé, il parut sur l'eau dans la plus belle apparence; les Capitaines firent distribuer de la liqueur à tous les hommes, qui bû-

rent à l'heureux succès de ce bâtiment, & à la santé des Intéressés. On travailla ensuite à équiper la barque de M. Selkirk, pour mettre à terre les Prisonniers, qui étoient au nombre de soixante & douze, qu'on avoit jugé à propos de ne pas renvoyer jusqu'alors, crainte qu'ils ne donnassent l'allarme à la côte.

Le 9, dans un Comité tenu à bord du Duc, il fut résolu que le Capitaine Dover, M. Robert Frye, & M. Guillaume Stratton, feroient chargés du soin de les conduire au continent, avec quarante-cinq braves Matelots sous leurs ordres, & cette résolution fut aussitôt exécutée. Les deux Morels, Dom Antonio, & Dom Juan Cardoso, qui furent du nombre des renvoyés, parurent très-satisfaits du traitement qu'ils avoient reçu, & le dernier en marqua d'autant plus de reconnoissance, que quelque temps avant, il avoit été traité très-mal par un Aventurier de la Jamaïque, entre les mains duquel il étoit tombé dans la mer du nord, assez près de Porto-bello. Nous avons déjà dit que ce Gentilhomme, quand on l'avoit pris, alloit

ROGERS,
Chap. IX.

An. 17-9.

Ilsvendent
une partie de
leurs effets.

ROGERS,
Chap. IX.

An. 1709.

à Baldivia , dont il étoit nommé Gouverneur : c'étoit un homme très-vif, âgé d'environ trente-cinq ans, & qui avoit été Colonel au service d'Espagne. Messieurs Morel promirent que si les vaisseaux confors vouloient les attendre, ils reviendroient dans un jour ou deux, avec tout l'argent qu'ils pourroient ramasser, afin d'acheter ce qui pourroit leur convenir, d'autant que la plus grande partie des effets n'étoient bons que pour le pays même. Les Capitaines leur déclarerent que s'ils y manquoient, ils brûleroit le gallion avec tout ce qu'il contenoit, parce que ce bâtiment leur étoit à charge, & qu'ils n'avoient de place sur les trois vaisseaux confors, que pour mettre les choses les plus nécessaires. Le matin du 17, les deux Morels, & quelques autres habitants, vinrent dans un grand canot, & acheterent quelques marchandises à un prix si raisonnable, qu'ils prièrent qu'on leur permît de revenir avec tout l'argent qu'ils pourroient trouver, ce qui ne pouvoit manquer d'être très-agréable aux Capitaines, tant qu'ils ne verroient aucun danger d'être
attaqués

attaqués par quelques Ennemis en état de leur nuire.

Le 18, un Negre qui avoit été mordu par un petit serpent marqué, mourut en moins de douze heures, quoique le Médecin employât toute sa science pour lui sauver la vie. L'isle de Gorgone fourmille de cette espece de serpents, dont quelques-uns sont aussi gros que la jambe d'un homme, & ont dix ou douze pieds de long. On en trouva le même jour, un sur le château d'avant, qui fut tué par les hommes, & qui y étoit monté par le cable : ces animaux sont amphibies.

Le 19, en fouillant dans le Marquis, on y trouva cinq cents rames de bulles du Pape, que Sa Sainteté avoit données gratuitement au Roi d'Espagne, & qui auroient produit un profit considérable dans les Indes Occidentales. On les y vend depuis trois réales la piece jusqu'à cinquante pieces de huit, suivant les facultés de l'Acheteur ; qui, par leur secours, est dispensé de jeûner en certains jours, d'observer l'abstinence, & de quelques autres pratiques de discipline Ecclésiastique, dont la trans-

ROGERS
Chap. IX.

An. 1709.

Serpents
très-dange-
reux dans
cette Isle.

ROGERS,
Chap. IX

AN. 1709.

gression le rendroit coupable sans cette dispense (*). Si l'Evêque n'avoit pas échappé aux Anglois, la rançon de ces Bulles auroit pû leur procurer quelque avantage ; mais voyant qu'elles ne pouvoient leur être d'aucune utilité, ils les jetterent dans la mer, ou les mirent au feu.

Le 20, un canot vint à bord des Anglois, avec quelque argent pour trafiquer ; il leur apporta des oifeaux, des limons, & quelques autres rafraîchissements : & fut suivi le lendemain, d'un autre.

Ils arment
une de leurs
prises,

Le 22, cinq Negres des vaisseaux se cachèrent dans les bois, avec l'intention de déserter du côté des Espagnols, quand leurs Maîtres seroient partis ; mais on en reprit un le même jour, qui fut sévèrement puni. Le 24, on en retrouva trois autres, que la faim avoit forcé de quitter leur asyle, & ils furent ramenés aux vaisseaux. Le 25, le Duc donna trente-

(*) Je crois que le Lecteur se dispensera aisément d'ajouter foi à cette plaisanterie de l'Auteur Anglois, de même qu'à ce qu'il dit ensuite des Reliques qu'on trouva dans le même bâtiment ; ce qu'il ne mit, sans doute, que pour jeter un ridicule sur la crédulité des Espagnols.

cinq hommes, & la Duchesse vingt-six, ce qui fit en tout, soixante & un blancs, qu'on mit avec vingt Nègres, sur le Marquis, dont on donna le commandement au Capitaine Edouard Cooke, & M. Charles Pope, fut nommé second Capitaine. On convint unanimement, que les Officiers seroient sur le même pied que ceux du Duc & de la Duchesse, tant pour les appointements que pour les parts dans les prises. La nuit suivante, l'équipage de ce bâtiment fut allarmé par une ouverture qui s'y forma, & qui y fit monter huit pouces d'eau en une heure; mais le Charpentier découvrit bien-tôt la plaie & y remédia. Le 27, les canots revinrent avec M. Jean Morel, qui dit aux Capitaines, que son frere viendrait le lendemain à bord, avec tout l'argent qu'il avoit pu ramasser pour trafiquer: il parut alors évident qu'ils n'avoient retardé si long-temps, que dans l'espérance que les Corsaires leur auroient abandonné les marchandises pour rien, ou pour très-peu de chose, d'autant qu'ils ne pouvoient les aller vendre à aucun autre endroit; mais se voyant trompés

 ROGERS,
 Chap. IX.

AN. 1709.

ROGERS
Chap. IX.

An. 1709.

dans leur attente, ces Messieurs se déterminèrent à faire les meilleurs marchés qu'il leur seroit possible; étant très-persuadés qu'ils ne trouveroient jamais d'autre occasion d'acheter des marchandises à aussi bas prix.

Reliques
qu'on trouve
dans une pri-
se.

Le 27 de Juillet, M. Morel revint à bord avec son frere, & de l'argent pour le commerce: il dit aux Capitaines, que le pays étant dans de grandes allarmes, il avoit eu beaucoup de peine à obtenir la permission de retourner vers eux; que le Gouverneur de Barbacore étoit sur le rivage, à la tête de plus de deux cents hommes; tant pour empêcher de commercer avec les Anglois, que pour s'opposer à leur descente, & que toute la côte étoit bordée d'hommes, qu'on avoit rassemblés pour le même sujet. Les Corsaires avoient ôté du gallion, trois cents vingt balles de toiles, d'étoffes de laine & d'étoffes de soie, outre plusieurs boëtes de couteaux, de ciseaux, des haches, & d'autres outils. Ils trouverent aussi à bord, une grande quantité de petits os, dans des reliquaires étiquetés des noms de différents

Saints, dont quelques-uns sont morts depuis sept à huit cents ans, avec un nombre infini de médailles de cuivre, de croix, de chapelets & de crucifix : des agnus de cire, des images de Saints de toutes sortes de bois, de pierre & d'autres matieres, en assez grande quantité pour en remplir trente tonneaux, avec environ cent cinquante caisses de livres, Espagnols & Latins ; le tout apporté d'Italie, & destiné pour les Jésuites du Pérou. Cette espece de marchandise étoit peu utile aux Matelots Anglois, aussi se contenterent-ils d'en garder quelques pieces de chaque espece pour les faire voir à leurs amis, & ils abandonnerent le reste.

Le 29, on tint à bord du Duc, un Comité pour ce qui concernoit le butin, & il y fut décidé « que tous
 » les joyaux légers, & toutes fortes
 » d'ornemens de femmes, ainsi que
 » les anneaux d'or, excepté ceux
 » qu'on trouveroit dans les bouti-
 » ques des Orfévres, seroient regar-
 » dés comme sujets au pillage, ainsi
 » que toute espece de vaisselle d'ar-
 » gent, à l'usage des vaisseaux, & les
 » habillemens tout faits : qu'il se-

ROGERS,
Chap. IX.

An. 1709.

Récompens-
 es accordées
 aux hommes
 d'équipage.

ROGERS,
Chap IX.

AN. 1709.

» roit donné, par forme de gratifica-
 » tion à M. Jaques Stratton, indé-
 » pendamment de sa portion, qua-
 » rante roupies; à Guillaume Davis
 » & à Yerrick Derrickson, vingt rou-
 » pies chacun : la roupie estimée la
 » valeur d'un demi écu (*): aux
 » gens de la chaloupe, qui avoit com-
 » battu pour prendre le Marquis,
 » une balle de serge, une de toile,
 » & deux de bayes, qu'ils vendroient
 » où ils le jugeroient à propos; &
 » aux hommes qui avoient remonté
 » la riviere au-delà de Guiaquil,
 » dans la pinasse de la Duchesse; cha-
 » cun un habit neuf, le tout au-delà
 » de leur part, dans le partage du
 » butin ».

Ces récompenses furent distri-
 buées dans la vue d'encourager les
 hommes, afin qu'ils se comportas-
 sent vaillamment à l'avenir; mais
 malgré cette générosité des Com-
 mandants, il s'éleva peu de jours

(*) Je ne sai pourquoi cet Auteur se sert du
 terme roupies, qui jamais ne fut en usage dans
 l'Amérique; cependant on le trouve de même
 dans l'original de Rogers, imprimé à Amsterdam
 en 1716.

après une mutinerie, qui auroit pu avoir des suites très-fâcheuses, si elle n'avoit été découverte par le Maître garde de la Duchesse, qui, par hafard, entendit les Conspira-teurs, pendant qu'ils tenoient un conseil entre eux, sur les moyens qu'ils devoient prendre pour réuffir. Environ foixante, avoient réglé certains articles qu'ils avoient refpectivement fignés; par lesquels ils promettoient de fe foutenir les uns les autres, jufqu'à ce qu'ils euflent obtenu ce qu'ils nommoient une juftice, au fujet du butin, qu'ils croyoient partagé avec partialité.

On commença par faifir, & par mettre aux fers, quatre des principaux Auteurs de ce projet féditieux, dont un étoit celui qui avoit écrit les articles. Cependant ils furent bientôt mis en liberté, fur le repentir qu'ils marquerent de leur crime, dont ils demanderent pardon, en promettant de fe mieux conduire à l'avenir. Les Capitaines jugerent que la douceur étoit le meilleur parti qu'on pût prendre, dans les circonftances où l'on fe trouvoit, d'autant que fi l'on avoit agi avec rigueur

ROGERS,
Chap. IX.

An. 1709.

On met aux
fers les Chefs
d'une conf-
piration.

ROGERS,
Chap. IX.

An. 1709.

contre un petit nombre , pendant qu'ils avoient tant de complices , les suites en auroient pû être fâcheuses. Au contraire, tous parurent alors rentrer dans le devoir, & concourir à l'intérêt commun, après que le Capitaine Rogers leur eût fait une harangue, dans laquelle il les assura qu'ils seroient satisfaits sur toutes les demandes légitimes qu'ils pourroient faire; leur promit qu'on augmenteroit leur part du butin, & conclut, en leur représentant en termes pathétiques, le danger qu'il y avoit à former des conspirations semblables à celle qu'on venoit de découvrir.



CHAPITRE X.

Messieurs Navarre & Morel sont remis en possession de leurs vaisseaux respectifs; Politesse des gens des Corsaires envers le beau sexe; Description de l'isle de Gorgone; Les vaisseaux mettent à la voile pour Tecames; Leur conduite dans cette baie; M. Navarre prend congé des Anglois; Description de Tecames; Caractere & mœurs des Habitants; Description de l'isle des trois Maries; Politesse naturelle des Californiens; Les Corsaires prennent un vaisseau de Manille, un autre s'échappe; On met en liberté les otages de Guiaquil; Le Capitaine Dover est nommé Capitaine de la prise; Opposition du Capitaine Rogers.

LE 6 d'Août, dans un Conseil des principaux Officiers des trois vaisseaux, tenu à bord de la Duchesse, ils s'engagerent tous par serment, à ne se point quitter, tant qu'il leur seroit possible d'aller en-

ROGERS,
Chap X.
An. 1709.

Les Officiers
font serment
de ne point
se séparer.

ROGERS,
Chap. X.

An 1709.

semble. Il fut aussi proposé de faire jurer à chacun des hommes, qu'il n'avoit point caché & ne cacheroit jamais à l'avenir, aucune partie de butin, qui ne lui appartiendroit pas en propre, sous peine d'une amende de vingt fois la valeur de l'effet caché: mais la plus grande partie firent de fortes objections contre ce projet, & il ne fut pas exécuté pour lors.

Retenue des
Corfaires en-
vers les Da-
mes.

Le 7, on convint de rendre à Messieurs Morel & Navarre leurs vaisseaux respectifs, avec quelques Nègres & les marchandises, dont on ne pouvoit pas espérer de se défaire actuellement, & on les leur remit aussitôt. Quelques Dames qui étoient à bord du vaisseau de M. Navarre, & sur lesquelles on avoit trouvé un très-riche butin, avouèrent à leur départ, qu'elles avoient été traitées avec la plus grande politesse, pendant qu'on les avoit gardées. Cette conduite est d'autant plus remarquable, que c'est une vertu presque sans exemple, de trouver de la sagesse dans l'équipage d'un vaisseau Corfaisre, particulièrement quand les femmes sont jeunes & belles.

L'isle de Gorgone a trois lieues de longueur du nord-est au sud-ouest, mais elle est beaucoup plus étroite. Elle est environ à six lieues du continent, remplie de bois & de grands arbres, dont celui qu'on appelle palma maria, est assez bon pour faire des mâts, & il en découle un baume efficace en plusieurs maladies. Cette Isle vue à quelque distance, paroît d'une hauteur médiocre, & partagée en trois petites collines. L'ancrage est bon dans toute la partie du nord, mais le terrein est mauvais en quelques autres endroits, & l'on trouve des bas-fonds près du rivage, particulièrement du côté du sud est, & près la pointe du sud-ouest, où il y a une petite isle, qui touche presque celle de Gorgone, avec un bas-fonds entre deux. Les Espagnols disent qu'on éprouve de furieux ouragans, & de terribles tourbillons de vent aux environs de cette isle; mais le Capitaine Rogers n'y trouva rien de semblable, & il y ressentit seulement quelques ondées de pluies & quelques tonnerres de temps en-temps. Depuis le commencement du printemps jusqu'au mois de Mai, il vient

ROGERS,
Chap. X.

An. 1709.

Description
de l'isle de
Gorgone.

souvent de fortes brises du côté du
 ROGERS, nord.
 Chap. X.

An. 1709.

Il y a aux environs de cette Isle, quelques rochers remarquables, entre autres un au sud-ouest, qui, étant vu à la distance d'un mille, ressemble parfaitement à une voile. A la pointe du nord-est, on en trouve plusieurs très-élevés, ronds & escarpés, environ à la longueur d'un cable du rivage, & beaucoup d'oiseaux de mer y font leurs nids.

Productions
 de cette Isle

Les bêtes & les insectes de cette Isle, sont les singes, les cochons d'Inde, les lievres, les lézards, & ceux qu'on nomme lions-lézards, qui changent de couleur comme les caméléons, & sont très-agréables à voir. Il y a aussi diverses especes de serpents, en telle quantité, qu'il y a fort peu de sûreté à y marcher.

Il y croît une grande variété d'arbres & de plantes, dont la plus grande partie ne viennent que dans les pays chauds, & sont absolument inconnus dans nos climats. On y trouve aussi diverses sortes de poissons qu'on ne pêche jamais dans nos mers; mais les mullets y sont en grande quantité: cependant il est

très-difficile de les y pêcher avec la ligne & le hameçon, à cause de la netteté de l'eau, qui leur fait voir & éviter le piège. On y trouve aussi un peu de corail blanc, & beaucoup d'huîtres, d'où l'on tire quelquefois d'assez belles perles.

Quelques-uns des gens du Duc, y prirent un animal très-laid, de la grosseur d'un singe de moyenne taille, dont le poil étoit long & épais, les yeux, le nez & les autres traits petits, le visage très-ridé, & plus difforme que celui du singe; les oreilles plus petites, les dents longues & aiguës, le derrière gros, & le corps épais à proportion, avec la queue très-courte; & au lieu des cinq doigts des singes, cet animal en avoit seulement trois à chaque patte, avec des griffes longues & pointues. On en laissa grimper un sur la plus basse voile de mizaine, & il fut deux heures à gagner le haut du grand mâ, ce qu'un singe auroit fait en moins d'une demi-minute. Il marchoit d'un pas lent & égal, comme si tous ses mouvements eussent été dirigés par celui d'une montre. Les Espagnols le nomment, avec assez de raison, le

ROGERS.
Chap. X.

An. 1709.

Animal
nommé le
Paresseux.

ROGERS,
Chap. X.

AN. 1709.

pareilleux: ils disent qu'il se nourrit des feuilles d'un arbre très-élevé, & que lorsqu'il a mangé tout ce qui est autour de lui, avant qu'il soit descendu, & qu'il en ait gagné un autre, il a le temps de devenir maigre & presque de mourir de faim.

Notre Navigateur vit dans cette Isle, très-peu d'oiseaux terrestres, parce que les singes en détruisent presque tous les œufs. Les Anglois tuèrent plusieurs de ces singes, dont ils firent des fricassées, & des bouillons pour les malades, mais aucun des Officiers n'en voulut manger, parce qu'ils avoient assez de provisions, excepté le Capitaine Dampier, qui avoit été accoutumé à cette espece de nourriture, & qui les assura que jamais à Londres, il n'avoit trouvé de mets aussi délicieux que la chair des singes & des babouins de ce pays.

Proposition
du Capitaine
Rogers rejet-
tée.

Le 10 d'Aout, le Capitaine Rogers proposa d'envoyer le Marquis au Brésil, pour vendre les marchandises des prises, & pour y acheter des provisions fraîches, pendant que le Duc & la Duchesse, qu'il jugeoit assez forts pour son projet, demeure-

roient à la même hauteur, & y attendroient le vaisseau de Manille. Cette proposition fut rejetée, quoiqu'il fût évident que si elle eût été suivie, on en auroit retiré de grands avantages. Quoiqu'on eût beaucoup foulagé le Marquis, en jettant dans la mer deux gros canons, vingt ballots de tabac, & quelques autres marchandises pesantes, il étoit toujours très-lourd à la voile; & le sentiment du Capitaine Rogers, étoit que ce bâtiment retarderoit leurs opérations plus qu'il ne leur pourroit servir. Par cette raison, il auroit voulu l'éloigner ainsi que la barque, & l'on vit par la suite qu'il pensoit juste, quoique pour lors, le plus grand nombre fût d'un avis contraire.

Le 12, ils se trouverent à treize lieues de Gorgone, ayant cette Isle au sud quart à l'est. Le 18, le Duc prit un vaisseau qui alloit de Panama à Lima; il étoit du port de soixante & dix tonneaux, mais il n'avoit rien à bord de quelque valeur, excepté vingt-quatre Negres. Ils apprirent par les gens d'équipage de cette prise, que toute la côte étoit en allarme, à cause de leur séjour dans ces mers,

& que tous les habitants avoient la plus grande crainte de recevoir leur visite, depuis qu'ils avoient pris Guiaquil.

Le 25 d'Août, les deux barques eurent ordre d'entrer dans la baie de Tecames, & les vaisseaux Confors y jetterent l'ancre quelques heures après. C'étoit dans le même endroit que Sir François Drake fit un prise considérable d'argent en 1578, & en 1594 Sir Richard Haukins y fut fait prisonnier par les Espagnols. M. White, l'Intérprète, ayant hazardé de descendre à terre sans ordre, avec quelques Matelots, fut bien près de devenir la victime de sa désobéissance. Les Indiens les attaquèrent d'une embuscade, avec des armes à feu, des arcs, des fleches & des lances. Ils dûrent la vie aux ténèbres de la nuit, & au couvert d'un bois dans lequel ils se retirèrent: mais le lendemain, ils entrèrent en négociation, par la médiation d'un Religieux qu'ils avoient fait prisonnier dans la dernière prise. Les Indiens accepterent un présent de trois statues de Saints, & d'un chapeau de plumes, destiné pour la femme

ROGERS,
Chap. X.

An. 1709.

Ils entrent
dans la baie
de Tecames.

de leur Chef. Alors ils laverent la couleur rouge dont ils étoient peints, qui est chez eux un signe de guerre, & envoyèrent aussi en présent, plusieurs arcs & quelques fleches, au Capitaine Rogers.

ROGERS,
Chap. X.

An. 1709.

Ils se comporterent ensuite très-paisiblement, & montrèrent aux gens de la barque, qui alloient faire de l'eau, l'endroit où ils trouveroient la meilleure. Ils ne se firent aucune peine de venir à bord & de visiter le vaisseau: un, particulièrement, qui étoit entièrement nud, parut si charmé à la vue de ce bâtiment, qu'on pût à peine le faire sortir de la grande chambre, où il s'étoit couché sur le plancher, & où il demeura fort longtemps, dans une espece de contemplation. Enfin, il se disposa à partir, & parut très-satisfait d'un coup d'eau-de-vie qu'on lui donna, & de quelques vieux haillons d'habillement. Le 26, les chaloupes revinrent chargées d'eau, & apporterent une lettre d'un Moine, qui étoit comme le Gouverneur du village, par laquelle il marquoit que les habitants étoient disposés à échanger toutes sortes de provisions fraîches, telles que des

Ils négocient
avec les Indiens.

ROGERS,
Chap. X.

AN. 1709.

vaches, des cochons, des plantains & d'autres; pour les marchandises que les Anglois voudroient envoyer à terre. Par ce commerce, ils furent bien-tôt munis d'une bonne quantité de provisions, quoiqu'elles ne fussent pas encore suffisantes pour tout le voyage, puisqu'ils furent obligés peu de temps après, d'aller aux isles de Gallapagos, pour y prendre des tortues. Avant de quitter Tecames, ils mirent à terre le Moine qui leur avoit servi de Plénipotentiaire, sur la demande qu'il en fit; & par reconnoissance, ils lui firent présent d'une Esclave Negresse, à laquelle il paroissoit plus attaché qu'il ne convenoit à son état. Ils envoyèrent aussi au Moine ou Prêtre du village, un Negre & une piece de baie, pour le remercier de sa politesse. Ils vendirent les Negres qui leur étoient inutiles, quatre ballots de baies, & une piece de camelot à M. Navarre, avant qu'il les quittât, & il s'engagea de remettre à l'ordre des Intéressés, trois mille cinq cents pieces de huit en paiement à la Jamaïque, par la voie de Porto Bello. Ils mirent ensuite tous leurs Prisonniers dans une

barque sans agrès, & les laisserent en liberté de gagner la terre à la hauteur, après quoi ils remirent à la voile le 31, vers six heures du matin, avec un vent frais de sud-sud-ouest, emmenant seulement deux des otages qu'ils avoient retenus, à cause du défaut de paiement de la rançon de Guiaquil; & ils se déterminèrent alors, à les conduire en Angleterre. On leur en avoit laissé trois, mais ils renvoyerent le moins considérable sur la prise, avec les autres Prisonniers, qu'ils mirent en liberté.

Le village de Tecames est près du bord de la mer, composé seulement d'une Eglise & de sept maisons, où les Corsaires ne trouverent rien de quelque valeur. Il est vraisemblable qu'à leur approche, les habitants, qui étoient très-experts à la chasse & à la pêche, avoient emporté leurs meilleurs effets dans les bois. Les maisons sont bâties de bamboucs fendus, couvertes de feuilles de palmier, & élevées sur des poteaux, avec les étables à cochon dessous. On y monte par des piéces de bois mises en travers, qui servent d'escalier. A quatre lieues plus avant dans les ter-

ROGERS,
Chap. X.

AN. 1709.

Description
du village de
Tecames.

ROGERS,
Chap. X.

An. 1709.

res, il y a un village plus considérable, qui est la résidence du Moine dont nous avons parlé; mais l'espace intermédiaire n'est pas entièrement inhabité. On trouve en cet endroit deux ou trois rivières contiguës, qui se déchargent dans la mer. Vers minuit, il s'y élève ordinairement un vent de terre qui vient du sud ou de sud quart à l'est, & qui dure jusques vers midi. Ensuite le vent de mer s'élève jusqu'à minuit, venant de l'ouest & de l'ouest sud-ouest. Le temps y est sec, depuis le mois de Juin jusqu'en Décembre, & il tombe des pluies douces depuis Janvier jusqu'au mois de Mai.

Les Indiens sont barbares & hardis; ils se servent dans les combats, de fleches empoisonnées & d'armes à feu, qu'ils tirent au travers de haies: on ne gagne rien auprès d'eux par la force; & tous ceux qui sont obligés de mouiller sur cette côte, doivent s'attacher à se les rendre amis par la douceur.

Ils abordent
aux Isles de
Gallapagos.

Le 8 de Septembre, les trois vaisseaux Confors gagnerent les isles de Gallapagos, où ils demeurèrent jusqu'au matin du 17, pour y prendre

des tortues & du sel, qu'on y trouve en grande quantité. Les Espagnols comptent cinquante de ces Isles; mais l'eau n'est bonne que dans une. Il y a une grande quantité d'oiseaux de terre & de mer; on y voit entre autres, des faucons, & des tourtelles si peu sauvages, qu'elles se laissent tuer avec un bâton. Il y a aussi des veaux marins, si féroces, qu'ils attaquent les hommes qu'ils rencontrent, comme il arriva au Capitaine Rogers, qui eut beaucoup de peine à se débarrasser d'un qui venoit sur lui avec toute la fureur d'un dogue irrité, & il ne le quitta qu'après avoir reçu trois blessures d'une pique, que le Capitaine tenoit à la main. Pendant que les Anglois furent dans ces Isles, ils mirent dix Negres à terre, pour couper du bois de chauffage, & il y en eut sept qui désertèrent dans les forêts.

Le 2 d'Octobre, n'étant qu'à dix lieues du Mexique, qu'ils avoient au nord est, quelques-uns des hommes tomberent en foiblesse, & devinrent malades; mais ils furent promptement rétablis par la saignée. Cet accident venoit sûrement de la petite

ROGERS.
Chap. X.

An 1709.

Ils font dans
une grande
disette de
pain.

ROGERS,
Chap. X.

An. 1709.

quantité de pain qu'on leur donnoit, étant réduits par jour à une livre & un quart pour cinq hommes. Leur principale nourriture étoit la chair de tortue, qui est un très-bon préservatif contre le scorbut; mais qui n'est pas propre à donner des forces. Le 4 d'Octobre, ils mouillèrent aux îles des trois Maries, où ils demeurèrent jusqu'au 24, à couper du bois, à faire de l'eau, & à prendre des tortues. Ils eurent beaucoup de peine à trouver une fontaine d'eau-faîche; toutes celles qu'ils rencontrèrent, à l'exception de deux, où ils firent leur provision, non-seulement donnoient des eaux ameres, mais elles les purgeoient fortement; ce qui étoit occasionné par les mines & les racines qui en étoient voisines. Ces Isles sont à 20 degrés 45 minutes de latitude, ou aux environs; la plus grande paroît avoir cinq lieues de longueur, celle du milieu en peut avoir trois, & la plus petite, un peu moins de deux. On y trouve beaucoup de pigeons, de tourterelles, de perroquets, & d'autres especes d'oiseaux, avec d'excellents lievres, des guanos & des racouns, qui sont na-

tuellement méchants, & aboyent comme des chiens. Pendant qu'ils demeurèrent dans ces Isles, le Capitaine Thomas Dover, avec le consentement d'un Comité, quitta le Duc, & passa à bord de la Duchesse. On prit alors la résolution de croiser vers le cap Saint Luc, qui est la pointe la plus méridionale de la Californie; dans l'espérance de rencontrer le vaisseau de Manille ou d'Acapulco. Le 30, une Negresse accoucha d'une fille à bord du Duc, par le secours de M. Wasse, premier Chirurgien, dans une cabane qu'on avoit préparée pour la recevoir. Le Capitaine Rogers, dans la relation qu'il nous a donnée de ce voyage, prend les plus grandes précautions pour que le Lecteur n'accuse pas ses gens de débauche, ou les Capitaines eux-mêmes, d'indulgence à ce sujet. Il assure que cette femme n'étoit avec eux, que depuis six mois; qu'une autre Negresse, nommée Daphné, qui étoit aussi à bord, fut menacée d'être châtiée très-sévèrement si elle manquoit à la chasteté; & qu'une autre fut fouettée au cabestan de la Duchesse, pour quelque légère ga-

ROGERS,
Chap. X.

An. 1709.

Ils arrivent
à la côte de
Californie.

lanterne. Il paroît que ces femmes fa-
voient un peu d'Anglois, & qu'elles
leur servoient à faire la cuisine, à
blanchir le linge, & à raccommoder
les habits.

Le premier de Novembre, étant à
la latitude de 22 degrés 55 minutes,
ils découvrirent la Californie envi-
ron à huit lieues de distance du côté
de l'ouest, quart au Nord. On fit des
défenses très-sévères sur le jeu, & le
17, on découvrit quelques Indiens
sur un radeau assez éloigné. Quand
ils virent les vaisseaux, ils craigni-
rent d'abord d'en approcher; mais
on les y engagea bien-tôt, par un
présent de couteaux & de quelques
baies. Ils apportèrent des peaux de
cerfs, deux renards en vie, & deux
vesfies pleines d'eau. Ils étoient en-
tierement nus, & n'avoient aucune
connoissance de la Langue Espa-
gnole, ce qui fit juger qu'ils n'avoient
point de communication avec cette
Nation, & ils parûrent ignorer to-
talement la maniere dont les Euro-
péens faisoient leur commerce. Quel-
ques gens d'équipage se hazarderent
à descendre le 19, sur leurs radeaux,
parce que la mer étoit trop forte
pour

pour le faire dans des chaloupes. Les habitants qui étoient d'un caractère très-doux, les aiderent en tout ce qu'ils purent, en s'essuyant l'eau du visage avec les mains.

ROGERS,
Chap. X.

AN. 1709.

Quand ils furent arrivés à terre, les Matelots, dont chacun étoit soutenu par deux Sauvages, furent conduits par un chemin étroit, d'environ un quart de mille de longueur à leurs huttes, où leur arrivée fut célébrée au son d'un instrument très-discordant, qui n'étoit composé que de deux bâtons dentelés, & accompagné d'une voix encore plus baroque & plus barbare. Ils y furent régalez de poisson grillé, & on leur fit présent de couteaux faits de dents de goulus de mer, & de quelques autres curiosités. Ces honnêtes Sauvages paroissoient disposés à partager avec eux tout ce qu'ils possédoient, excepté leurs enfants & leurs femmes, auxquelles ils étoient trop attachés pour en faire part à d'autres, quoiqu'il y ait des pays dans le monde, où ce partage est honorable. Le 21, la chaloupe fut envoyée à terre avec un musicien; mais Rogers ne nous dit point quelle impression l'har-

Humanité
des habitants.

ROGERS,
Chap. X.

An. 1709.

monie put faire sur un peuple aussi neuf & aussi peu civilisé. Il dit seulement que la chaloupe revint le lendemain ; qu'elle avoit trouvé une baie très-sûre à peu de distance, avec une bonne riviere d'eau douce qui y tomboit ; & près de cette riviere, les huttes de plus de cinq cents Indiens, qui ne purent fournir aux vaisseaux autre chose que du poisson. Notre Auteur croit que cette baie est l'endroit où relâcha Thomas Cavendish en 1588.

Le 27, les Indiens commencerent à devenir plus réservés, & à se tenir à une plus grande distance des Matelots, comme s'ils eussent craint que les Corsaires, en restant si long-temps avec eux, ne prissent plus de goût qu'ils ne le désiroient, pour leur pays. Le 28, deux hommes furent punis, pour avoir volé la clef du magasin au Maître Garde, pendant qu'il dormoit, & y avoir pris du pain & du sucre. Ce crime étoit alors d'autant moins pardonnable, que le pain n'étoit plus qu'en très-petite quantité, & qu'on n'avoit pas d'espérance d'en trouver jusqu'à ce qu'on fût arrivé à l'isle de Guam, où l'on

avoit dessein de se rendre en quittant la Californie.

ROGERS,
Chap. X.

An. 1709.

Les Anglois
prennent le
vaisseau de
Manille.

Ils commencerent tous à désespérer de rencontrer cette année le vaisseau de Manille; un mois s'étant écoulé depuis le temps qu'il a coutume de passer près de cette côte. Cependant à la joie générale de tous les équipages, on le découvrit le 21 de Décembre, & le 22, il fut pris par le Duc, après un combat très-court, dans lequel les Espagnols perdirent neuf hommes, & en eurent un plus grand nombre de blessés. Le seul dommage que reçut le Duc, fut que le Capitaine Rogers eut un coup dans la joue, qui lui cassa la mâchoire, & qu'un Matelot Irlandois fut légèrement blessé. Ce vaisseau étoit commandé par M. Jean Pichberti, brave François, auquel les Corsaires donnerent la liberté quelques jours après. Ils lui laisserent la barque avec les marchandises de la prise, pour lesquelles ils accepterent ses billets payables à Londres, & montant à six mille piastras. On permit aussi aux deux otages de Guiaquil, de s'embarquer à bord de la même barque.

ROGERS, Chap. X.
An. 1709.

Ce vaisseau avoit cent quatre-vingt treize hommes à bord, il portoit vingt canons & vingt pierriers : il étoit parti avec un autre beaucoup plus fort, du port de neuf cents tonneaux, que les Corsaires-rencontrèrent quelques jours après; mais ils furent obligés de l'abandonner, après un combat de fuite, qui dura près de deux jours.

Il renvoyent le Capitaine & les otages de Guiaquil.
An. 1710.

Le premier de Janvier 1710, la barque qui portoit M. de Pichberti, les deux otages & les autres Prisonniers, partit du port de Segura, & fit voile pour Acapulco, munie d'une quantité suffisante d'eau & de provisions. On rendit au Capitaine, aux Officiers & au Chapelain, leurs livres, leurs habillemens & leurs instrumens; politesse dont ils parurent très-reconnoissans.

Le lendemain ou le sur-lendemain, le Capitaine Dover, fut nommé Commandant de la prise par le plus grand nombre des Officiers, dans un Comité tenu à ce sujet; & l'on donna à cette prise, le nom de la frégate le Bachelier. Woodes Rogers, qui avoit une opinion assez médiocre de ce Capitaine, en sa

qualité d'Officier de mer, fit contre cette nomination une protestation solennelle, qui fut aussi soussignée par les principaux Officiers du Duc. Pour prévenir les désordres qui auroient pû suivre de la chaleur des esprits, & empêcher que les disputes ne prissent de nouvelles forces, on assembla un autre Comité, dans lequel il fut décidé que le Capitaine Dover, demeureroit à bord de la prise, avec le titre de premier Capitaine; mais sans aucune autorité pour faire voile, pour combattre, ni pour toutes les autres affaires qui regardoient immédiatement le vaisseau, dont les soins furent confiés conjointement à M. Stratton & à M. Frye. Cette décision satisfit Rogers & ses Partisans, & l'unanimité fut promptement rétablie.

On convint aussi que leur expédition dans ces mers, étant près de sa fin, ils se disposeroient à retourner en Europe, & qu'en cas de séparation, le lieu de rendez vous seroit à Guam, une des isles des Larrons.

Le 11 de Janvier, ils firent voile du port Ségura, & dirigerent leur cours vers Guam; ils n'avoient alors

ROGERS,
Chap. X.

An. 1710.

que très-peu de provisions & de liqueurs, malgré ce qu'ils en avoient trouvé à bord du Bachelier, & l'on régla la portion journaliere de cinq hommes, en prenant vingt-quatre heures pour la journée, à une livre & demie de farine, & un petit morceau de viande. On leur donnoit à chacun trois pintes d'eau, tant pour la boisson que pour faire cuire la nourriture. Avant de continuer l'histoire de leur voyage & de leur retour en Europe, nous allons jeter un coup d'œil sur la Californie, sur le Mexique, & sur quelques autres pays dont les vaisseaux Confors ont suivi les côtes.



CHAPITRE XI.

Description de la Californie.

ON n'est pas encore certain si la Californie est une île, ou si elle tient au Continent. Quelques Espagnols ont poussé leur navigation entre la Californie & le Continent, jusqu'au quarante-deuxième degré de latitude septentrionale; mais ils y ont trouvé tant de bas-fonds, & un si grand nombre d'îles, qu'ils n'ont osé aller plus loin. Il est vraisemblable qu'elle joint le continent un peu plus loin au nord, d'autant que les bas-fonds & la quantité d'îles, sont en général des signes de la contiguïté de la terre ferme: mais les Espagnols, qui ont plus de terrain dans cette partie du monde, qu'ils n'en peuvent faire usage, ont négligé d'en poursuivre la découverte (*).

ROGERS,
Chap. XI.

AN. 1710.

Raisons de
douter que
la Californie
soit une île.

(*) On est présentement bien convaincu que la Californie n'est point une île, & nous avons obligation de cette découverte, aux travaux des Jésuites Espagnols. On imprime actuellement le

ROGERS,
Chap. XI.

An. 1710.

Description
générale du
pays.

Quelques vieilles Cartes joignent la Carlifornie à la terre de Jesso, & les Hollandois au contraire, disent qu'ils ont pris anciennement dans ces mers, un vaisseau Espagnol qui avoit fait le tour de la Californie, & trouvé que c'étoit une isle; mais on ne peut faire aucun fonds sur cette histoire. On n'est pas plus assuré sur la figure & sur l'étendue du même pays. Il est, pour la plus grande partie, montagneux, stérile, & rempli de sables; ne produisant que des buissons & quelques arbrisseaux, où l'on trouve un peu de fruit, & des baies de diverses sortes. Cependant en avançant environ quinze lieues au nord, la terre est couverte de grands arbres. Les Espagnols disent qu'il y a de très-bons ports dans ce pays; mais les Anglois n'y en trouverent aucun; cependant ils jugerent qu'il étoit fort peuplé, par la grande quantité de fumées qu'ils remarquèrent en divers endroits. L'ancre

traduction Française de l'Ouvrage, où cette assertion est démontrée. Les Anglois en ont aussi assez fait d'estime pour en donner une Edition en leur Langue.

n'y est pas des meilleurs dans le temps de la haute mer, & en général, il y a peu d'avantage à y relâcher. Pendant que les Corsaires y demeurèrent, ils en trouverent l'air serene, agréable & très-sain, avec de légères brises, un peu de pluie, de fortes rosées, & les nuits plutôt froides que chaudes.

ROGERS,
Chap. XI.

An. 1710.

Les Habitants, dont ils virent environ trois cents, sont grands & droits, avec les membres gros, & plus noirs qu'aucun autre peuple de la mer du sud. Leurs cheveux qui sont droits, longs & noirs, leur tombent jusqu'aux cuisses. Les hommes sont entièrement nus, & les femmes sont couvertes pour la pudeur, de quelques feuilles, ou d'un morceau d'étoffe, faite avec la plante qu'on nomme herbe à soie, ou de peaux d'oiseaux ou d'autres bêtes. Les deux sexes sont également vilains & hideux: il paroît qu'ils craignent d'exposer leurs jeunes filles à la vue des Etrangers; mais si l'on en peut juger par les meres, cette crainte est peu fondée, & il n'y a pas lieu de croire qu'on fût exposé avec elles, à aucune tentation.

Des Habits
tants.

Leur langage est dur, rauque & vient beaucoup de la gorge, enforte qu'il offense autant les oreilles, que leur figure déplaît aux yeux. Le Capitaine avoit d'abord formé le projet d'emmener deux de ces Habitants, pour être mieux instruits du pays, quand ils sauroient assez d'Anglois pour se faire entendre; mais comme il avoit fort peu de provisions, il craignit de s'en charger.

Leur probité. Quelques-uns d'entre eux portent des bracelets de perles, de graines rouges, de petits morceaux de bois & de coquilles, attachées avec de l'herbe de soie autour de leurs bras & de leurs jambes. Ils préféroient ces bagatelles aux chapelets de verre que leur présentoient les Matelots, comme s'ils en eussent connu le peu de valeur intrinsèque. Ils ne desiroient que des couteaux, & d'autres instruments tranchants; mais ils étoient si remplis de probité, qu'ils ne touchoient à aucuns des outils des Charpentiers ni des Tonneliers, & que ceux qu'on laissoit le soir sur le rivage, se retrouvoient le matin à la même place.

Leur habileté à plonger. Ils n'ont rien qui ressemble aux

RODGERS,
Chap. XI.

An. 1710.

Leur langa-
ge.

meubles ni aux ustensiles des Européens. Leurs huttes sont basses, & faites de branches d'arbres & de roseaux; mais elles ne sont pas assez couvertes pour les garantir de la pluie, & ils n'ont aucun jardin aux environs. Ils vivent particulièrement de poisson, & cette circonstance, jointe au peu de solidité de leurs huttes, qui ne paroissent construites que pour un temps, fit juger aux Anglois, qu'ils n'avoient pas d'habitation fixe. Ils n'ont ni filets, ni hameçons pour la pêche; mais ils se servent d'instruments de bois, avec lesquels ils dardent le poisson très-adroitement, & ils sont aussi d'excellents Plongeurs. Quelques-uns des Matelots dirent au Capitaine Rogers, qu'ils en avoient vu un, qui plongeait avec son instrument de bois, qu'en demeurant long temps sous l'eau, il l'élevoit avec un poisson au bout, & que les autres Sauvages le prenoient du radeau où ils l'attendoient. Le Capitaine fit jeter quelques couteaux grossiers en mer, pour éprouver leur adresse à plonger, & il étoit rare qu'ils ne les prissent pas avant qu'il fussent à plus de trois

ROGERS.
Chap. XI.

Ann. 1719.

ou quatre brasses de profondeur ;
 preuve de leur grande agilité.

Au lieu de pain, ils font usage de
 petites graines noires, dont le goût
 ressemble assez à celui du café ; ils
 les brisent avec des pierres & les
 mangent ensuite à poignées. Ils ont
 quelques racines assez semblables
 aux yams, une espèce de graine, qui
 vient dans des coffes, & dont le
 goût approche beaucoup de celui de
 nos pois verts, & une baie qui res-
 semble à celle du lierre : ils la font
 sécher au feu, & la mangent comme
 nous faisons nos pois secs. Ils ont
 une autre baie, dont ils font une
 grande estime ; elle ressemble à nos
 grosses groseilles, d'un blanc tirant
 sur le verd, avec une poulpe, un
 noyau & un pepin. Ils ont aussi un
 fruit qui croît sur un arbre semblable
 à la poire piquante, dont le goût est
 à peu près comme celui des groseil-
 les rouges, & il est très-bon dans les
 sauces. On y trouve beaucoup de
 graines & de plantes, qui nous sont
 totalement inconnues.

Ils paroissent avoir une saison
 pour la chasse, à en juger par les
 peaux de cerfs & d'autres bêtes fau-

ROGERS,
 Chap. XI.

An. 1710.

Leur nour-
 riture.

Leur indo-
 leuce.

ves. Ils marquent un respect particulier pour un d'entre eux, dont la tête est ornée d'une espèce de chapeau de plumes; mais du reste, tout paroît être en commun. Ils sont lents & paresseux, & ne songent qu'au moment présent pour leur subsistance. Ils s'arrétoient à regarder les Matelots, quand ils coupoient du bois, ou quand ils faisoient de l'eau; mais ils ne les aidoyent jamais dans leur travail, ni à rien qui pût causer quelque fatigue.

Ils portent des arcs & des fleches, avec lesquelles ils percent des oiseaux volants. Les arcs ont environ sept pieds de long, d'un bois dur & pliant, avec des cordes de l'herbe à soie. Leur fleches, qui ont quatre pieds & demi de longueur, sont de cannes, avec des pointes d'os de poisson bien aiguillés pour cet usage. La plus grande partie de leurs couteaux & de leurs autres instruments tranchants, sont de dents de requins. Ils ont de fort grosses perles, dont ils font des colliers & des bracelets. Le pays en général, est agréable & fertile, abondant en bestiaux & en autres provisions de toutes espèces.

ROGERS,
Chap. XI.

An. 1710a

Leur adresse
à tirer de
l'arc.

Les habitants se familiariserent aisément avec les Anglois, & vinrent souvent voir de près leurs vaisseaux, qu'ils regardoient avec admiration. Ils n'ont ni barques, ni canots, ni aucune autre espece de bâtiment qui puisse aller à la voile. Ils se servent seulement de radeaux, qu'ils conduisent avec des pagayes. On donna une chemise à l'un de ces habitants; mais il la déchira aussi-tôt en pieces, qu'il partagea avec ses Compagnons, pour y mettre les graines dont ils font leur nourriture. Le Capitaine Rogers ne vit chez eux aucun ustensile de cuisine: ils enterrent leur poisson dans un monceau de sable, & font du feu dessus, jusqu'à ce qu'ils le jugent en état d'être mangé. L'eau est très-bonne dans ce pays, & ils ont beaucoup de fenouil. Ils font le feu au milieu de leurs huttes, qui étant très-basses, se remplissent bientôt de fumée; & pour l'allumer, ils frottent fortement l'un contre l'autre deux bâtons secs, ce qui est la méthode de tous les Indiens sauvages.

On peut reconnoître l'entrée du port, par quatre rochers élevés, semblables aux aiguilles de l'isle de

Wight, quand on y arrive du côté de l'ouest. Les deux qui sont les plus occidentales, ont la forme de pains de sucre. Le plus intérieur de ces rochers a une arche comme un pont, sous laquelle passe la mer. Dans la partie la plus profonde de la baie, on peut jeter l'ancre depuis dix, jusqu'à vingt ou vingt-cinq brasses d'eau.

CHAPITRE XII.

Description du Mexique.

LE Mexique est situé entre le huitième degré de latitude septentrionale, & le cinquante ou cinquante-cinquième; mais il est peu connu, & n'est point habité par les Espagnols, au-delà de 35 degrés. On le partage en vieux & en nouveau Mexique; ce qui comprend en général, toute la partie occidentale de l'Amérique Septentrionale connue. Il est divisé en audiences ou Jurisdictions de Saint Domingue, du Mexique proprement dit, de Guadalupe, ou nouvelle Galice, & de

ROGERS,
Chap. XII.

An. 1710.

Situation &
division ac-
tuelle du Me-
xique.

ROGERS,
Chap. XII.

An. 1710.

Guatemala. Ces audiences sont subdivisées en différentes Provinces, dont nous ne rapporterons pas les noms, pour ne point fatiguer le Lecteur. La partie nommée nouvelle Espagne, est la meilleure & la plus importante de toute l'Amérique Septentrionale; mais les Espagnols étendent souvent ce nom de nouvelle Espagne, à tout ce qu'ils possèdent dans ce pays.

L'air, en général, y est doux, tempéré, très-sain, & le terroir si fertile, qu'en quelques endroits, il produit cent grains de bled pour un: mais les pluies d'été y sont si fortes, qu'on ne peut y recueillir ni huile ni vin.

Plante nommée Maghey.

La plante la plus remarquable de ce pays, est celle qu'ils appellent Maghey; elle y croît en grande abondance, & l'on en trouve aussi, mais en petite quantité, dans les isles des trois Maries. Les Naturels & les Espagnols font de petit vin avec le jus de cette plante, qui sert encore à d'autres usages, & l'on prend les feuilles avec quelques côtes, pour faire des cordages, du fil & de la toile, dont on se sert pour des sacs &c

des chemises. Ils ont beaucoup de gros & de menu bétail, & une si grande quantité d'oiseaux, qu'ils en tuent souvent uniquement pour les peaux & pour les plumes. Ils ont aussi d'excellents chevaux de race Espagnole.

ROGERS,
Chap. XII.

An. 1710.

Il y a peu de mines d'or dans ce pays, mais on y trouve beaucoup de mines d'argent, & quoiqu'elles ne soient pas aussi riches que celles du Pérou, on les exploite plus aisément.

Les autres principales denrées, productions du pays. sont le fer, l'acier & le cuivre, les cuirs, la laine, le coton, le sucre, la soie, la cochenille, les teintures écarlates, les plumes, le miel, la cire, le baume, l'ambre gris, le sel, beaucoup de drogues médicinales, le coco, la casse, & plusieurs autres. Le sable des rivières entraîne souvent de l'or. On trouve aussi au Mexique, beaucoup de figes, d'oranges, de citrons, & d'autres fruits particuliers au climat, outre ceux qui sont communs en Europe. En plusieurs endroits, il y a du cristal, des turquoises, des émeraudes, des marcassites, des pierres de bezoar, & du poivre, ce qu'on doit entendre du

ROGERS
Chap. XII.

An. 1710.

Mexique en général, d'autant que de toutes ces denrées, les unes viennent dans une Province, & les autres dans une autre. La température du climat differe aussi beaucoup suivant les endroits: ceux dont la situation est près de la mer du sud, sont très-chauds; mais dans les montagnes & aux environs, il fait un froid assez vif: en d'autres endroits, il tombe des pluies continuelles pendant huit ou neuf mois de l'année, & ils sont infectés de serpents, de coufins ou mosquitoes, & d'autres insectes, particulièrement vers la Zône Torride.

Incertitude
sur l'histoire
de ce pays.

Nous n'entreprendrons pas de donner l'histoire des Rois ou Empereurs de ce pays; parce qu'il seroit impossible aux plus habiles Critiques d'en distinguer le vrai d'avec le faux. Les Auteurs Espagnols disent que les Empereurs du Mexique étoient très-puissants, qu'ils avoient vingt-cinq ou trente petits Rois pour Tributaires: que leur garde ordinaire étoit de deux ou trois mille hommes; & que dans l'occasion, ils en pouvoient lever deux ou trois cents mille: que leurs Palais étoient magnifiques,

leurs Temples somptueux, & leur culte barbare, puisqu'ils faisoient des sacrifices de leurs Ennemis, & quelquefois de leurs propres Sujets.

ROGERS
Chap. XII.

An. 1710.

Les habitants du vieux Mexique, disent qu'ils ne descendent pas de la même race; mais que leurs ancêtres viennent de diverses Nations, qui habiterent la partie septentrionale du continent, & particulièrement celle qu'on nomme le nouveau Mexique. Ils furent long-temps avant d'être réunis sous une Monarchie, puisque Montézuma, qui regnoit quand Fernand Cortez fit son invasion, n'étoit compté que pour le neuvieme Empereur. Les divisions entre les Naturels, & la haine que les Princes voisins portoient à ces Empereurs, rendirent la conquête du Mexique beaucoup plus aisée aux Espagnols, qu'ils ne s'en étoient flattés. Aussi dans l'Evêché de Los Angelos, & dans plusieurs autres, il y a des milliers d'Indiens exempts des taxes ordinaires, parce que leurs ancêtres ont aidé les Espagnols à assujettir le pays.

Les Naturels du Mexique, c'est-à-dire ceux qu'on peut appeller réellement

Moeurs des
Naturels.

les Mexiquains, sont civils, industrieux & ingénieux; leur talent pour la peinture, est remarquable, & leur coloris très-brillant, mais les figures ne sont pas exactement proportionnées. Leurs pinceaux sont faits de plumes de cinçons, petit oiseau qui, si on veut les en croire, ne vit que de rosée. Au lieu des lettres de l'alphabet, ils se servent de certains caractères, par le moyen desquels ils ont conservé quelques fragments de leur histoire. Un des Gouverneurs Espagnols du Mexique, en tira quelques-uns des mains des Naturels, avec une explication, qui fut traduite en Espagnol. Le vaisseau dans lequel il envoya ce manuscrit à l'Empereur Charles V, fut pris par un navire François; il tomba entre les mains d'André Thevet à Paris, & Hackluyt, Aumonier de l'Ambassadeur d'Angleterre, l'acheta de ses Héritiers. Sir Walter Raleigh le fit traduire en Anglois, & le Savant Henri Spelman, engagea Purchas à en faire graver les figures. Cette Histoire est divisée en trois parties; la première ne contient presque autre chose que les noms & les conquêtes

de leurs Princes, avec un sommaire de leurs vertus & de leurs vices; en sorte qu'elle ne mérite pas qu'on s'y arrête. La seconde traite des tributs que payoit le peuple, proportionnellement au produit de ce qu'on tiroit du pays, en provisions, en armes, en habits, en étoffes, en ornemens, en papier & en meubles. La troisième, parle de l'économie, des usages & de la discipline des Mexiquains: comme elle est la plus intéressante, nous allons en donner un extrait en peu de mots.

Quatre jours après la naissance d'un enfant, la Sage-femme le portoit dans la cour de la maison, le mettoit sur des joncs; & après l'avoir lavé, elle demandoit à trois jeunes garçons, qui venoient à cette cérémonie, comme à une fête, de lui donner le nom qu'il leur plairoit. Si c'étoit un garçon, on lui mettoit entre les mains les instrumens qui convenoient à l'état de ses peres, par exemple, des armes, si c'étoit des militaires. Si l'enfant étoit une fille, on lui mettoit une quenouille, ou quelque autre ustensile de femme. Quand l'enfant étoit destiné au culte de

ROGERS,
Chap. XII.

An. 1710.

Cérémonies
pour la naissance & le mariage des
anciens Mexiquains.

ROGERS,
Chap. XII.

AN. 1710.

leur Divinité, on le conduisoit au Temple à un âge réglé, & on le laissoit entre les mains du Grand-Prêtre avec quelques présents, pour qu'il eût soin de son éducation. S'il devoit suivre la vie militaire, on le donnoit à un Officier, qui lui enseignoit l'usage des armes. Les parents corrigeoient leurs enfants par les coups, ou en les piquants avec des aiguilles de Maghey : les peres piquoient les garçons par tout le corps, quand ils étoient opiniâtres, mais les meres ne piquoient les filles qu'aux poignets. Lorsque les garçons étoient un peu grands, on les lioit par les pieds & par les mains ; on les mettoit tout nus dans de l'eau bourbeuse un jour entier, & la mere les en retiroit la nuit pour les nettoyer. Quand on marioit une fille, celui qui en avoit porté les paroles, la portoit sur son dos jusqu'à la maison du mari, & quatre femmes l'accompagnoient avec des torches allumées. Les amis du mari la recevoient dans la cour, la portoit dans la chambre, s'asseyoient avec elle sur une natte, attachoient les bords de leurs habits les uns aux autres, & offroient ainsi

de l'encens à leurs idoles : mais il falloit quatre vieillards, hommes ou femmes, pour témoins de la cérémonie. On faisoit ensuite un festin : les témoins exhortoient les nouveaux mariés à bien vivre ensemble, & le mariage étoit conclu.

ROGERS,
Chap. XII.

An. 1710.

Les Prêtres exerçoient leurs novices à balayer & orner les Temples, à faire des sièges de cannes, à former des aiguilles ou des poinçons de Maghey pour tirer du sang dans les sacrifices, à ramasser des broussailles pour entretenir le feu perpétuel ; & s'ils manquoient à leur devoir, on les renvoyoit à leurs parents. Quand on les surprenoit avec des femmes, on les piquoit de ces mêmes aiguilles.

De leurs
Prêtres & des
Soldats.

Un des premiers Prêtres alloit toutes les nuits dans une montagne voisine, où il faisoit pénitence : il y portoit du feu & des parfums pour faire des sacrifices au Diable, & étoit toujours accompagné d'un Novice. Quelques uns jouoient sur des instruments de musique, & d'autres comptoient les heures par les observations des étoiles. On parvenoit par degrés aux principales dignités de la Prêtrise, & il y avoit toujours quel-

ques - uns des Ministres des Autels dans les armées pour encourager les troupes, & remplir les fonctions sacrées. Ceux qui conduisoient les jeunes gens à l'armée, les punissoient en leur mettant des charbons ardents sur la tête, en les piquant avec des épines de pin bien aiguës, & en leur brûlant les cheveux. Les Monarques récompensoit les Soldats, suivant le nombre de prisonniers qu'ils avoient fait, par des habits de diverses couleurs, où par différents postes à l'armée, jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus aux plus élevés. Leur grand Prêtre étoit aussi homme d'armée, & pouvoit remplir toutes les places militaires.

Leurs sup-
plices.

Leurs punitions capitales consistoient à étrangler, ou à frapper à coups de pierre jusqu'à la mort. Si un Cacique ou petit Prince se révoltoit, tous ses Sujets avoient part à son châtement, à moins qu'ils ne trouvassent moyen d'appaîser le Monarque. L'ivrognerie des jeunes gens étoit punie de mort, mais on la permettoit aux vieillards, & aux femmes de soixante & dix ans. Les voleurs des grands chemins & les adul-
teres

teres étoient lapidés. Dans les assemblées, pour les affaires publiques, le Grand-Maître de la maison de l'Empereur ne cessoit d'exhorter les jeunes gens à fuir la paresse, le jeu, l'ivrognerie, & les autres vices,

Les naturels d'à présent sont presque tous sujets du Roi d'Espagne, excepté dans quelques montagnes, & dans quelques cantons septentrionaux, qui ne sont pas encore réduits. Ces derniers attaquent assez souvent les Espagnols, quand ils en trouvent une occasion favorable.

Dans la partie qu'on nomme le nouveau Mexique, on trouve encore quelques uns des naturels qui sont très-barbares, & fort adonnés aux armes : les hommes ne portent que des peaux, & les femmes n'ont à peine autre chose pour se couvrir que leurs cheveux. Ils vivent pour la plus grande partie de viande crue, & vont par troupes, changeant d'habitation, selon ce qu'exige la saison, ou la commodité des pâturages.

Leurs bœufs & leurs vaches sont très-gros, avec de petites cornes, le poil presque comme de la laine, long devant, & court derrière, un bosse

ROGERS,
Chap. XII.

AN. 1710.

Etat actuel
des Mexi-
quas.

Des bêtes de
charge.

ROGERS,
Chap. XII.

An. 1710.

sur le dos, de grandes barbes comme les chevres, & les jambes de devant fort courtes. Quoique très-laid de figure, leur force les en dédommage; & ils font la principale richesse des habitants, qui se nourrissent de leur chair, font de leur peau des habits & des toits pour leurs maisons; filent leur bourre; font des cordes d'arcs avec leurs nerfs, divers ustensiles de leurs os, & des trompettes de leurs cornes. Leur vessie sert à conserver les liqueurs, & l'on brûle leur fiente, parce que le bois est très-rare dans le pays. On y trouve aussi des moutons de la grosseur de nos ânes, & des chiens si forts qu'ils servent à tirer le bagage.

Le pays est habité par des peuples dont les mœurs & les coutumes sont totalement différentes les unes des autres. Quelques-uns vivent dans des Villes, qui contiennent, dit-on, depuis trente mille jusqu'à cinquante mille habitants: d'autres sont errans en hordes, comme les Arabes & les Tartares: mais en général ce pays est si peu connu, & les Relations des Voyageurs sont si peu d'accord, qu'on ne

peut y compter que très-médiocrement.

ROGERS,
Chap. XII.

An. 1710.

Il y a un grand nombre d'opinions sur la manière dont l'Amérique a été peuplée : la plus vraisemblable, est celle qui en fait venir les Habitants de la Tartarie par le pôle septentrional, en supposant que l'Amérique y est jointe à quelque partie de l'Asie. Ce sentiment est d'autant plus probable, que les Espagnols, qui vont tous les ans de Manille, ou de Luconie, l'une des isles Philippines, dans les Indes Orientales, sont forcés de prendre une très-haute latitude, pour profiter des vents d'ouest, & qu'ils ont souvent trouvé la terre, en jetant la sonde à la hauteur de 42 degrés dans l'océan septentrional entre l'Amérique & les Indes Orientales. Il est étonnant qu'on n'ait pas fait des découvertes plus étendues dans les latitudes méridionales entre ces deux immenses pays. L'océan méridional n'a été parcouru que par très-peu de Navigateurs, qui ont presque suivi le même cours, ce qui les a empêché de rien découvrir de nouveau.

Conjectures
sur la manière
dont l'A-
mérique a
été peuplée.

Le pays voisin du pôle septentrional

nal dans la mer du sud, entre la Californie & le Japon, est totalement inconnu, quoique les anciennes Cartes y placent un détroit d'Anian, & une grande étendue du continent, qui est purement imaginaire. Les Hollandois, qui commercent seuls actuellement au Japon, disent qu'ils ignorent si la Californie est une Isle, ou si elle joint le continent: mais nous ne nous arrêterons pas plus longtemps sur le Mexique, notre dessein n'ayant été ici que de supléer à ce qui manque sur ce pays dans l'histoire de Cortez, & dans Gemelli.

Manufactures au Mexique.

Le Capitaine Rogers apprit, par un homme qui déserta des Espagnols à Guiaquil, que plusieurs Anglois, faits prisonniers en différents temps, s'étoient enrichis, après avoir obtenu leur liberté, pour avoir embrassé la Religion Catholique. De ce nombre étoient un Horloger de Douvre, nommé Thomas Bull, qui s'étoit établi à Tabasco: le Capitaine Thomson, de l'isle de Wight, & Thomas Falkiner, né dans le Pall-Mall. Aucun Mulâtre, ni aucun sang mélangé ne peut parvenir aux dignités ecclésiastiques, dont les douceurs sont

réservées pour les Espagnols d'origine. Par les instructions de quelques Anglois que le hasard ou leur propre choix ont jettés sur cette côte, les naturels ont appris depuis peu à faire des étoffes de laine très-fines, & se sont beaucoup perfectionnés dans les manufactures, tant de laine que de soie. Les montagnes sont couvertes particulièrement de pins, & aucun concert ne peut être comparé à l'harmonie des oiseaux qui y habitent; il n'y a pas de pays au monde qui produise autant d'oiseaux chantants que le Mexique; & l'on peut le regarder, à bien des égards, comme un paradis terrestre: nous le quittons à regret pour jeter un coup d'œil sur le Pérou, qui en est voisin.



CHAPITRE XIII.

Description du Pérou & du Chili.

ROGERS,
Chap. XIII.

An. 1710.

Etendue &
productions
du Pérou.

LE Pérou, proprement dit, a environ mille lieues de longueur, & la largeur varie depuis cent lieues jusqu'à trois cents. La partie la mieux connue est située sur la mer du sud, & partagée en trois Audiencias : au nord est celle de Quito : au milieu celle de Lima, & au sud celle de la Plata. L'air de Quito est tempéré, quoique cette Ville soit sous la ligne, le terroir en est très-fertile, produit beaucoup de bled, & fournit des pâturages pour les troupeaux, qui y sont en abondance : on y trouve des mines d'or, d'argent, de vis-argent & de cuivre, des émeraudes, & plusieurs sortes de plantes médicinales. L'Audience de Lima est la plus remarquable, parce que le Viceroy du Pérou fait sa résidence dans la Capitale qui porte le même nom.

Des mines.

Outre la quantité de mines qui sont dans ce pays, on y trouve beaucoup de vermillon & de sel, quoique

les mines d'argent du Potosi ne rapportent plus comme dans les commencements; on prétend que le Roi d'Espagne en reçoit annuellement deux millions d'écus, c'est-à-dire, neuf millions de notre monnoie pour son cinquieme.

Tous les auteurs Espagnols disent que dans l'espace de cinq cents lieues, depuis Tumbes jusqu'au Chili, il n'y a jamais de tonnerres, d'éclairs, ni de pluies; mais il y tombe des rosées abondantes qui y suppléent, & tout ce pays produit d'excellents fruits & des bleds, particulièrement de l'orge, aux environs de Truxillo, autant qu'aucun autre pays du monde.

Dans les vallées voisines de la mer, le climat est très-chaud, mais tempéré par les vents qui viennent de l'océan & des montagnes. Sur les hauteurs, particulièrement dans l'intérieur du pays, on est dans l'hiver & dans la saison pluvieuse, quand on jouit de l'été dans les plaines, quoique ce soit à la même latitude. Les bêtes terrestres & les oiseaux sont les mêmes que ceux des autres parties qui bordent la mer du sud.

ROGERS,
Chap. XIII.

An. 1710.

Température
de du pays.

ROGERS,
Chap. XIII.

Ann. 1710.

Les cordages, le coton, les draps, la poix, & le goudron, viennent du Chili & de Rialexa dans le Mexique: quoique le pays produise beaucoup, toutes les provisions sont toujours cheres aux environs des mines, parce que l'agriculture y est négligée. Les cordages sont faits de grosse herbe à foie, qui est très-coriace; elle s'allonge & se rétrécit en la tirant; mais elle devient deux fois aussi grosse quand elle n'est plus retenue.

Le Capitaine Stradling, qui y avoit été prisonnier, dit au Capitaine Rogers qu'il avoit vu à Lima plusieurs des Espagnols qu'il avoit pris, & que tous disoient qu'il avoit agi envers eux avec beaucoup de politesse. La plus grande partie des mines d'or sont entre Panama & la ligne équinoxiale.

Commerce
& Manufac-
tures.

Avant que les François fissent le commerce du Pérou, en faisant le tour du Cap Horn, il y en avoit un très-considérable de Panama à tous les ports de la mer du sud: mais depuis ce temps, les Habitants ont eu tant de marchandises d'Europe qu'il n'y a presque plus d'avantage. Les Espagnols ont plusieurs grands vais-

seaux & beaucoup de petits, qui appartiennent aux différents ports du Pérou, & qui sont particulièrement employés à transporter du bois, du sel, du poisson salé, du vin, de l'eau-de-vie, de l'huile, & d'autres marchandises d'une partie de la côte à l'autre, sans quoi elles ne pourroient subsister, d'autant que ce pays est, dit-on, plus peuplé que le Mexique. On y fait des étoffes de drap de diverses sortes; & Rogers dit qu'il en vit de fabriquées à Quito qu'on vendoit cinq piastres une mesure d'environ trois pieds, qui auroit valu huit schellings en Angleterre. Les Indiens font aussi une étoffe de coton grossière; mais celles que leur fournissent les François sont meilleures & à plus bas prix.

Les établissemens des Espagnols dans le Pérou, ainsi que ceux du Mexique & du Chili ne sont plus si remplis d'Indiens qu'ils l'étoient autrefois: un grand nombre se sont retirés plus avant dans le pays, où ils vivent en colonies, pour éviter l'esclavage & les taxes, parce qu'on les obligeoit de payer annuellement depuis huit piastres jusqu'à quatorze

 ROGERS
 Chap XIII.

An. 1710.

par tête ; mais cette taxe est beaucoup diminuée, depuis que tant de naturels ont abandonné le pays.

Ann. 1710.

Les Espagnols du Pérou sont très-somptueux dans leurs habits, ainsi que dans leurs équipages, & ils affectent de porter ce qui est de plus cher ; aussi ceux qui y font commerce de ces sortes de marchandises, sont sûrs d'attirer à eux la plus grande partie de leurs richesses.

Description
du Chili.

Le Chili est le pays le plus à portée pour ceux qui voudroient entreprendre de faire le commerce d'Angleterre dans la mer du sud. Le Pere Ovalle, natif du Chili, est d'accord avec nos cartes, pour placer ce pays le plus au midi de toutes les parties de l'Amérique qui sont sur la mer du sud, autrement nommée Pacifique. Il est borné par le Pérou du côté du nord, par le détroit de Magellan au sud, par le Paraguai & le pays des Patagons à l'est, & par la mer du sud à l'ouest. Il en met la situation depuis le vingt-cinquième degré de latitude méridionale jusqu'au cinquante-neuvième, ce qui fait une étendue de près de cinq cents lieues.

La partie la plus large de l'est à

Pouest est d'environ cent cinquante lieues ; mais cette largeur n'est pas la même par tout. Le Chili proprement dit, n'a pas plus de vingt ou trente lieues de large, depuis la chaîne des montagnes qu'on nomme les Cordillieres, jusqu'à la mer du sud : mais quand le Roi d'Espagne partagea l'Amérique en différents Gouvernements, il ajouta au Chili les vastes plaines de Cusco, qui ont autant de longueur, & qui sont deux fois aussi larges que le Chili. Ovalle le place en général sous le troisième, le quatrième & le cinquième climat ; le plus long jour dans le troisième est de treize heures, & dans le cinquième de plus de quatorze.

Almagro fut le premier Européen qui en tenta la conquête, comme nous l'avons vu, en parlant de celle du Pérou ; mais le Chili n'a été totalement soumis que vers l'an 1640. Les Espagnols qui ont éprouvé la valeur des Habitants, les traitent mieux, par cette raison, que tous les autres Américains.

Les Samson disent que le mot Chili, en langage du pays, signifie froid, & en effet, il y est si excessif

ROGERS,
Chap. XIII.

An. 1710.

Froid excessif des montagnes.

dans les montagnes nommées Sierra Nevada, qui font partie des Cordillieres, que les hommes & les animaux en perdent souvent la vie, & que leurs corps ne se corrompent point. C'est dans ces montagnes qu'Almagro perdit une grande partie de ses hommes & de ses gens, comme nous l'avons vu dans le troisieme tome de cet Ouvrage. Les vallées voisines de la mer sont très-saines, le climat tempéré, & le terroir fertile; mais avec des différences, selon qu'on approche de l'équateur, ou qu'on s'en éloigne: les côtes sont sujettes à des coups de vent furieux.

Le pays est partagé en trois quartiers, subdivisés en treize Jurisdiccions. Le quartier nommé du Chili s'étend depuis la riviere Copiapo jusqu'à celle de Maule, & est plus chaud que l'Espagne. Le second quartier nommé Impérial, est depuis la riviere Maule jusqu'à celle des Gallegos, & le climat est comme celui d'Espagne. La proximité des montagnes d'un côté, & de la mer de l'autre, le rend plus froid qu'il ne le devoit être par sa situation; mais il est cependant assez chaud pour

qu'on puisse le regarder comme un des meilleurs pays de l'Amérique.

ROGERS.
Chap. XIII.

Ovalle nous assure que dans le Chili, proprement dit, le terroir & le climat est meilleur qu'en aucune partie de l'Europe, & son sentiment est confirmé par l'aveu des Européens mêmes; il dit qu'il ressemble en tout à la plus grande partie de l'Europe, excepté dans l'opposition des saisons, d'autant que le Printemps & l'Été regnent dans une partie, pendant que l'Automne & l'Hiver regnent dans l'autre. Dans les vallées le froid & le chaud sont plus modérés qu'en Europe, particulièrement depuis le trente-fixième degré de latitude, ou environ jusqu'au quarante.cinquième; & dans toute cette partie, on ne peut se plaindre, ni de la trop grande chaleur du jour, ni du trop grand froid de la nuit. Aussi les Habitants ne font aucune différence en leurs habits d'été & leurs habits d'hiver, & ne se couvrent pas plus dans leurs lits pour une saison que pour l'autre. Il ajoute qu'ils ne voyent jamais d'éclairs, & qu'ils entendent rarement le tonnerre, mais toujours à une grande distance.

AN. 1710.

Ils n'ont pas d'orage, ni de grêle au
 printemps, & rarement plus de deux
 ou trois jours de pluie en hiver, après
 lesquels le tems devient ferein. Les
 vents de nord amènent les nuages &
 la pluie, & les vents de sud nettoient
 l'Atmosphère. Ils n'ont point d'ani-
 maux vénimeux, ni de bêtes farou-
 ches, excepté une espèce de petits
 lions, qui prennent quelquefois leur
 proie dans leurs troupeaux, mais
 qui fuient toujours devant les hom-
 mes. Ces lions ne sont pas même en
 grand nombre, & l'on en trouve
 seulement quelques-uns dans les bois
 & dans les déserts. Le même Auteur
 remarque, comme une singularité
 de l'air du Chili, que les punaises n'y
 peuvent vivre, quoiqu'elles fourmil-
 lent à Cusco, de l'autre côté des
 montagnes. Il conclut de ses remar-
 ques, qu'il n'y a aucun pays dans
 l'Amérique plus convenable au tem-
 péramment des Européens que le
 Chili, dont l'air & les productions
 ressemblent si bien aux nôtres. Le
 printemps commence vers le milieu
 du mois d'Août, & dure jusqu'au
 milieu de Novembre, l'été vient en-
 suite jusqu'au milieu de Février,

ROGERS
 Chap. XIII.

An. 1710.

Douceur du
 climat au
 Chili.

l'automne jusqu'au milieu de Mai, & l'hiver remplit le reste de l'année. Dans cette dernière saison les arbres sont dépouillés de leurs feuilles, & la terre est couverte la nuit de gelée blanche, qui est dissoute environ deux heures après le lever du soleil. La neige tombe rarement dans les vallées; mais elle est abondante sur les montagnes, d'où elle fond en été, & fertilise les vallées & les plaines qu'elle arrose de petits ruisseaux. Au printemps, les champs sont ornés de très-belles fleurs de toutes couleurs & de toutes sortes. On en tire par distillation, une liqueur qu'on appelle Eau-d'Ange, dont le parfum est excellent. Les fleurs & les plantes que nous cultivons avec le plus de soin, y croissent naturellement dans les lieux sauvages: on y voit des bosquets d'arbres de moutarde, dont la hauteur surpasse celle d'un homme à cheval, & les oiseaux y font leurs nids. Ils ont aussi beaucoup de plantes & d'herbes, avec lesquelles leurs Médecins Indiens font des cures étonnantes, sur des gens abandonnés des Médecins Européens; mais ils sont fort réservés à communiquer leurs secrets.

Les fruits & les semences qu'on y
 apporte d'Europe, y profitent très-
 bien; mais ceux du Mexique & du
 Pérou, ne peuvent y réussir. On y
 trouve de toutes les especes de fruits
 d'Angleterre, en si grande abondan-
 ce, que chacun peut prendre ceux
 qui lui plaisent, & que l'on en vend
 aucuns, excepté une sorte de fraises
 très-grosses, qui donne cependant
 peu de soins à cultiver. Il y a tant
 d'avoine, de froment, & de maiz,
 qu'il est très-rare qu'on y manque de
 grains. Les pâturages sont si gras, &
 les troupeaux de toute espece, si
 abondants, qu'ils en négligent la
 chair; mais ils en font la langue &
 quelques autres parties autour des
 reins, qu'ils envoient au Pérou avec
 les peaux & le suif, ce qui forme une
 branche considérable de leur com-
 merce.

Ils recueillent une grande quan-
 tité de vins très-forts & très-bons
 tant rouges que blancs: les fouches
 sont plus grosses, & les grappes plus
 fournies que celles de nos vignes
 d'Europe. Ils ont aussi beaucoup
 d'oliviers, des bois de cocotiers,
 qui s'étendent à plusieurs lieues; des

ROGERS,
 Chap. XIII.

An 1710.

Productions
 du Chili.

amandiers & de l'herbe à soie, dont ils se servent au lieu de chanvre, en sorte qu'ils fournissent toutes les côtes de la mer du sud, de cordages pour les vaisseaux. On y trouve encore en abondance, de l'anis, du cumin, du sel, de la cire, de la laine, des cuirs, des bois, de la poix & de l'ambre ; aussi Ovalle prétend que les Marchands qui trafiquent du Chili aux autres endroits bordés par la mer du sud, particulièrement à Lima, peuvent gagner depuis cent jusqu'à trois cents pour cent de profit.

Quoiqu'ils ayent une grande quantité de mûriers, ils n'élevent pas de vers à soie ; en sorte que les femmes qui, en général, portent le goût pour la parure, jusqu'à l'extravagance, appauvrissent le pays, pour acheter de riches étoffes de soie, quoiqu'elles pussent aisément s'en procurer, si elles s'adonnoient à cette partie. Ils ont beaucoup d'abeilles, cependant ils font venir de la cire d'Europe, faute d'industrie pour préparer celle du pays. Ils font venir le poivre & les autres épices, des Indes Orientales ; cependant ils ont chez eux de quoi y suppléer. Les herba-

ROGERS.
Chap. XIII.

AN. 1710.

ROGERS,
Chap. XIII.

An. 1710.

ges, la chasse, la pêche, le bois de chauffage & celui de bâtiment sont en commun, de même que les mines de sel. Ils font peu d'usage de leurs mines de plomb & de mercure, d'autant que les Péruviens ont suffisamment de ce dernier minéral, pour purifier leur argent.

Des mines
du pays.

Ovalle prétend que depuis les frontières du Pérou jusqu'au détroit de Magellan, il n'y a aucun canton qui n'ait des mines d'or; mais elles ne sont pas si remarquables que celles du Pérou, & les habitants ne s'attachent pas à celles d'argent, parce qu'on exploite les mines d'or avec moins de travail. On ne tire plus d'or en si grande abondance, depuis les guerres entre les Espagnols & les Araucanos; mais les Naturels attendent les temps de pluie qui le font tomber des montagnes, dans les rivières & dans les lacs; ils se mettent dans l'eau, remuent le fonds avec leurs pieds, pour en trouver les grains, & ce qu'ils en ramassent suffit pour fournir à leurs besoins: manière assez singulière, si elle est aussi certaine que le dit Ovalle. Il ajoute qu'on envoya un de ces grains à

Séville, où il fut éprouvé, & qu'on le trouva à vingt-trois karats de fin sans être purifié. Plusieurs des cloches & des canons du Pérou, sont faits de cuivre de ce pays.

ROGERS,
Chap. XIII.

An. 1710.

Les Andes, ou chaînes de montagnes, nommées les Cordillieres (*), s'étendent du nord au sud depuis la Province de Quito, jusqu'au détroit de Magellan, dans un espace de plus de mille lieues. On les regarde comme les montagnes les plus élevées qui soient au monde: elles ont en général, quarante lieues de large, & sont entrecoupées d'un grand nombre de vallées habitables. Ces montagnes forment un double sommet; le plus bas est couvert de bois, mais le plus élevé est stérile, à cause de la rigueur du froid & de la neige dont il est couvert. Les animaux les plus remarquables dans ces montagnes sont des especes de porcs, nommés Pecarys, qui ont le nombril sur

Des Cordillieres,

(*) Cordillera est un mot Espagnol qui signifie une suite de hauteurs d'une grande étendue, mais on l'applique particulièrement aux Andes, montagnes qui coupent l'Amérique méridionale dans toute sa longueur.

ROGERS
Chap. XIII.

AN. 1710.

le dos : ils vont en grands troupeaux dont chacun a son Conducteur, & jusqu'à ce qu'il soit tué, il est dangereux pour les Chasseurs de s'en trop approcher ; mais quand il tombe, tout le troupeau se disperse aussitôt ; au moins les Auteurs Espagnols le disent ainsi. On y voit des chevres sauvages, dont le poil est aussi doux que de la soie, & dont on fait de très-beaux chapeaux. Les moutons ont la forme des chameaux, quoiqu'ils soient beaucoup plus petits ; leur laine est si fine, qu'on la préfère à la soie pour la douceur & pour la couleur.

Grandes routes du temps des Incas.

Les anciens Incas ou Princes, ont fait couper deux routes au travers de ces montagnes ; & si nous en croyons Herrera, une de ces routes étoit pavée l'espace de neuf cents lieues, depuis Cusco jusqu'au Chili : elle avoit vingt-cinq pieds de large ; de quatre lieues en quatre lieues, on trouvoit un beau bâtiment, & à chaque demi-lieue, il y avoit des Courriers pour se relever les uns les autres & porter les messages de l'Etat. Il ajoute qu'on trouvoit toujours des especes d'hotelleries sur cette

route, où les Voyageurs étoient fournis de tout ce qui leur étoit nécessaire; mais que les défilés sont si étroits dans les montagnes, qu'un mulet peut à peine y passer. On commence à monter dès le rivage de la mer; mais il faut trois ou quatre journées de marche pour atteindre ce qu'on appelle proprement le sommet des montagnes. L'air y est si rarefié, qu'on ne peut y respirer qu'avec peine. Herrera dit que ceux qui y vont du Pérou, sont très-incommodés de nausées & de vomissemens. Ovalle ajoute que sur ces montagnes, il y a des météores quelquefois si élevés, qu'ils ressemblent à des étoiles, & d'autres fois si bas, que les mulets sont effrayés du bourdonnement qu'ils forment autour de leurs oreilles & de leurs pieds. Du sommet des Cordillieres, on ne peut voir le pays au-dessous, à cause des nuages qui sont entre deux, mais le ciel est très-clair & serein au-dessus, & le soleil y brille avec force.

Il y a seize volcans dans cette chaîne de montagnes, qui souvent, éclatent avec des effets terribles, brisent des rochers & jettent une prodigieuse

ROGERS,
Chap. XIII.

AN. 1710.

Des Volcans;

ROGERS,
Chap. XIII.

AN. 1710.

gieuse abondance de feu, accompagné d'un fracas épouvantable. On pense que ces hauteurs contiennent de très-riches mines; mais que les Naturels les cachent soigneusement, & qu'il y a entre eux, peine de mort pour ceux qui les découvroient: aussi les tentatives que les Espagnols ont faites pour les trouver, ont toujours été inutiles.

On ne peut traverser les Cordillieres qu'en été, ou au commencement de l'hiver. Elles sont coupées par des précipices effrayants & par des rivières profondes, sur les bords desquelles on ne trouve que des passages si étroits, que les mulets & les Voyageurs y périssent quelquefois. Les eaux coulent avec tant de violence, & à une telle profondeur au-dessous des chemins, qu'il est très-dangereux d'y porter la vue, crainte que la tête ne tourne. Les montées & les descentes sont si escarpées, qu'il seroit très-difficile de les passer à pied; mais les difficultés du chemin sont réparées par la beauté des cascades que les eaux forment naturellement, en tombant des rochers & des montagnes. Dans quelques

vallées, l'eau s'éleve à une grande hauteur, par des jets naturels, comme dans les jardins, qui sont l'ouvrage de l'art; & ces eaux jaillissantes, qui s'élancent au milieu des plantes & des fleurs odoriférantes, forment les coups d'œil les plus délicieux. Il y a de ces courants & de ces jets dont l'eau est si fraîche, qu'il seroit difficile d'y tenir la main pendant une minute. En quelques endroits, on trouve des fontaines chaudes, très-bonnes pour différentes maladies, & qui laissent une teinture verte dans les canaux par où elles passent. Sur une de ces rivières, nommée *Mendoça*, on voit un pont naturel, formé par le rocher, & l'on remarque à la voute, des gouttes d'eau qui s'y sont rassemblées & congelées sous diverses figures, & différentes couleurs.

Ce pont est assez large pour qu'il puisse y passer trois ou quatre charriots de front. Il y a dans le même canton un autre pont, qu'on appelle des Incas, que quelques-uns prétendent avoir été fait artificiellement entre deux rochers, mais notre Auteur pense qu'il est l'ouvrage de la nature.

ROGERS,
Chap. XIII.

An. 1710.

Des Rivieres.

La premiere Riviere remarquable qui coule de ces montagnes, est celle qui prend sa source sur les frontieres du Pérou, environ à 25 degrés de latitude méridionale. On la nomme Riviere de Sel, parce que les eaux en sont si salées, qu'il est impossible d'en boire, & qu'elles pétrifient tout ce qu'on y jette. La seconde, est celle de Copiapo, dont la source est à 26 degrés de latitude: elle court vingt lieues de l'est à l'ouest, & forme une baie & un port, à l'endroit où elle se décharge dans la mer. La troisieme, est celle de Guasco, à 28 degrés de latitude, & qui forme aussi une baie & un port. La quatrieme, est la riviere de Coquimbo, qui prend son origine au trentieme degré, forme une baie superbe & un port, entouré de très-beaux myrtes & d'autres arbres, qui en ombragent les bords, & présentent un paysage aussi beau qu'il est agréable. La cinquieme, est celle d'Aconcagua, riviere large & profonde, qui commence environ à 33 degrés de latitude méridionale, & coule au travers de valées très-fertiles. La sixieme est celle de Maypo, à

à 33 degrés 30 minutes de latitude : elle est si rapide, qu'on n'a jamais pu y faire de pont qu'avec des cordes ; elle entre dans la mer avec tant de force, que ses eaux forment une barre, & qu'on les distingue à une très-grande distance. Elles sont assez saumaches ; mais on les estime pour les truites excellentes qu'on y pêche, & l'on trouve sur les bord, des moutons, dont la chair est d'un goût exquis.

ROGERS,
Chap. XIII.

An. 1710.

Ovalle nous parle de plusieurs fontaines, tant chaudes que froides, remarquables dans ce pays, & très-utiles en plusieurs maladies. Il dit qu'il y a quelques lacs salés qui rapportent un grand profit à ceux qui en sont les Propriétaires, parce que la pêche y est plus assurée que dans la mer. Ils fournissent la plus grande partie des marchés durant le carême, & beaucoup de sel dans la saison chaude.

Suivant le même Auteur, on trouve dans la vallée de Lampa, près de Saint Jago, une herbe d'environ un pied de haut, qui ressemble à notre Basilic ; en été, elle est couverte de grains de sel semblables

Des Poissons
& des Co-
quillages.

à des perles, & dont l'odeur est plus agréable que celle de tout autre sel. La côte fournit des coquillages en plus grande quantité qu'on n'en trouve en tout autre endroit, ainsi que des huîtres très-bonnes à manger, qui produisent de très-belles perles; des choros, autre espèce de coquillages d'où l'on en tire également; des monegues, qui ont deux coquilles rondes, & dont l'intérieur ressemble à la nacre de perle. Enfin la mer jette des coquilles en si grande quantité sur quelques parties de la côte, qu'on en peut aisément charger des vaisseaux, & elles sont si variées pour la forme & pour les couleurs, que les Européens curieux en font de très-belles collections, au lieu que les Indiens les brûlent pour faire de la chaux. Il y a sur ces côtes d'autres espèces de poissons, que quelques-uns appellent Etoiles de mer, d'autres reçoivent les noms du soleil & de la lune, parce qu'ils ressemblent à ces planetes. Ces poissons réduits en poudre, & pris dans du vin, sont un remede excellent contre l'ivresse; on en donne souvent pour en garantir, & le remede est

infaillible, d'autant qu'ils causent le plus grand dégoût du vin. On trouve aussi sur cette côte, beaucoup d'ambre, particulièrement de gris, qui est l'espece la plus estimée. Ils ont de toutes les sortes de poisson connus en Europe, outre plusieurs autres, qui sont particulieres au pays.

ROGERS,
Chap. XIII.

AN. 1716

Outre les oiseaux communs dans nos contrées, on trouve au Chili des Flamands, qui sont plus gros que nos coqs-d'Inde, avec des plumes blanches & écarlates, dont les Naturels font divers ornemens: ils ont les jambes si longues, qu'ils passent aisément au travers des étangs. L'oiseau Enfant, est ainsi nommé parce qu'il ressemble à un enfant emmailloté, dont les bras sont libres: la chair en est très bonne à manger. Les hérons sont si estimés pour leurs plumes, dont on fait des houppes, qu'on prétend que chacune de ces plumes propres à mettre sur la tête, coûtoit autrefois deux réales; mais ces oiseaux sont fort rares. Il y en a d'autres, nommés Gascollos, dont les plumes sont employées ordinairement pour l'usage des Soldats. Les Voycas dont les Indiens

Des Oiseaux.

ROGERS.
Chap. XIII.

AN. 1710.

pensoient que le cri présageoit la mort, la maladie, ou quelque autre infortune, ont les plumes de l'estomac d'une couleur écarlate très-vive, & les autres de couleur brune. Les Pinguedas n'ont pas le corps plus gros qu'une amande; ils vivent sur les fleurs dont ils se nourrissent, & ils paroissent un mélange d'or poli & du plus beau verd: les mâles ont sur la tête une houe couleur d'orange, dont l'éclat est aussi vif que celui du feu: ils ont la queue d'un pied de long, & large de deux pouces. Les Condores sont d'une grosseur étonnante, & blancs comme de l'hermine; leur peau est très-douce & très-chaude, & l'on s'en sert pour des gants. Il y a de ces oiseaux qui ont jusqu'à dix pieds de large d'une aile à l'autre, quand elles sont étendues. On y trouve aussi beaucoup d'autruches, & de faucons de diverses especes.

Des Quadrupedes.

Ils n'avoient autrefois ni vaches, ni chevaux, ni moutons, ni cochons, ni chats, ni chiens ordinaires d'aucune espece, ni chevres, ni ânes, ni lapins; mais depuis que les Espagnols y ont porté de ces différentes

espèces d'animaux, ils s'y sont multipliés excessivement par la fertilité du pays & l'abondance des pâturages; en sorte qu'une vache y donne assez communément jusqu'à cent cinquante livres de suif. On y vendoit autrefois un cheval mille écus; mais ils en ont à présent en si grande quantité qu'ils en envoient tous les ans au Pérou.

ROGERS,
Chap. XIII.

AN. 1710.

L'animal le plus remarquable du des Moutons. pays, & dont les Européens n'avoient aucune connoissance, est leur mouton, qui par la figure ressemble à un chameau, quoiqu'il ne soit pas si gros. Les habitants s'en servoient pour le labourage & pour mettre aux voitures, avant qu'ils eussent les bêtes d'Europe. Leur levre supérieure est fendue: ils crachent contre ceux qui les tourmentent, & partout où tombe leur salive, il se forme une espèce de galle. Leurs chevres sauvages ressemblent beaucoup à leurs moutons; elles sont d'un rouge clair, si légères, qu'un cheval ne peut les suivre; & il n'est pas possible de les apprivoiser. Elles vont en grands troupeaux, & on les chasse avec des chiens, qui prennent aisément

ROGERS,
Chap. XIII.

An. 1710.

ment les petits, dont la chair est excellente. La chair des vieux, séchée & fumée, est ce qu'il y a de mieux dans cette espece de nourriture: on trouve des pierres de bezoard, dans un sac qu'ils ont sous le ventre, particulièrement aux plus vieux. Notre Auteur dit qu'il apporta en Italie une de ces pierres, qui pesoit trente-deux onces, & qui étoit d'une forme ovale aussi parfaite que si elle avoit été travaillée sur le tour. Il donna soixante & dix pieces de huit pour cette pierre, à l'Indien qui l'avoit trouvée.

Des Arbres. Les arbres les plus remarquables, outre ceux que nous avons en Europe, sont le canellier, ainsi nommé parce que l'écorce ressemble à la canelle. Le gayac, qui croît dans les Cordillieres, & dont le bois est aussi dur & aussi pesant que du fer: on en fait des infusions, très-bonnes pour diverses maladies. Le bois de sandal, très-odoriférant, est un préservatif contre les maladies contagieuses, & les Prêtres en font usage quand ils vont visiter les malades. Le maghey dont les feuilles sont excellentes contre les brûlures: le fruit

ressemble aux bayes des Myrtes, & le goût en est délicieux. Lequel porte un fruit dont on fait une liqueur très-douce. L'iluigan, que les Espagnols nomment malde, est de la grosseur & de la couleur du poivre, il vient sur un petit arbre, & l'on en fait une liqueur agréable, estimée des gens de qualité. Le myrtilla croît sur les montagnes, depuis le trente-septieme degré de latitude. Herrera dit que le fruit de cet arbre est la nourriture ordinaire des Naturels du pays : il ressemble au raisin, & l'on en fait un vin, qui surpasse en bonté toutes les autres liqueurs. Il est d'une couleur d'or éclatante, porte mieux l'eau qu'aucun autre vin, fortifie le cœur, ne fatigue jamais l'estomac, & augmente l'appétit. On en fait aussi d'excellent vinaigre. Les cyprès, les cèdres & les chênes du même pays, fournissent du bois de la meilleure qualité.

Du continent, notre Auteur passe aux isles du Chili, dont la premiere est celle de Juan Fernandez. Celles de Chiloé, situées à 43 degrés ou environ de latitude, forment un ar-

ROGERS,
Chap. XIII.

An. 1710.

Des Isles du
Chili, Juan
Fernandez,
Isles de Chi-
loé.

chipélague de quarante Ifles. La nature du climat y est telle qu'il y pleut presque pendant toute l'année; enforte qu'il n'y a que le maiz, ou les autres grains, qui ne demandent que peu de soleil qui puissent y mûrir. La principale nourriture des habitants, est la racine de papas, qui y est plus grosse qu'en tout autre endroit. Ils ont d'excellents coquillages, de très-bonne volaille, des cochons, des bœufs & des brebis.

La capitale du pays, est la ville de Castro, située dans la principale Isle, avec une garnison d'Espagnols. Il y a beaucoup de miel & de cire, & quelques mines d'or sur la côte. Les principales manufactures sont celles d'étoffes grossieres pour les Indiens, & l'on y trouve de grands bois de cèdre d'une hauteur prodigieuse, dont les planches font un grand commerce au Chili & au Pérou. Les isles de Conos sont à 45 degrés de latitude; mais on n'en tire que très-peu de chose, à cause des pluies excessives dont elles sont fréquemment inondées.

La Belle-
Isle.

La Belle-Isle, à peu-près sous la même latitude que Valparaiso &

Saint Jago a un très-beau port où les vaisseaux peuvent jeter l'ancre à vingt ou trente brasses d'eau. Les Espagnols disent que cette isle est très-belle, qu'elle produit beaucoup d'arbres, qu'on y trouve des sangliers & d'autres bêtes fauves, de l'eau excellente, & du poisson en abondance.

ROGERS,
Chap. III.

An. 1710.

La partie septentrionale de l'isle de la Mocha, est basse & unie; mais la partie méridionale est remplie de rochers. Nous avons vu que les Hollandois commandés par Spilbergen, y furent très-bien reçus des Naturels, qui leur fournirent une grande quantité de provisions, en échange pour du drap, des haches, & d'autres instrumens.

La Mocha.

L'isle de Sainte Marie est à treize lieues au sud-ouest de la Conception & à trois lieues d'Aranco. Elle est très-fertile, dans un climat tempéré, vers le trente septieme degré de latitude, & fort peuplée. Les isles de Pedro de Sarmiento, ainsi nommées, parce que cet Officier les découvrit en allant à la poursuite de François Drake, sont au nombre de huit, à cinquante degrés ou environ, de la-

Isle de Sainte Marie.

titude; ce qui nous donne lieu de
 croire que ce font les mêmes isles
 qu'on nomme à présent les isles du
 Duc d'York, un peu au nord du dé-
 troit de Magellan.

ROGERS,
 Chap. XIII.

An. 1710.

Description
 de Cuyo.

Cuyo, troisieme quartier du Chi-
 li, est situé de l'autre côté des Cor-
 dillieres, c'est à-dire à l'est de ces
 montagnes; il est partagé en diffé-
 rentes Provinces, & la température
 en est totalement différente de celle
 du Chili. L'été y est excessivement
 chaud, & les habitants sont telle-
 ment tourmentés par les punaises &
 par les cousins, qu'ils sont obligés
 de passer une partie de l'année dans
 leurs cours & dans leurs jardins. Ils
 ont des éclairs & des tonneres pres-
 que continuels, & sont excessive-
 ment incommodés d'insectes veni-
 meux. Pour compenser en quelque
 sorte ces désagrémens du pays, le
 terrain y est encore plus fertile, s'il
 est possible, qu'au Chili. Les mois-
 sons y sont plus riches, les fruits
 plus gros & de meilleur goût, effet
 naturel d'une plus grande chaleur.
 Ils ont en abondance, les bleds, le
 vin, la viande, ainsi que tous les
 fruits, toutes les racines & tous les

herbages de l'Europe, avec des plantations très-étendues d'oliviers & d'amandiers. En hiver, le froid n'y est pas si dur qu'au Chili, l'air y est beaucoup plus serein, & par conséquent, la saison plus tempérée. Ils ont une grande quantité de truites excellentes, & d'autres poissons de riviere. Du fruit qu'ils nomment Algaroba, ils font un pain si fade, que les Etrangers ne peuvent en manger. Ils envoient au Tucuman & dans le Paraguai, des figues, des grenades, des pommes, des pêches seches, des raisins, d'excellent vin & de l'huile. Ovalle dit que de son temps, on y découvrit de riches mines d'or & d'argent, qu'on jugeoit meilleures que celles du Potosi : qu'en général, tout ce qui est nécessaire à la vie, s'y trouve en aussi grande abondance que dans tout autre pays, & que la température de l'air y est très-bonne pour la santé.



CHAPITRE XIV.

Les Anglois sont très-bien reçus, & traités favorablement par le Gouverneur & par les Habitants de Guam; Description du terroir & des productions de cette Isle; Le Marquis est en danger par une trombe; Ils arrivent aux Isles de Button; Ils sont très-bien reçus du Roi & de toute sa Cour; Ce Prince veut les tromper sans y pouvoir réussir; Conduite désobligeante du Gouverneur de Batavia envers les Corsaires: Ils arrivent au Cap de Bonne-Espérance; Leur retour en Europe; Ils jettent l'ancre aux dunes; Conclusion.

ROGERS,
C. p. XIV.

An. 1710.

Difette de
p^rin sur les
vaisseaux An-
glois.

LE 16 de Janvier 1710, en examinant ce qui se trouvoit de pain sur le Bachelier, on trouva qu'il en pouvoit fournir mille livres au Duc, autant à la Duchesse, & cinquante livres au Marquis: on lui donna en retour, deux barils de farine, un de bœuf & un de porc. Le 28, le premier Garde trouva qu'on lui

avoit pris du porc, le voleur fut découvert, on l'attacha au cabestan, & chacun des hommes le frappa d'un coup de corde de neuf brins. En tout autre temps, la punition auroit été moins sévère; mais la rigueur étoit devenue absolument nécessaire, parce qu'ils n'avoient plus que pour trente & un ou trente-deux jours de provisions à bord.

ROGERS,
Chap. XIV.

An. 1710.

Le 14 de Février, pour donner plus de vigueur aux hommes, on augmenta la portion de chaque plat d'une demi-livre de pain ou de farine par jour. Le Capitaine fit écrire aux Officiers les noms de leurs Valentines (*) & leur fit boire à chacun du punch à la santé de ces belles. Le 17, un os de la mâchoire du Capitaine Rogers qui étoit demeuré enfoncé dans la gorge depuis sa blessure, en fut retiré, avec succès, ce qui le mit dans un état beaucoup meilleur qu'il n'étoit avant.

Le 10 de Mars, ils gagnèrent les isles de Serpana & de Guam; ils jetterent

ils jettent
l'ancre près
de l'isle de
Guam.

(*) On donne ce nom à une amie que se choisit chacun des Officiers.

ROGERS,
Chap. XIV.

AN. 1710.

l'ancre à douze brasses d'eau, près de la dernière, après avoir vu tous les jour des Pirogues qui passaient près d'eux avec une vitesse étonnante, sans qu'on pût en engager aucune à s'arrêter & à venir à bord. Il étoit absolument nécessaire de se procurer des provisions fraîches, pour éviter la famine, & l'on résolut, s'il étoit possible, d'attirer à bord quelques gens de l'Isle, & de les retenir pour ôtages, si le Gouvernement refusoit de fournir les vivres dont ils avoient besoin. En conséquence ils appelèrent deux Espagnols, qui vinrent à bord, sur ce que les Corsaires leur firent entendre qu'ils appartenoient à la nouvelle Espagne. On en retint un pour ôtage, & l'autre fut envoyé à terre avec deux interprètes, chargés d'une lettre pour le Gouverneur de la place, portant qu'ils ne demandoient autre chose que la liberté de trafiquer paisiblement pour des provisions & des rafraîchissements, qu'ils payeroient immédiatement, promettant au surplus de se comporter en toutes choses comme amis : mais ils menaçoient en cas de refus d'agir ouvertement en ennemis, ce qu'ils desi-

roient cependant d'éviter, quoiqu'ils fussent sûrs du succès.

ROGERS,
Chap. VI.

An. 1710.

Le matin du 11, la Pinasse fut envoyée à terre avec un drapeau de treve, & les naturels marquerent aux gens beaucoup de cordialité, en leur promettant des provisions en abondance, si le Gouverneur en accordoit la permission. Elle fut apportée vers midi dans une lettre dont furent chargés les deux Interprètes, qui revinrent aux vaisseaux accompagnés de trois Espagnols, lesquels assurèrent les Corfaires que le Gouverneur étoit disposé à leur faire donner tout ce qui leur seroit nécessaire. On envoya aussi-tôt une réponse très-polie à Son Excellence, pour lui faire les remerciements, au nom des quatre vaisseaux, & elle fut signée de tous les Capitaines.

On leur four-
nit des pro-
visions.

Le 13, chaque vaisseau reçut des limons, des oranges, des cocos, & d'autres raffraîchissements, avec un bœuf pour chacun : on donna un repas à bord du Bachelier pour traiter les Espagnols ; les Officiers de tous les vaisseaux y assistèrent, même le Capitaine Rogers, quoiqu'on fût obligé de le hisser sur une chaise ;

ROGERS.
Chap. XIV.

tant pour monter que pour descendre.

An. 1710.

Ils descendent à terre.

Le 16, ils descendirent à terre, & se rendirent à la maison du Gouverneur, sur l'invitation qui leur en fut faite. Ils y furent reçus par deux cents hommes sous les armes, & par tous les principaux Habitants de l'Isle. On leur servit soixante plats différents, & à leur départ ils firent présent à Son Excellence de deux Negres revêtus de belles livrées, de vingt verges de drap écarlate, & de six pieces de beau Cambrai.

Le 17, Rogers reçut sa part des provisions, consistant en soixante cochons, quatre-vingt-dix-neuf volailles, vingt-quatre boisseaux de bled d'Inde, quatorze sacs de riz, quarante-quatre corbeilles de Yams, & huit cents noix de cocos. Le lendemain ils reçurent quelques bœufs en vie, qui étoient assez maigres: ils remercièrent par écrit le Gouverneur de ses politesses; payerent généreusement tout ce qu'on leur avoit apporté, & mirent à la voile le 21. Avant de rapporter la suite de leur voyage, nous allons donner une courte description du terroir, des

productions & de la situation de l'isle de Guam.

ROGERS,
Chap. XIV.

An. 1710.

Description
de l'isle de
Guam.

Cette Isle a environ quarante lieues de tour : l'ancre est dans la partie occidentale , où l'on trouve une grande anse vers le milieu , avec plusieurs maisons bâties dans le goût Espagnol , & tout ce qui est nécessaire pour le vaisseau d'Acapulco , d'autant que cet établissement est fait pour lui fournir les rafraîchissements dont il a besoin quand il retourne à Manille. Il y a environ trois cents Espagnols , tant dans cette isle que dans celles qui en sont voisines , & la plus grande partie des Naturels ont embrassé leur Religion. Il y avoit alors huit Religieux , dont six tenoient des écoles outre leurs fonctions ecclésiastiques. Il y a d'autres écoles tenues par des Mulâtres & des Indiens qui ont appris la langue Espagnole , que tous les Naturels entendent. Il y a une suite d'Isles depuis celles de Guam jusqu'au Japon , & plusieurs ont de l'or en assez grande quantité.

L'isle de Guam produit de très-
bonnes oranges , des limons , des citrons , du musc & des melons d'eau ,

Productions
de cette Isle.

ROGERS,
Chap. XIV.

An. 1710.

qu'on y a apportés originairement d'Espagne; Les orangers particulièrement y viennent très-bien. Cette Isle est remplie de collines, de Vallons, & des courants de très-bonne eau. On y trouve une grande quantité de bœufs, mais petits, maigres, & ordinairement blancs. L'indigo sauvage y croit en si grande abondance, que si ceux qui l'habitent étoient industrieux, & s'ils avoient des chaudieres pour le préparer, ils en tireroient un grand avantage: mais comme il n'ont pas ces commodités, & qu'ils sont hors de la route du commerce, ils n'en font aucun usage. Ils ne s'occupent que de ce qui peut servir à leur subsistance actuelle, & sont contents de la trouver avec facilité. Ils se servent si peu d'argent, & il y en a chez eux en si petite quantité, qu'ils ne purent trouver mille piastras pour acheter différents effets que le Capitaine Rogers consentoit à leur vendre.

Ils ont environ deux cents Soldats qui reçoivent leur paye de Manille, par un petit vaisseau qui en vient une fois par an. Ce bâtiment leur apporte des étoffes, du sucre

du riz & des liqueurs, qu'ils payent de l'argent qu'ils reçoivent; enforte que le vaisseau en remporte la plus grande partie, ce qui les a déterminés depuis quelque-temps à semer du riz dans les vallées, & à faire quelques autres améliorations. Les cochons y sont en grand nombre, & me lieurs qu'en aucun autre pays du monde, parce qu'ils se nourrissent de cocos & de fruit à pain qui est très-commun dans l'isle. Si les Espagnols étoient plus actifs, ils trouveroient aisément tout ce qui leur seroit nécessaire pour rendre la vie agréable. Ce fruit à pain est la production la plus remarquable de l'Isle: il est aussi gros qu'une orange, à laquelle il ressemble beaucoup, mais il devient trois fois plus gros quand il parvient à sa parfaite maturité. On en trouve en plusieurs autres endroits voisins de l'équateur dans les Indes orientales. Les feuilles sont presque aussi larges que celles du figuier, & ont la forme à peu près semblable; mais elles sont de couleur brune.

Le vent souffle constamment au sud-ouest, excepté pendant les monçons occidentales, qui durent de-

puis le milieu de Juin jusqu'au milieu du mois d'Août.

ROGERS,
Chap. XIV.

AN. 1700.

Le Gouverneur demeure dans la partie septentrionale de l'Isle, où il y a un couvent & un petit village, qui est la principale habitation des Espagnols. Ils se marient avec les filles des Naturels, & il n'y a pas plus de quatre femmes Espagnoles dans toute l'Isle.

Des Habitués.

Les Indiens sont grands & forts, leur couleur est olive foncé : ils vont entièrement nus, à l'exception d'un linge aux endroits nécessaires : les femmes portent aussi une espèce de petit jupon. Les hommes sont adroits à lancer des mottes d'argile de forme ovale, qui deviennent aussi dures que du marbre quand elles sont bien séchées au feu. Ils sont si experts à tirer au but, qu'il est très-rare qu'ils le manquent, & les Espagnols disent aussi qu'ils lancent leurs frondes avec tant de force, qu'ils peuvent tuer un homme à une distance considérable. Ils n'ont point d'autres armes que ces frondes, avec un bâton ou lance du bois le plus dur qui soit dans l'Isle.

Le Gouverneur fit présent au Ca-

pitaine Rogers d'une de leurs Pyrogues, & les Espagnols lui dirent qu'elle faisoit vingt lieues par heure : mais le Capitaine jugea qu'elle pourroit faire vingt milles dans cet espace de temps, & en effet elle passoit les vaisseaux Anglois avec la vitesse d'un oiseau qui vole.

Ces Pyrogues ont environ trente pieds de long, deux de large, & trois de profondeur. Elles ne portent qu'un mât placé au milieu, avec une voile de natte faite en forme de voile de Mizène. La vergue est à la moitié du mât, & il y a un homme placé à chaque bout de la Pyrogue, avec un pagaie à la main pour la conduire ; enforte que quand ils veulent révirer, ils n'ont pas besoin de tourner la Pyrogue pour recevoir le vent dans la partie opposée, & ils ne font que changer la voile, puisque la poupe & la proue ont la même forme. Ces bâtimens sont si étroits, qu'ils ne pourroient porter des voiles, s'ils n'avoient des soliveaux du côté opposé au vent, attachés à un gros bloc fait comme une chaloupe ; mais qui n'a que moitié de la longueur de la Pyrogue, & qui lui est contigu,

ROGERS,
Chap. XIV.

An. 1710.

Des Pyro-
gues.

ROGERS,
Chap. XIV.
AN. 1710.

Ces solives sont couvertes de planches élevées au niveau du bord de la Pyrogue, & c'est où l'on met les marchandises & les Passagers. Ces petits bâtimens renversent souvent quand le vent souffle avec un peu de force du côté du bloc dont nous venons de parler.

Le Marquis est en danger.

Le 14 d'Avril, les Anglois étant à 20 degrés de latitude septentrionale ou environ, se trouverent si voisins de deux trombes, que l'une fut prête à tomber sur le Marquis, mais elle fut heureusement rompue par deux coups tirés à propos de la Duchesse. Le 23, le Marquis, & le Bachelier furent endommagés dans leurs manœuvres par un violent ouragan qui duroit depuis quatre ou cinq jours; & comme ces deux bâtimens étoient mauvais voiliers, ils retardoient les autres navires; la fatigue augmentoit de jour en jour dans l'équipage du Duc, qui travailloit continuellement à la pompe à cause d'une fente qui s'étoit faite, & qu'on n'avoit pu réparer.

Ils arrivent à l'Isle de Button.

Après avoir suivi la côte pendant quelques jours, le long des rivages élevés dans la Nouvelle Guinée, à la

vue de plusieurs Isles, ils arriverent à celles de Button le 25 de Mai. Le Duc & la Duchesse y envoyerent chacun leur Pinasse, qui revinrent en peu de temps chargées de cocos, & rapporterent que les Habitants, qui parloient la langue Malayenne étoient très-polis & recevoient bien les étrangers. Les vaisseaux chercherent inutilement un terrain propre à jeter l'ancre, & quoique leur beau-pré touchât presque le rivage, ils ne trouverent point de fonds. Plusieurs canots les aborderent chargés de volailles, de bled-d'inde, de cocos, de Citrouilles, & d'autres provisions, qu'ils échangerent avec les gens d'équipage. Rogers en envoya quelques-uns à terre dans la Gabarre & dans la Pinasse; ils furent très-bien reçus du Roi & de la Noblesse, qui leur promirent un ample secours de tout ce qui leur étoit nécessaire. Non-seulement les Seigneurs de la Cour, mais Sa Majesté Indienne, elle-même, étoient entièrement nus, à l'exception d'un voile léger qui leur formoit une ceinture, & couvroit aussi les parties postérieures. Après avoir passé plusieurs pointes de terre, en

jettant la sonde pendant trois ou quatre jours, ils trouverent enfin un ancrage depuis trente jusqu'à quarante brasses de profondeur, à la latitude de 5 degrés 41 minutes, où le Duc & la Duchesse s'amarrèrent. Peu de temps après, la chaloupe du Duc amena quelques Malayens dans un canot que les gens avoient engagés à les suivre à force de présents : mais on ne put en retirer aucun avantage, parce que personnes de ceux qui étoient à bord des deux vaisseaux ne pouvoient discourir avec eux. Le Capitaine Dover avoit un Interprète, mais il refusa de le prêter, malgré le besoin qu'on en avoit. Ces Indiens ne voulurent pas aller à bord du *Bachelier*, qui se trouva alors exposé à quelque péril sur les bas fonds. En quittant le *Duc*, ils montrèrent de la main la terre qui étoit au nord, en prononçant *Botoo*.

Le Capitaine *Dampier* dit qu'il avoit déjà passé par le détroit de *Bouton*, & il parle dans ses voyages d'une Ville au sud de ce détroit, où un Roi faisoit sa résidence; cependant il parut alors qu'il n'en avoit connoissance que sur le récit qu'on lui en

en avoir fait. Le rivage près de cette Ville, environ à six lieues au nord, parut propre pour le radoub, & le Capitaine Rogers vouloit y conduire le Duc pour en faire boucher les ouvertures; mais comme il vit qu'une seule pompe suffisoit alors pour en épuiser l'eau, il jugea qu'ils ne devoient pas s'arrêter & perdre du temps.

ROGERS,
Chap XIV.

AN. 1710.

Le 29 de Mai, on convint d'envoyer le Capitaine Dampier, avec M. Vanbrugh, M. Connely, & l'Interprète, par forme de députation vers le Roi, pour lui demander des rafraîchissements, avec offre de lui en donner le payement. Ils furent très-bien reçus de ce Prince; il parut très-satisfait de ce qu'on lui fit voir pour échantillon des marchandises qu'on lui donneroit en échange, & il reçut avec le plus grand plaisir une Mitre d'Evêque qu'on lui envoya pour présent. Les Habitants commencerent à venir à bord avec des cocos, des volailles, du bled, & toutes sortes de rafraîchissements. Le premier de Juin les Anglois firent du bois & de l'eau, & la Pinasse revint de la Ville, sans pouvoir ren-

Le Roi de
cette isle leur
fournit des
provisions.

ROGERS, Chap. XIV.
An. 1710.

dre un compte bien net de ce que faisoient les Officiers ; mais le Capitaine Dampier retourna bien-tôt à bord avec une petite quantité de provisions dont le Roi faisoit présent aux Commandants.

Le Capitaine Rogers étoit mécontent des retards de ce Prince , qui avoit amené une grande quantité de provisions , & vouloit les vendre un prix excessif , en retenant M. Vanbrugh jusqu'à ce qu'on eût consenti à ses demandes ; mais il fut obligé de le renvoyer , autrement Rogers auroit mis en prison son Interprète qui étoit un Portugais , si nécessaire au Roi pour les affaires du commerce , qu'il ne pouvoit s'en passer. Cependant M. Vanbrugh & lui se séparèrent bons amis ; mais on ne le put engager à donner un Pilote pour passer le détroit , quoiqu'on lui fit des propositions très-avantageuses , & il refusa aussi de diminuer le prix des provisions. Les Anglois s'en inquiéterent peu , d'autant que depuis trois semaines les gens de la campagne leur avoient fourni , à un prix plus raisonnable , tout ce qui leur étoit nécessaire.

Pendant qu'ils étoient dans cette Ile, on eut le bonheur de découvrir une mutinerie très-dangereuse, qui avoit passé du Duc à la Duchesse, & dans laquelle même étoient entrés plusieurs Officiers. Les suites en auroient pû devenir funestes pour toute la réussite du voyage : mais les chefs furent mis aux fers, & on les partagea à bord des différents vaisseaux.

ROGERS,
Chap. XIV.

An. 1710.

Mutinerie
découverte.

Le 8 de Juin, ils leverent l'ancre, & le lendemain ils rencontrèrent un vaisseau Hollandois chargé pour Macassar, où cette Nation a un établissement dans la partie méridionale des Célebes. Le Maître, qui étoit Malayen, promit non-seulement de les conduire pour passer le détroit, mais encore de les mener à Batavia pour une légère récompense, à condition que les Hollandois n'en seroient pas instruits. Les Capitaines y consentirent avec joie, & trouverent que cette proposition leur étoit très-avantageuse, d'autant qu'elle les mettoit en état d'éviter les bas-fonds de Brill & de Bunker, ainsi que plusieurs autres très-dangereux, dont les Pilotes Hollandois connoissent le canal mieux que les Marins des

Ils arrivent à
Batavia.

autres Nations. Le 15, ils virent un grand nombre de barques de pêcheurs, qui se tinrent toujours éloignées : & ils passerent à cinq lieues de la haute terre de Japara, sur la côte de Java qu'ils laisserent à l'ouest. Le 17, ils rencontrèrent un Navire Hollandois de six cents tonneaux & de cinquante canons, qui leur confirma la mort du Prince George de Dannemarck, & la continuation de la guerre en Europe. Le 20, ils entrèrent dans la rade de Batavia, & jetterent l'ancre à six ou sept brasses de profondeur, au milieu de plus de trente vaisseaux. Le 22, les Commandants se rendirent auprès du Gouverneur; il examina & approuva leurs commissions d'Armateurs particuliers, & promit de leur donner, comme à des amis, tous les secours qui seroient en son pouvoir; mais il ne tint pas exactement sa parole, & ils furent très-long-temps avant de pouvoir obtenir un vaisseau pour carener. Quand il leur eut été accordé, ils passerent le 23 de Juillet à l'isle de Horn: mais on leur fit payer les provisions à un prix excessif; & quand ils vouloient obtenir une

Audience du Gouverneur, dont ils avoient souvent besoin, ce n'étoit qu'avec les plus grandes difficultés, & en payant chèrement les Gardes ou le Secrétaire, encore n'y réussiffoient-ils pas toujours. L'Auteur Anglois remarque à cet occasion, qu'il en est de même dans presque tous les établissemens Hollandois, où les vaisseaux de sa Nation sont reçus avec une apparence d'amitié, pendant qu'on les traite sous main en ennemis réels.

ROGERS,
Chap. XIV.

An 1710.

Comme l'isle de Horn étoit très-incommode pour carener, les Commandants demanderent au Gouverneur la permission de le faire à Unrest, où vont les vaisseaux Hollandois qui en ont besoin; mais il ne leur fut pas possible de l'obtenir, non plus que le secours des Charpentiers de la même Nation, & ils furent obligés de se servir de huit ou dix Calfateurs Malayens.

Ils y sont assez mal reçus.

Pour mettre le comble aux désagrémens qu'on leur fit éprouver, le Sabandar, principal Officier de la Douane, pour les affaires des Etrangers, & qui étoit parent du Gouverneur, déclara à Rogers & à ses Con-

ROGERS,
Chap XIV.

AN. 1710.

lors, que si quelque Hollandois achetoit le Marquis, dont on avoit résolu de se défaire, il seroit obligé de le brûler ou de le démembrer. Il ajouta que cette résolution prise par le Gouverneur & par le Conseil étoit irrévocable, enforte qu'on fut obligé de vendre ce bâtiment au premier Anglois qui se présenta. Ce fut le Capitaine Jean Opey, de Londres, qui commandoit la Frégate le Houx : il acheta ce Bâtiment cinq cents soixante & quinze rixdalles Hollandoises, ce qui étoit beaucoup au-dessous de sa valeur.

Le Capitaine Rogers ne rétablit sa santé que très-lentement à Batavia : pendant le séjour qu'il y fit, on lui tira de la joue une grosse balle de mousquet que le Chirurgien avoit prise jusqu'alors pour une partie de l'os de la machoire qu'il avoit eue fracassée ; on lui ôta aussi plusieurs esquilles du pied & du talon. Plusieurs hommes moururent de flux de sang, occasionnés par les eaux de cette Isle ; cependant ils en corrigeoient la mauvaise qualité par l'Arack qui ne leur coûtoit qu'environ deux sols la pinte, & par le sucre,

dont ils ne payoient la livre que le même prix.

Le 12 d'Octobre, après s'être munis de provisions, les équipages des vaisseaux étant complétés, les Officiers & les hommes, fournis de ce qui leur étoit le plus nécessaire, en conséquence d'un comité de trois bâtimens qui régla l'argent qu'il convenoit de leur donner, ils mirent à la voile pour le Cap de Bonne-Espérance, & profiterent d'un vent de terre, qui leur étoit favorable. Le 17 Octobre, ils firent du bois & de l'eau à la tête de Java, dans l'isle du Prince, & en continuant leur voyage, ils arriverent le 28 de Décembre dans le port du Cap, & saluerent de neuf canons les Hollandois, qui leur rendirent le salut avec sept. Ils y attendirent jusqu'au commencement d'Avril 1711 le convoi d'une flotte Hollandoise, chargée pour l'Europe, quoique le Capitaine Rogers s'opposât fortement à ce retard. Il jugeoit qu'il seroit plus avantageux d'aller avec un ou deux vaisseaux au Bresil, où l'on se déferoit des denrées le moins propres à être gardées, & de revenir ensuite à Bris-

ROGERS,
Chap. XIV.

An. 1710.

Ils remet-
tent à la voi-
le, & revien-
nent en Eu-
rope.

An. 1711.

ROGERS,
Chap. XIV.

AN. 1711.

tol par le canal septentrional : mais le plus grand nombre des voix dans le comité, fut d'un avis contraire. Il y avoit au Duc une fente très-incommode, qu'il étoit presque impossible de boucher sans le carener : mais le Capitaine Courtney, & plusieurs autres Officiers s'y opposerent ; en sorte que Rogers fut obligé de se mettre en mer dans un état très-fâcheux. Le 5 d'Avril, l'Amiral Hollandois mit pavillon bleu, & baissa la voile de misaine pour signal du départ : il s'arrêta à l'isle des Penguins, où il fut suivi de tous les Vaisseaux. Le lendemain, la flotte, composée de sept vaisseaux Hollandois & de neuf Anglois, mit à la voile de l'isle des Penguins, avec un bon vent du sud-sud-est. Pendant tout le voyage depuis le Cap jusqu'en Hollande, la plus exacte discipline fut observée sur la flotte, & l'on marqua le plus grand respect pour l'Amiral Hollandois, quoiqu'il ne commandât qu'un vaisseau Marchand d'une Compagnie. Rogers ne nous en a pas conservé le nom, il remarque seulement qu'il étoit homme de mérite, de très-bon cœur, & qui avoit beaucoup d'égards

pour les vaisseaux Anglois qui alloient avec lui. Il en régaloit souvent les Officiers à bord de son bâtiment, & permettoit à la prise le Bachelier de se mettre à la tête de la flotte pendant la nuit, pour qu'elle pût suivre les autres, parce qu'elle étoit pésante à la voile. Le 23 de Juillet, ils arriverent au Texel: les Hollandois firent une décharge générale, & les Anglois saluerent le Chef d'Escadre, & le Pavillon de plusieurs volées.

Rogers,
Chap. XIV.

An. 1711.

Le 24, après le dîné, le Capitaine Rogers se rendit à Amsterdam, où il acheta quelques provisions nécessaires pour son vaisseau; & le premier d'Août il débarqua les hommes qu'il avoit pris à Batavia & au Cap. Il trouva à Amsterdam M. Holledge, & quelques-uns des Intéressés, qui lui demanderent un extrait de son voyage, qui fut attesté par serment pardevant un Notaire, crainte que la Compagnie Angloise des Indes Orientales ne prétendît que les Armateurs avoient empiété sur ses droits, en touchant à quelqu'un de ses établissemens.

Conclusion.


Tout étant ainsi mis en regle, ils

ROGERS,
Chap. XIV.

An. 1711.

leverent l'ancre du Texel le 22 de
Septembre, & le premier d'Octobre,
ils mouillèrent aux Dunes, où ils fu-
rent visités par quelques-uns des In-
téressés. Le 14, ils arriverent à Eriff,
où ils commencerent à décharger
leurs cargaisons, dans l'espérance de
jouir bien tôt en Angleterre des fruits
d'un voyage aussi dangereux & aussi
bien conduit.





 VOYAGE

Dans l'Amérique Méridionale ,
 par DOM GEORGE JUAN, &
 DOM ANTONIO DE ULLOA.

CHAPITRE I.

Motif de ce voyage ; Avantages de cette Relation ; Les Espagnols s'embarquent , & arrivent à Carthagene ; Situation avantageuse de cette ville ; Invasions qu'elle a souffertes ; On change deux fois l'entrée de la baie ; Du fort Saint Lazare ; Bâtimens de Carthagene ; Des Eglises & des Couvents ; Étendue de la Jurisdiction ; Des différentes castes d'habitants ; Des Negres ; Habillement des hommes , des femmes & des Mulâtres.

 ULLOA,
 Chap. I.

An. 1735.

 Motif de ce
 voyage.

LE Voyage dont nous allons donner l'extrait , est regardé , avec raison , comme un des plus agréa-

ULLOA,
Chap. I.

An. 1735.

bles, des plus intéressants, & des plus authentiques qui ait jamais paru dans aucune langue. Il fut entrepris par les ordres du Roi d'Espagne Philippe V, qui en fit publier la Relation à Madrid. Le principal objet qu'on se proposa en l'entreprenant, fut de mesurer la longueur d'un degré du méridien, près de l'équateur, pour déterminer la vraie figure de la terre. Le Roi de France, Louis XV, demanda au Monarque Espagnol la permission d'envoyer quelques Membres de l'Académie Royale des Sciences de Paris, à Quito, dont la situation est voisine de l'équateur, pour y faire les observations qui pouvoient conduire à la résolution d'un problème si important pour les Sciences en général, & pour la Géographie & la Navigation en particulier. Le Roi d'Espagne, persuadé de la candeur de cette demande, voulut concourir à un projet aussi digne d'immortaliser le règne du Monarque, sous les auspices duquel il avoit été formé; non-seulement il permit que les Mathématiciens François se rendissent à Quito, mais il donna ordre à Dom

George Juan, & à Dom Antonio de Ulloa, Lieutenants des vaisseaux Espagnols & habiles Astronomes, d'accompagner les Académiciens, & de les aider dans une entreprise aussi utile, & aussi difficile à bien exécuter.

On voit, par ce que nous venons de dire, que les hommes employés dans ce voyage étoient des gens respectables, distingués par leur état, par leur science, par leur candeur, & par leur intégrité. Ce voyage n'étoit pas dû au hasard, mais à leur propre choix; soutenus par l'autorité, ils partirent avec une approbation générale, parce qu'on savoit qu'ils étoient très capables de suivre les vues qu'on avoit eues en les envoyant. Aussi remplirent-ils tout ce qu'on attendoit de leurs soins, avec autant d'exactitude que de fidélité, & à leur retour ils en publièrent une Relation, qu'on lit avec d'autant plus de satisfaction, qu'on sait qu'elle a la vérité pour base. Cette Relation est très-méthodique, fort détaillée, & aussi claire qu'instructive. Elle a de plus l'avantage inestimable de remplir parfaitement son objet, & de mettre en état de reconnoître

ULLOA,
Chap. I.

An. 1735.

Avantages
de cette Re-
lation sur cel-
les des autres
Voyageurs.

les erreurs ou la partialité de plusieurs autres Auteurs qui ont écrit précédemment.

ULLOA,
Chap. I.

An. 1735.

Les Espagnols s'embarquent, & arrivent à Carthagene.

Les Espagnols s'embarquerent à Cadix le 26 de Mai 1735; mais le vent ayant changé, ils furent obligés de jeter l'ancre environ à une demi-lieue de Las Puercas, où ils demeurèrent jusqu'au 28. Alors le temps étant devenu très-beau, & le vent s'étant tourné nord, ils remirent à la voile, & continuant leur cours, sans qu'il leur arrivât rien de remarquable, ils jetterent l'ancre dans la baie de Carthagene le 9 de Juillet.

La ville de Carthagene est située à 10 degrés 25 minutes 48 secondes & demie de latitude septentrionale, à 282 degrés 23 minutes 36 secondes de longitude du méridien de Paris, & à 301 degrés 19 minutes 36 secondes du méridien du Pic de Ténériffe, suivant les observations des Astronomes Espagnols. Ils trouverent aussi après plusieurs expériences réitérées, que la variation de la Bouffole étoit de 8 degrés à l'est.

Cete baie & ce pays furent découverts en 1502, par Rodrigue de Bastidas; en 1504, Jean

'Découverte de cette baie.

de la Cosa & Christophe Guerra entrèrent en guerre contre les habitants Indiens. Ils trouverent plus de résistance qu'ils n'en avoient attendu; parce que ces Indiens étoient un peuple guerrier, & que la valeur leur étoit si naturelle, que les femmes mêmes partageoient volontairement les fatigues & les dangers de la guerre. Leurs armes ordinaires étoient les fleches, qu'ils empoisonnoient avec le suc de certaines herbes qui en rendoient mortelles les plus légères blessures. Quelques années après, Alonzo d'Ojeda, descendit dans le même pays, accompagné de Jean de la Cosa, son premier Pilote, & d'Americ Vespuce, fameux Géographe de ce siècle: mais ils n'eurent pas plus de succès que les premiers, quoiqu'ils rencontraient les Indiens assez fréquemment. Gregorio Hernandez de Oviedo ne fut pas plus heureux. Enfin la conquête de ce pays fut faite par Dom Pedro de Heredia, qui après avoir remporté plusieurs victoires sur les Naturels, fonda Carthagene en l'année 1533.

La situation avantageuse de cette Ville, l'étendue & la sûreté de la

ULLOA,
Chap. I.

An. 1735.

Situation
avantageuse
de Carthagene

baie, & sa position favorable pour le commerce du continent méridional, contribuèrent beaucoup à y former promptement un établissement. Les mêmes raisons engagèrent les Espagnols à l'augmenter, & à le bien mettre en état de défense; enforte qu'elle devint en peu de temps la plus fameuse de leurs Colonies, & l'entrepôt de toutes les autres: mais ces avantages attirèrent aussi contr'elle les hostilités des étrangers, animés par la soif des richesses, ou par l'importance de la place même qui a été prise & pillée plusieurs fois.

Invasions
qu'elle a
souffertes.

La première invasion qu'elle souffrit arriva peu de temps après sa fondation. Ce fut en l'année 1544, où quelques aventuriers françois y furent conduits par un Pilote Corse, qui y avoit passé quelque temps, & qui les instruisit de la situation de la Place, des chemins qui y conduisoient, & de plusieurs autres particularités nécessaires à savoir pour réussir dans leurs entreprises. Le second ennemi qui l'attaqua fut François Drake, qu'on appelloit le destructeur des nouvelles conquêtes: il en fit le pil-

lage, & y mit le feu, ce qui réduisit en cendres plus de la moitié de la Ville; la destruction totale étoit inévitable si les habitants ne fussent convenus de payer pour rançon cent vingt mille ducats d'argent.

Elle fut prise la troisième fois en 1697, par les François, sous les ordres de M. de Pointis, qui parut devant la place avec un fort armement, composé en grande partie de Filibustiers, qui ne valoient guere mieux que des Pyrates; mais comme ils étoient Sujets du Roi de France, ils furent protégés en cette occasion. Après avoir forcé le Fort de Boca-Chica, à se rendre, ce qui leur donna l'entrée libre du Port, M. de Pointis fit débarquer ses Troupes, & assiégea le Fort Saint-Lazare, dont la prise fut suivie de la reddition de la Ville, que la capitulation ne put garantir de l'avarice des Filibustiers, qui en firent le pillage.

Cette Place fut conquise avec tant de facilité par les François, que beaucoup de personnes soupçonnerent une correspondance particulière entre le Gouverneur & M. de Pointis. Ce soupçon fut fortement aug-

ULLIOA,
Chap. I.

An. 1735.

L'entrée de
la baie est
deux fois
changée.

menté sur ce qu'il s'embarqua à bord de l'Escadre françoise, avec tous ses trésors & ses effets, dont aucun ne souffrit de la calamité générale.

Cette Ville est située dans une Isle sablonneuse, qui forme un étroit passage du côté du sud-ouest, ce qui ouvre la communication avec la partie nommée Tierra-Bomba jusqu'à Boca-Chica. La langue de terre qui les joint présentement étoit autrefois l'entrée de la baie; mais quand elle fut fermée par les ordres de la Cour de Madrid, il ne resta d'autre passage que celui de Boca-Chica. On a encore fermé cette entrée depuis la dernière entreprise des Anglois en 1741, parce que s'étant rendus maîtres des Forts qui la défendoient, ils s'introduisirent dans la baie pour s'emparer de la Ville; cependant ils manquèrent leur entreprise, & furent obligés de se retirer avec une perte considérable. Cette attaque déterminâ la Cour d'Espagne à envoyer de nouveaux ordres pour r'ouvrir l'ancien passage; & depuis ce temps il est le seul par où les vaisseaux entrent dans la baie. Du côté du nord il y a si peu de terre, qu'avant la

muraille, on ne trouve que trente-cinq brasses de largeur d'une mer à l'autre : mais ensuite le terrain s'élargit, & forme une autre Isle de ce côté; de façon, qu'à l'exception de ces deux passages qui sont très-étroits, toute la Ville est entourée de la mer. Du côté de l'est, la communication d'une terre à l'autre se fait par un pont de bois. Les fortifications, tant de la Ville que des Fauxbourgs, sont construites à la moderne, & revêtues de pierres de taille. En temps de paix, la garnison est de dix compagnies de troupes réglées, dont chacune contient soixante & dix-sept hommes, en y comprenant les Officiers, & de plusieurs compagnies de Milices.

ULLOA,
Chap. I.

An. 1735.

Sur le sommet d'une hauteur, près le fauxbourg de Xéxémani est un fort, nommé Saint Lazare, qui commande la Ville & le Fauxbourg. On a trouvé par les opérations géométriques que l'élévation de cette colline est entre 30 & 31 brasses. Elle est contiguë à plusieurs autres plus élevées, qui s'étendent du côté de l'est. Elles se terminent à une autre colline très-haute, qu'on appelle

Du fort Saint
Lazare.

ULLOA,
Chap. I.

AN. 1735.

Monte de la Popa, sur le sommet de laquelle est un Couvent d'Augustins Déchaussés, appelé Nuestra Senora de la Popa. Ce Couvent jouit de la vue la plus charmante, qui s'étend sur tout le pays & sur la côte à une distance immense.

Bâtimens de
Carthagene.

La ville & les fauxbourgs de Carthagene sont très-agréables, d'autant que les rues sont droites, larges, uniformes, & bien pavées. Les maisons sont bâties de pierre, à l'exception de quelques-unes construites en brique; mais elles n'ont presque toutes qu'un étage au-dessus du rez-de-chauffée, & les appartemens en sont commodément distribués. Toutes les maisons ont des balcons & des jaloufies de bois, ce qui dure beaucoup plus en ce climat que le fer, lequel se rouille & se détruit en peu de temps par l'humidité, & par l'acrimonie de l'air rempli de nitre. Cette raison, & la couleur enfumée des murailles, donne une assez médiocre apparence à l'extérieur des maisons.

Des Eglises
& des Cou-
vents.

Outre la Cathédrale, il y a dans les fauxbourgs une grande Eglise dédiée à la Sainte Trinité, & une Chapelle dédiée à Saint Toribio. Les

Ordres, qui ont des Couvents à Carthagene, sont ceux de Saint François dans les fauxbourgs, Saint Dominique, Saint Augustin, la Merci, les Jacobins (*) & les Récollets, outre un College tenu par les Jésuites, & un Hôpital de Saint Jean de Dieu. Les Monasteres de Filles sont ceux de Sainte Claire & de Sainte Thérèse. Toutes les Eglises & tous les Couvents sont bien bâtis, & d'une étendue assez considérable; mais les ornemens sont médiocres, & quelques-unes manquent même de ce qui convient à la décence. Les Communautés, particulièrement celles des Franciscains sont assez nombreuses; & composées d'Européens, de Créoles blancs, & de naturels Indiens.

Carthagene peut être comparée aux villes du troisième rang en Europe. Elle est bien peuplée; mais la plupart des habitans descendent des Tribus Indiennes. Elle n'est pas la plus opulente du pays, parce que les pillages qu'elle a soufferts, ont di-

 ULLOA,
 Chap. I.

An. 1715.

(*) Ces Jacobins dont parle l'Auteur Anglois, sont les mêmes que le Couvent de Saint Dominique, & je n'en trouve pas d'autres dans l'original Espagnol.

ULLOA,
Chap. I.

AN. 1735.

minué de beaucoup, les richesses des habitants. Cependant il n'est pas rare d'y voir des gens qui y acquièrent des fortunes brillantes par le commerce, & qui vivent convenablement à leurs richesses. Le Gouverneur demeure dans la ville, qui est demeurée indépendante du Gouverneur militaire, jusqu'en l'année 1739.

Etendue
de sa Jurif-
diction.

La juridiction du Gouvernement de Carthagene, s'étend à l'est jusqu'à la grande riviere de la Magdelaine; la partie méridionale, est bornée par la Province d'Antioquia; à l'ouest, il va jusqu'à la riviere de Darien, & au nord, jusqu'à l'océan, en suivant les côtes entre les embouchures de ces deux rivieres. On compte ordinairement cinquante-trois lieues d'étendue à ce Gouvernement de l'est à l'ouest, & quatre-vingt-cinq du sud au nord. On trouve dans cet espace, plusieurs vallées très-fertiles, que les Naturels nomment Savannahs: les principales sont celles de Zamba, de Zenù, de Tolù, de Mompox, de Barranca, & plusieurs autres, où il y a un grand nombre d'établissements d'Européens, de Créoles Espagnols & d'In-

diens. On dit que tous ces pays abondoient autrefois en or, & l'on voit encore plusieurs vestiges de ce riche métal, dans les environs de Simiti, de San Lucas & de Guamaco; mais on les néglige à présent, parce qu'on prétend que les mines en sont épuisées. Ce qui contribuoit particulièrement à la richesse de ce pays, étoit le grand commerce que les anciens habitans y faisoient avec Chocho & Darien, d'où ils apportent en échange de ce métal, le produit des manufactures, & les différens ouvrages de l'art dont ils avoient besoin. L'or étoit alors l'ornement le plus ordinaire des Indiens de l'un & de l'autre sexe.

ULLOA,
Chap. I.

An. 1735.

Après cette Description de la ville de Carthagene, nous allons parler en peu de mots des habitans, qui sont partagés en différentes Castes ou Tribus, & qui tirent leur origine, du mélange des Blancs, des Negres & des Indiens. Il est à propos de les faire connoître, chacun en particulier.

Des différen-
tes Castes
d'habitans.

Les principales classes des Blancs sont les Européens & les Créoles, ou Blancs nés dans le pays. Les pre-

miers, qu'on appelle communément Chapetones, ne sont pas en grand nombre, & beaucoup d'entre eux retournent en Espagne après avoir fait une assez belle fortune, ou se retirent dans les Provinces plus intérieures pour l'augmenter encore. Ceux qui sont établis à Carthagene, font tout le commerce de cette place, & vivent dans l'opulence, pendant que les autres habitants sont dans l'indigence, & réduits à s'occuper de travaux rudes ou bas, pour subsister. Les familles des Créoles blancs, possèdent particulièrement les terres : quelques-uns ont de grandes richesses, & sont très-respectés, parce que leurs ancêtres, en arrivant dans le pays, y ont occupé des postes honorables, & y ont conduit leurs familles. Quelques-unes de ces familles, pour soutenir leur ancienne dignité, ont marié leurs enfants à leurs égaux, dans le pays, ou les ont envoyés pour servir en qualité d'Officiers sur les gallions ; mais d'autres ont beaucoup décliné. Il y a encore des Blancs dans un état très-bas, qui tirent leur origine de familles Indiennes, ou au moins de quelque

quelque mélange avec ces familles. Quand on ne peut les découvrir par la couleur, la satisfaction d'être mis au nombre des Blancs, les console de toutes les calamités qu'ils éprouvent.

Entre les autres Tribus formées par les mariages des Blancs avec les Negres, la première est celle des Mulâtres, si bien connus en Europe, qu'il est inutile de nous y arrêter. Ensuite viennent les Tercerons, produits par l'union des Blancs & des Mulâtres; ils tiennent un peu plus des premiers; mais pas assez pour faire oublier leur origine. Les Quarterons viennent des Blancs & des Tercerons; & enfin les Quinterons sont les productions des précédents avec les Blancs. Cette gradation est la dernière, & l'on ne voit aucune différence entre les Quinterons & les Blancs, ni pour les traits, ni pour la couleur; quelquefois même ils sont de plus belle figure que les Espagnols. Les enfants d'un Blanc & d'un Quinteron, sont aussi nommés Espagnols, & on les considère comme entièrement dégagés du sang Indien. En général, chacun est si jaloux de

ULLOA,
Chap. I.

An. 1735.

la Tribu ou Caste, que si par hasard & sans le moindre dessein d'insulter quelqu'un, on l'appelle d'un nom qui marque un degré au-dessous de celui qui lui appartient, il en est vivement offensé, & ils ne souffrent jamais qu'on les prive de ce qu'ils regardent comme un présent de la fortune.

Avant d'arriver à la classe des Quinterons, il arrive souvent par quelque circonstance, que des enfants se trouvent reculés d'un degré; ainsi entre le Mulâtre & le Negre, il y a une race intermédiaire, qu'on appelle Sambos, dont l'origine vient du mélange d'un Mulâtre avec un Indien, ou de deux de ces Sambos, qu'on distingue encore, suivant la Caste de leurs peres. Entre les Tercerons & les Mulâtres, les Quarterons & les Tercerons, &c. il y a ceux qu'on appelle Tente en el Ayre, suspendue en l'air, parce qu'ils n'avancent ni ne reculent. Les enfants dont le pere ou la mere sont Quarterons ou Quinterons, & Mulâtres ou Tercerons, sont nommés Salto-Atras, qui veut dire rétrograde, parce qu'au lieu d'avancer vers les Blancs, ils re-

tournent en arriere du côté des Noirs.

Tous les enfans de Negres & de Quarterons, sont appellés Sambos de Negre, de Mulâtre, de Terce-ron, &c.

ULLOA,
Chap. I.

AN. 1735.

Telles sont les Tribus ou Castes les plus connues & les plus communes ; mais il s'en forme encore plusieurs autres des mélanges qui se font par leurs mariages, ce qui occasionne tant de degrés, qu'à peine se peuvent-ils distinguer eux-mêmes. Ce sont en général, ces sortes de gens, qu'on rencontre par-tout dans les villes, dans les fermes & dans les villages : quand on trouve avec eux quelque blanc, particulièrement des femmes, c'est uniquement par hasard, d'autant que les Blancs demeurent assez renfermés dans leurs maisons, surtout quand ce sont des personnes qui tiennent quelque rang ou quelque état distingué.

Toutes ces Castes, jusqu'aux Mulâtres, affectent de porter l'habillement Espagnol ; mais ils n'ont que des étoffes très-légères, à cause de la chaleur du climat. Ce sont eux qui exercent les métiers dans la ville, & les Créoles ou Chapétones, qui mé-

ULIOA,
Chap. I.

An. 1735.

prisent le travail mécanique s'attachent au commerce; mais comme il n'est pas possible que tous y réussissent également, le plus grand nombre ne pouvant se procurer le crédit nécessaire, ils deviennent pauvres, pour ne vouloir pas suivre les mêmes états dans lesquels ils étoient nés en Europe, & au lieu des richesses qu'ils s'étoient flattés d'acquérir aux Indes, ils tombent bien-tôt dans la plus grande misère.

Des Negres.

La Classe des Negres est partagée en hommes libres & en esclaves: les derniers sont employés dans les fermes & les villages, & dans une partie de la ville, où ils sont obligés de remplir les services les plus pénibles; sur le bénéfice qu'ils en retirent, ils payent une portion à leurs Maîtres, & le peu qui leur reste, suffit pour leur subsistance. L'excès de la chaleur ne leur permet pas de porter d'habits, & ils mettent seulement une espece de ceinture d'étoffe de coton; il en est de même des femmes esclaves. Quelques-unes vivent dans les fermes, où elles sont mariées aux Negres qui les cultivent, & celles qui demeurent dans les villes, ven-

dent au marché toutes sortes de vi-
vres & de fruits secs, de confitures,
de gâteaux faits de maiz & de cassa-
ve, ainsi que plusieurs autres den-
rées, qu'elles portent aussi dans tou-
tes les rues. Celles qui ont des enfants
à la mamelle, les portent sur leur
dos, pour avoir les bras en liberté;
& quand les enfants veulent teter,
elles leur donnent le sein par-dessous
leur bras ou par-dessus leur épaule,
sans les faire changer de situation.
Une telle conformation paroît pres-
que incroyable; mais comme leurs
mamelles croissent librement, sans
avoir jamais été gênées, elles tom-
bent souvent jusqu'à la ceinture, ce
qui leur donne la facilité de les jeter
par-dessus leurs épaules pour allaiter
leurs enfants.

L'habillement des Blancs, tant
hommes que femmes, differe très-
peu de celui qu'on porte en Espagne.
Ceux qui occupent les grands em-
plois, sont habillés comme en Eu-
rope, avec cette seule différence,
que les étoffes sont fort légères, les
vestes & les culottes, de toile fine
de Bretagne, & l'habillement de
dessus, de quelque autre étoffe des

ULTOA,
Chap. I.

An. 1735.

Habille-
ments des
hommes.

ULLOA.
Chap. I.

AN. 1735.

moins épaisses. On n'y porte que très-peu de pèruques, & pendant le temps que notre Auteur y demeura il n'en vit qu'au Gouverneur & à deux ou trois des principaux Officiers. Les cols ou les cravates y sont aussi rares; le col de la chemise est orné de gros boutons d'or, & en général, on le laisse ouvert. On met sur la tête, des bonnets de toile blanche très-fine; mais beaucoup la portent entierement nue, avec les cheveux coupés à la hauteur de la nuque du col. Les hommes, de même que les femmes, se servent ordinairement d'éventails d'une espece de palme très-légere, en forme de croissant, avec un bâton du même bois au milieu. Ceux qui ne sont pas de la Classe des Blancs, ou de quelque famille distinguée, portent un manteau & un chapeau trouffé; mais il y a des Mulâtres & même des Negres, qui s'habillent comme les Espagnols, & comme les gens de distinction du pays.

Vabillement des femmes.

Les femmes Espagnoles ont une espece de jupe, nommée Pollera, de soie très-fine, sans aucune toile, & elles ont sur le corps, une espece de

veste blanche très-légère, qu'elles mettent seulement dans le temps qu'on nomme hiver, d'autant qu'elles leur seroient insupportable en été; mais en tout temps, elles sont lacées de façon, qu'elles ont toujours le sein très-couvert. Quand elles sortent, elles ont un mantelet; les jours de précepte, elles vont à la Messe à trois heures du matin, pour remplir leur devoir, & en reviennent avant la chaleur du jour, qui commence avec l'aurore.

Celles qui ne sont pas entièrement de la Classe des Blancs, portent sur leur Polléra, un jupon de taffetas de la couleur qui leur plaît, mais jamais noir, avec des trous de toutes parts, pour faire voir celui de dessous. Elles ont sur la tête, un bonnet d'une toile blanche très-fine, garni de dentelles, en forme de mitre, fortement empesé & qui se termine en pointe. Elles le nomment Panito, & ne sortent jamais sans l'avoir, avec un mantelet sur leurs épaules. Les Dames & les autres Blanches, mettent des Panitos en deshabillé, ce qui leur sied très-bien, parce qu'étant accoutumées à en porter dès

ULLOA.
Chap. I.

An. 1735.

Habille-
ments des
femmes Mu-
lâtres,

ULLOA,
Chap. I.

AN. 1735.

l'enfance, il leur donne en général un air noble. Au lieu de souliers, elles ont seulement de petites mules, où n'entre que le bout du pied. A la maison, leur seul exercice est de se mettre dans leur hamacs, & de s'y balancer pour se donner de l'air. C'est un usage si général, que dans toutes les maisons, il y en a deux ou trois, selon que la famille est plus ou moins nombreuse: elles y passent la plus grande partie du jour, & souvent les hommes y reposent, de même que les femmes, malgré l'incommodité de ne pas avoir le corps entierement étendu.



CHAPITRE II.

Dispositions infructueuse des habitants de Carthagene pour les sciences ; Misere de ceux qui vont y chercher fortune ; Charité & désintéressement des femmes du pays ; Grand usage de l'eau-de-vie, du chocolat, des confitures, du miel & du tabac ; Des Danses ; Des Funérailles ; Arrivée des Astronomes François ; Description de Porto-Bello ; Maladies très-dangereuses en cette ville.

LEs deux sexes à Carthagene ont en général de l'esprit, de la pénétration, & un génie propre à exceller dans toutes sortes d'arts mécaniques. On remarque particulièrement ces heureuses dispositions dans ceux qui s'attachent à la littérature, & dès la plus grande jeunesse, ils font voir ce jugement & cette sagacité, qui dans les autres climats est le fruit de la plus grande application, & qu'on n'acquiert qu'après bien des années de travail,

ULLO A,
Chap II.

An. 1725.

Dispositions
des habitants
pour les
sciences.

Ils jouissent de ces heureux dons de la nature, jusqu'à ce qu'ils ayent atteint l'âge, entre vingt-cinq ou trente ans, après quoi ils déclinent aussi promptement que leurs progrès ont été rapides. Il arrive même souvent qu'avant d'être parvenus à cet âge, lorsqu'ils commencent à retirer les fruits de leurs études, leur indolence naturelle les empêche d'avancer, & ils abandonnent les sciences, laissant imparfaits des commencements aussi heureux que surprenants.

Pourquoi ils en retirent peu de fruit.

La principale cause du peu de durée de leur application, & de l'indolence dans laquelle tombent ces génies brillants, est sans doute le défaut d'objets propres à exercer leurs facultés, & le peu d'espérance d'arriver à quelque place qui les récompense de leurs peines. Il n'y a qu'un très-petit nombre d'emplois, soit civils, soit militaires, & il n'est pas surprenant que l'espece d'impossibilité où ils se trouvent d'y parvenir par ce moyen, n'étouffe l'ardeur qu'ils auroient pû avoir d'exceller dans les sciences, ce qui les plonge dans cette oisiveté, qui est l'avant-gueur certain du vice, qui leur fait

perde l'usage de leur esprit, & qui suffoque les bons principes dont on voyoit les effets quand ils étoient jeunes, & assujettis convenablement à leur âge. On voit la même chose dans les arts mécaniques : ils y font paroître une adresse étonnante en très-peu de temps, & les abandonnent de même, sans travailler à perfectionner les méthodes de leurs maîtres. Rien n'est plus étonnant & plus ordinaire dans ce pays que de voir des enfants de deux ou trois ans raisonner avec le sérieux & la justesse qu'il est rare de leur trouver en Europe à l'âge de six ou sept ans, mais dans un temps où ils voyent à peine la lumière, ils connoissent déjà toutes les profondeurs de la malice.

Le génie des Américains étant plus précoce que celui des Européens, quelques personnes pensent aussi qu'il tombe plus vite, & qu'à soixante ans, ou même avant, ils n'ont déjà plus ce jugement, cette pénétration, & cette sagacité qui est chez nous si ordinaire à cet âge. On prétend que ce génie s'affoiblit dans le temps où celui des Européens tend encore à se perfectionner : mais

ULLOA,
Chap. II.

An. 1735.

Exceptions
en quelques
sujets.

ULLOA,
Chap. II.

An. 1735.

c'est un préjugé mal fondé , & qui est réfuté par un grand nombre d'exemples , dont on en peut voir plusieurs rapportés par le Pere François Benoît Feyjoo , dans le fixieme essai du quatrieme tome de son théâtre critique. Tous ceux qui ont voyagé avec quelque attention dans ces pays , ont observé chez les naturels de tout âge une capacité permanente & une portion éclatante d'intelligence , quand ils n'étoient pas du nombre de ceux dont les vices dérangent l'esprit & le corps. On en remarque aussi plusieurs d'une prudence éminente & de talents très-étendus , tant pour les sciences pratiques , que pour les spéculatives , & qui conservent ces dons dans toute leur vigueur , jusqu'à un âge très-avancé.

Charité des
habitants.

La Charité est une vertu , dans laquelle excellent particulièrement tous les habitants de Carthagene , sans exception. S'ils ne l'exerçoient amplement envers les étrangers Européens qui y vont souvent , comme ils disent , pour faire fortune , il en périroit un grand nombre de maladies & de miseres. Cet objet , quoi-

que très-bien connu de ceux qui ont voyagé dans cette partie du monde, est si important, qu'il ne sera pas inutile de nous y arrêter, pour détromper des gens, qui, non contents d'un état quelquefois honnête dans leurs pays, s'imaginent qu'il suffit de mettre le pied dans les Indes pour y acquérir une fortune brillante.

ULLOA,
Chap. II.

AN. 1738

Ceux qu'on appelle sur les Gallions Pulizions, sont des gens sans emploi, sans pacotille, & sans recommandation; qui après avoir quitté leur pays comme des fugitifs, sans la permission des Officiers, vont chercher la fortune dans un autre, où ils sont entièrement inconnus. Après avoir battu le pavé pendant quelque temps, jusqu'à ce qu'il ne leur reste plus de quoi pourvoir à leur logement & à leur subsistance, ils se trouvent réduits à la dernière extrémité, qui est d'avoir recours à l'Hôpital de Saint François. Ils y reçoivent, non la quantité suffisante de nourriture pour satisfaire leur faim, mais uniquement ce qu'il faut pour leur conserver la vie: une espece de bouillie de Cassave, dont le goût doit être d'autant plus dé-

Misere de
ceux qui y
vont cher-
cher la for-
tune.

sagréable à ces malheureux mortels ; qui n'y sont pas accoutumés, que les naturels mêmes ne veulent pas en manger. Pour leur logement, il faut qu'ils le prennent dans les places publiques, où sous les portiques des Eglises, jusqu'à ce que quelque heureux événement leur fasse rencontrer un voyageur, qui veuille s'avancer dans le pays, & qui ait besoin d'un Domestique, parce que les Négociants de la Ville, auxquels ils ne sont nullement nécessaires, font très-peu de cas de ces Avanturiers, comme on les appelle, avec assez de raison. Affectés par la différence de climat, affoiblis par la mauvaise nourriture, tourmentés par le chagrin de n'avoir pas réussi dans leurs espérances chimériques, ils sont accablés d'une multitude de maux, plus grands qu'on ne peut les imaginer, particulièrement de la maladie qu'on appelle à Carthagene Chapetonade, ou maladies des Chapetones, sans autre secours que de s'abandonner à la providence, d'autant que dans l'Hôpital de Saint Jean de Dieu, on ne reçoit que ceux qui payent, ce qui en exclut absolument les pauvres. C'est

alors qu'on voit clairement la charité des gens du pays. Des Nègresses & des femmes Mulâtres libres, touchées de leur état déplorable, les emmenent dans leurs maisons, où elles les traitent avec autant de soin que d'affection. S'il en meurt quelqu'un, elles le font enterrer par les charités qu'elles lui procurent, & même font dire des Messes pour le repos de son ame. La suite ordinaire de cette bienfaisance, est que le Chapeton, quand il est guéri, pénétré de reconnoissance, épouse la Nègresse, la Mulâtre, ou une de ses filles, ce qui lui forme un établissement beaucoup plus misérable que celui qu'il auroit pû avoir dans son pays, même en subsistant du travail de ses mains.

Le désintéressement de ces femmes est si grand, qu'on ne peut imputer leur compassion envers les Chapetones à l'espérance de contracter un mariage, puisqu'il est très-ordinaire qu'elles en refusent l'offre, soit pour elles-mêmes, soit pour leurs filles, dans la crainte de perpétuer leur misère. Elles cherchent plutôt à procurer au Pulizon un maître, qui l'em-

ULLOA,
Caap. II.

An. 1735.

Désintéressement des femmes du pays.

ULLO A,
Chap. II.

AN. 1735.

mene plus loin dans le pays, soit à Santa-Fé, soit à Pompayan, à Quito, ou dans une autre ville du Pérou, selon qu'il y est attiré par son inclination, ou par l'espérance d'y jouir d'une fortune plus considérable.

Etat ordinaire des Chapetones.

Les Chapetones qui demeurent dans la Ville, & qui y sont liés par quelque mariage, ou par quelque attachement plus dangereux, ce qui n'est que trop commun, se font bateliers ou laboureurs, ou embrassent quelqu'autre état des plus vils, dans lequel ils ont tant de mal, & gagnent si peu, qu'il faudroit que leur condition dans leur patrie eût été bien malheureuse, s'ils n'avoient pas lieu de la regretter. Quand ils ont travaillé tout le jour, & une partie de la nuit, ils se régalent de quelques Bananas, ou d'un gâteau de Maïz ou de Cassave, qui leur sert de pain, d'un morceau de Casajo ou bœuf desséché, sans manger de pain blanc dans tout le cours de l'année.

D'autres en assez grand nombre, également malheureux, se retirent dans quelque petite ferme, où ils habitent un Bujio, ou hutte de pail-

le, & y vivent à peu près comme les bêtes, cultivant un très-petit terrain, & subsistant de la vente des herbages qu'ils en retirent.

ULLOA,
Chap. II.

An. 1735.

Ce que nous avons dit des dispositions favorables des Negresses & des Femmes mulâtres, se peut étendre aux autres Castes, & même en général à toutes les femmes du pays, dont le caractère est très-doux & bienfaisant. Par cette bonté & cette affabilité qui leur est naturelle, elles surpassent les hommes dans la pratique de ces vertus chrétiennes.

Humanité
des femmes.

Entre les différentes coutumes de ce pays, il y en a qui sont très-différentes de celles d'Espagne, & des autres pays de l'Europe. Les principales sont l'usage de l'eau-de-vie, du cacao, du miel, des confitures, & du tabac à fumer.

L'usage de l'eau-de-vie est si commun, que les personnes les plus régulières & les plus sobres ne manquent ja mais d'en boire tous les jours un verre à onze heures du matin. Ils prétendent que cette liqueur fortifie l'estomach, affoibli par d'abondantes transpirations, & qu'elle excite l'appétit. *Hacar las once*, c'est-à-

Grand usage
de l'eau-de-
vie.

ULLOA,
Chap. II.

An. 1735.

dire, faire les onze heures, est une phrase commune, qui signifie boire un verre d'eau-de-vie; & cette coutume qui n'a peut-être rien de pernicieux, pour ceux qui la suivent avec modération, devient souvent un vice. Quelques-uns y sont tellement adonnés, qu'ils font les onze heures à toutes celles du jour. Les gens distingués boivent de l'eau-de-vie d'Espagne; mais ceux de bas état, & les Nègres sont contents de celle du pays, qui est un extrait de jus de canne de sucre, qu'ils appellent également eau-de-vie ou bran-de-vin, & dont on fait une très-grande consommation.

Du Chocolat

Le chocolat, qu'on nomme à Carthagene le cacao, est si commun, qu'il n'y a pas d'Esclave nègre qui ne s'en régale après son déjeûné. Les femmes de la même nation en vendent dans les rues, prêt à prendre, pour un quart de réale l'écuellée. Quoiqu'ils lui donnent le nom de cacao, le principal ingrédient dont ils le composent est le Maïz: mais les gens plus distingués en font de pareil à celui d'Espagne. Ils en prennent encore une heure après le dîné, mais jamais ils n'en boivent à jeun,

ni sans manger quelque chose avant.

Les confitures & le miel y sont si communs qu'on ne boiroit jamais un verre d'eau sans avoir commencé par en manger. On préfère le miel qu'on trouve plus doux pour les conserves, & pour les autres confitures seches & liquides. Ils mangent les confitures avec du pain blanc, qui leur sert uniquement pour cet usage & pour prendre le chocolat, mais ils étendent du miel sur leurs gâteaux de cassave.

O E L O A,
Chap. II.

AN. 1735.
Des Confi-
tures & du
miel.

Leur passion pour le tabac à fumer est généralement répandue entre les personnes de tout rang & de tout sexe. Les Dames & les autres femmes blanches ne fument que dans leurs maisons; mais cette décence n'est pas observée par celle des autres castes, ni par les hommes, qui, en général fument dans tous les endroits où ils se trouvent. Ils forment de petits rouleaux de feuilles de tabac, & les femmes ont une méthode qui leur est particulière pour en tirer la fumée. Elles mettent le petit bout du rouleau allumé dans leur bouche, & l'y tiennent très long-temps sans l'éteindre, & sans que le feu les incommode.

Du Tabac,

ULLOA,
Chap. II.

An. 1735.

C'est une politesse qu'elles font aux personnes qu'elles estiment que de leur allumer le tabac, & l'on en distribue à la ronde dans les compagnies quand on fait quelque visites. Refuser du tabac est une grossiereté qu'on ne pardonne pas aisément, aussi ont-ils la plus grande attention à n'en offrir qu'à ceux qu'on est assuré qui en font usage. Les Dames s'y accoutument dès l'enfance, ce qui leur vient sans doute des Esclaves Nègresses qui font leurs nourrices. Cet usage est si commun chez les personnes de distinction, que ceux qui arrivent d'Europe en prennent bien-tôt l'habitude, particulièrement quand ils doivent demeurer un temps un peu considérable dans le pays.

Des Danfes.

La Danse est un des amusements les plus communs à Carthagene, & c'est ordinairement par les bals qu'ils célèbrent les fêtes & les jours de réjouissances. Pendant que les Gallions, les Gardes-côtes, & les autres bâtimens Espagnols y séjournent, ces danfes sont plus communes, & se font avec moins d'ordre, parce que les gens d'équipage entrent par force dans les salles : mais dans les

maisons distinguées on se conduit avec plus de régularité. On commence par les danses Espagnoles, suivies de celles du pays, qui sont assez agréables. On les accompagne de chansons; & il est rare que ces parties de plaisir finissent avant le point du jour.

Les *Fandangos* ou Bals de la populace sont ordinairement accompagnés d'eau-de-vie ou de vin, & les danses consistent en mouvements assez scandaleux: mais comme ils ne cessent de boire, ils se terminent souvent par des querelles, qui ont de fâcheuses suites. Quand il arrive dans la Ville quelque étranger de marque, il est très-bien reçu dans ces Bals; & comme l'entrée en est permise à tout le monde, & qu'on n'y manque pas de liqueur, ceux qui les donnent ne doivent pas craindre de s'y trouver sans compagnie.

Les funérailles & les deuils sont accompagnés d'un cérémonial particulier, & ils font leurs efforts pour y marquer de la grandeur & de la dignité, souvent jusqu'à en altérer leur fortune. Quand le mort est une personne de condition, on met le corps

 U L L O A ,
 Chap. II.

An. 1735.

Des Funé-
railles.

ULLOA,
Chap. II.

An. 1735.

sur un pompeux catafalque , élevé dans le principal appartement de sa maison , environné d'une multitude de flâmbeaux allumés. Le corps y demeure vingt-quatre heures ou plus long-temps : il est visité à toutes les heures du jour par les personnes de sa famille , & par des femmes du bas état , dont le métier est d'aller pleurer les défunts.

Ces femmes , qui sont ordinairement habillées de noir , viennent le soir , ou pendant la nuit , dans l'appartement où est le corps : elles se jettent à genoux près du Catafalque , se levent ensuite ; & étendent les bras , comme pour embrasser le défunt ; après quoi elles commencent leurs lamentations d'un ton dolent , qu'elles entremêlent de cris affreux , & les terminent en prononçant le nom du mort. Elles racontent ensuite son histoire avec les mêmes cris , y joignent le récit de ses bonnes & de ses mauvaises qualités , de ses amours de toute espece , & entrent dans des circonstances si particulières , qu'elles pourroient tenir lieu d'une confession générale. Enfin quand elles ont tout dit , elles se re-

cirent dans un coin de l'appartement où elles trouvent du vin & de l'eau-de-vie, dont elles se régalaient abondamment. Aussi-tôt qu'elles ont quitté le corps, elles sont remplacées par d'autres, jusqu'à ce que toutes ces sortes de femmes ayant eu leur tour. La même cérémonie est faite par les Domestiques, les Esclaves, & les connoissances de la famille, ce qui occupe le reste de la nuit, & l'on ne peut s'imaginer le bruit & la confusion qu'occasionnent tous ces cris & toutes ces plaintes.

Le convoi funebre est aussi accompagné de semblables lamentations tumultueuses; & même quand le corps est déposé dans le tombeau, on continue les pleurs pendant 9 jours dans la maison. Durant tout ce temps, les *Pacientes* ou *Pleurants*, tant hommes que femmes, ne quittent point l'appartement, où ils reçoivent les *Pésames* ou compliments de condoléance. Pendant neuf nuits, depuis le coucher du soleil jusqu'à son lever, ces pleureurs sont accompagnés des parents & des amis particuliers; & l'on peut dire, avec vérité, qu'ils sont sincèrement affligés, les uns de

 ULLOA.
 Chap. II.

An. 1735.

Du Convoi.

ULLOA,
Chap. II.

An. 1735

Arrivée des
Astronomes
Français.

la mort du défunt, & les autres d'être obligés de supporter la fatigue de faire des visites aussi désagréables & aussi ennuyeuses.

Les Mathématiciens François arrivèrent à Carthagene le 16 de Novembre 1735, & y joignirent les Espagnols. Le 24, ils s'embarquerent tous à bord d'une frégate Françoise pour Porto-Bello. La traversée fut très-courte & très-agréable, & le 29 du même mois, ils jetterent l'ancre dans le port de cette dernière Ville.

Saint Philippe de Porto-Bello, suivant leurs observations, est située à 9 degrés 34 minutes, 35 secondes de latitude septentrionale, & suivant celles du Pere Feuillée à la longitude de 277 degrés 50 minutes du méridien de Paris, ou à 296 degrés 41 minutes du Pic de Teneriffe. Ce Port fut découvert le 2 de Novembre 1502, par Christophe Colomb, qui fut si enchanté de son étendue, de sa profondeur, & de sa beauté, qu'il lui donna le nom de Porto-Bello, qu'il a toujours porté depuis.

Cette Ville fut prise & pillée par
Sir

Sir Jean Morgan, fameux Corsaire Anglois, qui en infestoit les mers; mais au moyen d'une rançon, il épargna les forts & les maisons.

ULLOA,
Chap. II.

An. 1735.

La Ville est située près de la mer, sur le penchant d'une colline qui entoure tout le port. Le plus grand nombre des maisons sont bâties de bois, mais il y en a beaucoup dont le premier étage est en pierre, & le reste en bois. Il y en a cent trente en tout, & la plus grande partie sont très-spacieuses. Elle est sous la juridiction d'un Gouverneur, qui a le titre de Lieutenant Général, & ressortit au Président de Panama.

Description
de Porto-Bello.

Elle est composée d'une rue principale qui cotoye le rivage, avec quelques autres plus petites, qui la traversent en descendant de la colline au port, & ces dernières sont jointes par de petites ruelles, paralleles à la grande rue, autant que le terrain peut le permettre. Il y a deux grandes places, dont une est vis-à-vis la Douane, qui est bâtie de pierres, & contiguë au quai: l'autre fait face à la principale Eglise, aussi construite en pierre, grande, & décemment ornée pour la petitesse de la Ville.

L'Eglise de Notre - Dame de la Merci est également de pierre , mais très-médiocre , & tombant en ruine , ainsi que le Couvent , occupé par des Religieux qui portent le même nom. Celle de Saint Jean de Dieu a le titre d'Hôpital , & a été fondée en conséquence ; mais il s'en manque beaucoup que l'intention des Fondateurs ait été remplie. Le bâtiment est petit , & à peu près en aussi mauvais état que celui de la Merci. Toute la Communauté consiste en un Prieur , un Chapelain & un autre Religieux. La salle destinée pour les malades est une chambre dont le toit est à jour , sans lits , ni aucun autre meuble nécessaire. Cependant pour y être admis , il faut être en état de payer le traitement & la nourriture , ou plutôt la diete. Cet Hôpital , qui n'en a que le nom , n'est donc d'aucun usage aux pauvres de la ville , & il sert uniquement à recevoir les malades des vaisseaux de guerre qui y abordent , parce qu'ils y sont pourvus de tout ce qui leur est nécessaire par leurs propres bâtiments , & sont traités par leurs Chirurgiens , enforte qu'ils n'ont besoin que du logement.

ULLOA ,
Chap. II,

An. 1735.

Des Eglises.

A l'extrémité orientale de la ville, est un quartier appelé Guinée, parce que c'est où tous les Negres des deux sexes, libres & esclaves, ont leur habitation. Ce quartier est très-peuplé, lorsque les gallions sont dans le port, parce que la plus grande partie des habitants quittent alors leurs maisons pour les louer, & que d'autres en conservent seulement une petite portion. Les Mulâtres & les autres pauvres familles, vont aussi ou à Guinée ou dans les cabanes qu'on élève près de ce quartier. Il y loge encore dans le même-temps, un grand nombre d'Artisans de Panama, qui se rendent à Porto-Bello, pour y exercer leurs métiers, & qui cherchent des logements d'un prix médiocre.

Dans un espace assez considérable, entre la ville & le Château de Gloria, on élève aussi des baraques, qui sont occupées principalement par les gens d'équipage des vaisseaux. Ils y tiennent des boutiques de confitures & d'autres comestibles qu'ils apportent d'Espagne; mais après que la foire est finie, & que les vaisseaux ont remis à la voile, tous ces

 ULLOA,
 Chap. II.

An. 1735.

édifices sont abattus, la ville se remplit, & rentre dans sa première tranquillité.

U L L O A,
Chap. II.

An. 1735.

Du Port.

Le Port de Porto-Bello est très-commode pour toutes sortes de vaisseaux & d'autres bâtimens; quoique l'entrée en soit très-large, il est bien défendu par le fort Saint Philippe de Todo Fierro. Ce Château est situé sur la pointe septentrionale de l'entrée du port, qui a de largeur environ six cents brasses, c'est-à-dire un peu moins d'un quart de-lieue. Le côté méridional, est rempli de rochers à fleur d'eau, qui s'étendent à une distance assez considérable du rivage; en sorte que les vaisseaux sont obligés de tourner vers le nord, par l'endroit où le canal est le plus profond, ce qui est à peu près au milieu de l'entrée. Il continue en ligne droite, sur la profondeur de neuf, de dix & de quinze brasses d'eau, avec un fond de glaise, mêlée de craie & de sable.

Dans la partie méridionale du port, & vis-à-vis la place d'ancrage, est un gros château, nommé Santiago de la Gloria, à l'est duquel commence la ville, à la distance d'envi-

ron cent toises, avec une pointe de terre, qui avance dans le port. Sur cette pointe, est un petit fort, nommé Saint Jérôme, à dix toises des maisons. Tous ces forts ont été démolis par l'Amiral Vernon, lorsqu'il s'est rendu maître de ce port, en 1740.

Au nord-ouest de la ville, est une petite baie, nommée la Caldera ou la Chaudiere, qui a quatre brasses & demie d'eau, & est très-propre à carener les vaisseaux, tant à cause de la profondeur, que parce qu'elle est défendue & à l'abri contre tous les vents.

Du côté du nord-est, on trouve l'embouchure d'une rivière, nommée Carcajal, qui ne fournit d'eau-fraîche qu'à un quart de lieue & plus, de l'endroit où elle se décharge : on y voit assez souvent des Alligators.

Entre les montagnes qui entourent le port de Porto-Bello, & qui s'étendent depuis Saint Philippe de Todo Fiero, ou Château de fer, sans diminuer de hauteur, jusqu'à la partie opposée, il y en a une remarquable, en ce qu'elle s'éleve au-dessus de toutes les autres, & qu'elle semble destinée

U L L O A,
Chap. II.

An. 1735.

Montagne
de Casiro,

ULLOA,
Chap II.

An. 1735.

à servir de barometre pour tout le pays, en annonçant les changements de temps. Cette montagne, qu'on appelle Capiro, est à l'extrémité du port, sur la route qui conduit à Panama. Le sommet est toujours couvert de nuages si denses & si sombres, qu'il est rare d'en voir qui le soient autant dans notre atmosphere. On leur donne le nom de Capillo ou bonnet, d'où peut être venu, par corruption, celui de Mont-Capiro. Quand ces nuages s'épaississent, ils augmentent en noirceur, descendent plus bas qu'à l'ordinaire, & c'est un signe certain de tempête: au contraire, quand ils s'élevent & s'éclaircissent, on est certain de l'approche du beau temps; mais il faut remarquer que ces changements sont très-fréquents, & surviennent quelquefois en un instant. Il est aussi très-rare que le sommet de cette montagne soit absolument sans nuages, & quand cela arrive, ce n'est que pour un moment.

Jurisdiction
du Gouver-
neur.

La Jurisdiction du Lieutenant-Général, Gouverneur de Porto-Bello, est limitée à la ville & aux forts, d'autant que le pays voisin, sur le-

quel elle pourroit s'étendre, est rempli de montagnes, couvertes de forêts impénétrables, à l'exception d'un petit nombre de vallées, où l'on trouve quelques fermes médiocres, nommées *Haciendas*: la nature du terrain ne permettant pas d'en étendre la culture.

On fait dans toute l'Europe, combien le climat de Porto-Bello est sujet aux variations du temps. Non-seulement les Etrangers qui y abordent, en sont affectés, mais les Naturels même en sont fréquemment très incommodés. Il détruit les forces de la nature, & coupe souvent tout-à-coup le fil de la vie. On prétend qu'anciennement, sans reculer même de plus de vingt ans ou environ, les accouchements y étoient si dangereux, qu'il étoit rare que les femmes pussent en relever. Aussi-tôt qu'elles étoient au troisième ou quatrième mois de leur grossesse, on les faisoit aller à Panama, où elles demeuroient, jusqu'à ce que tous les dangers fussent passés. Il y en avoit très-peu qui eussent assez de fermeté, pour attendre leur destinée dans leurs maisons, & la plus grande partie

ULLOA,
Chap. II.

An. 1732.

Danger du
climat de
Porto-Bello.

ULLOA,
Chap. II.

AN. 1735.

préféroient de faire ce voyage, malgré l'embarras qu'il pouvoit leur causer, plutôt que de mettre leur vie en risque.

L'amour extrême qu'une femme de cette ville avoit pour son mari, joint à la crainte qu'il ne l'oubliât pendant son absence, d'autant que son emploi ne lui permettoit pas de l'accompagner à Panama, la détermina à donner le premier exemple contraire à cet usage. Ces deux objets eurent assez de force, pour qu'elle s'exposât à un péril probable, en évitant un malheur qu'elle regardoit comme certain, & qui auroit répandu l'amertume sur tout le reste de sa vie. L'événement fut heureux, elle eut des couches très-favorables, recouvra promptement la santé; & l'exemple d'une Dame d'aussi haut rang, inspira à d'autres le même courage, sans qu'elles fussent animées par de semblables raisons. Enfin, la crainte que quelques accidents avoit imprimée dans les esprits, en faisant regarder ce climat comme fatal aux femmes en couche, se dissipa entièrement.

Singularité
sur la généra-
tion des
animaux.

Un autre préjugé aussi singulier,

est que les animaux des autres climats, cessent d'engendrer aussitôt qu'on les transporte à Porto-Bello. Les habitants assurent que les poules apportées de Panama ou de Carthagene, deviennent stériles, le jour même de leur arrivée, & cessent de produire des œufs : ils ajoutent que les bêtes à corne amenées de Panama, quand elles sont restées quelque temps à Porto-Bello, maigrissent tellement, qu'il n'est plus possible d'en manger la chair, quoiqu'elles ne manquent pas de bons pâturages. Il est certain qu'il ne naît dans ce pays, ni chevaux, ni ânes, ce qui tend à confirmer l'opinion, que le climat est contraire à la génération des animaux engendrés sous un ciel moins funeste. Cependant, pour ne pas se livrer aveuglément à l'opinion commune, les Mathématiciens interrogèrent plusieurs personnes intelligentes, dont les réponses furent assez d'accord avec celles du vulgaire; & ils les assurèrent que ce sentiment étoit confirmé par plusieurs faits connus, & par des expériences qu'ils avoient faites eux-mêmes.

Le 4 de Décembre 1735, à six

ULLOA,
Chap. II.

An. 1735.

Chaleur
excessive à
Porto-Bello.

heures du matin, la liqueur du thermometre de M. de Réaumur étoit à 1021, & à midi, elle fut à 1023.

La chaleur est excessive à Porto-Bello, & elle est augmentée par la situation de la ville, qui est entourée de hautes montagnes, sans aucun passage pour les vents, qui pourroient donner quelque rafraîchissement. Les arbres de ces montagnes sont si épais, qu'ils interceptent les rayons du soleil, ce qui empêche que la chaleur de cet astre ne seche la terre au dessous des arbres. De-là, sont occasionnées des exhalaisons très-abondantes, qui forment de gros nuages, & se précipitent en violents torrents de pluie; mais aussitôt qu'ils sont dissipés, le soleil brille & paroît dans tout son éclat: l'activité de ses rayons, desseche la partie de terrain qui n'est pas couverte d'arbres, l'atmosphere est de nouveau chargé de vapeurs épaisses: le soleil se couvre, & continue de même pendant tout le jour. La nuit est également sujette aux mêmes vicissitudes, sans que la chaleur en soit diminuée.

Bruits effrayants dans les montagnes.

Ces torrents de pluie, si subits & si impétueux, qu'ils semblent me-

nacer d'un nouveau déluge, sont accompagnés de tempêtes, d'éclairs & de tonneres, capables de jeter l'épouvante dans les cœurs les plus hardis, & ce bruit horrible est encore prolongé par la répercussion des cavernes qui sont dans les montagnes, & qui réfléchissent de même le bruit du canon, qu'on y entend une minute après le coup. Ce fracas est mêlé des cris affreux & des hurlements d'une multitude de singes de toutes especes, qui vivent dans les forêts dont ces montagnes sont couvertes, & qui ne sont jamais plus perçants, que quand un vaisseau de guerre tire le canon, matin & soir, quoiqu'ils dussent y être accoutumés.

L'inclémence continuelle du temps jointe à la fatigue que souffrent les gens d'équipage, quand ils déchargent les vaisseaux, qu'ils portent les marchandises à terre dans des barges, & qu'ils les conduisent ensuite sur des traîneaux, occasionne des sueurs si abondantes, qu'elles les affoiblissent considérablement; & pour ranimer leurs esprits, ils ont recours à l'eau-de-vie, dont on fait alors une consommation étonnante. L'excès

ULLOA.
Chap. II.

An. 1735.

Maladies
très-commu-
nes dans ce
pays.

du travail, la boisson immodérée, & l'air mal sain qui regne dans ce climat, sont des causes, qui, réunies, alterent la meilleure constitution, & produisent ces maladies destructives, si communes en ce pays. On peut bien les nommer destructives, & les symptômes en sont toujours des plus fâcheux, parce que ceux qu'elles attaquent, sont trop épuisés pour y pouvoir résister. Aussi les maladies mortelles épidémiques sont très-communes sous ce climat.

Suites funes-
res de ces ma-
ladies.

Les Matelots ne sont pas les seuls qui souffrent de ces maladies ; d'autres que les gens de mer, qui n'ont pas les mêmes fatigues, en sont également atteints. Par conséquent on doit penser que ni la mer, ni ces fatigues ne sont point les causes principales de ce pernicieux effet, quoiqu'elles contribuent à étendre & à empirer le mal ; puisqu'il est évident que quand les fluides sont disposés à recevoir la semence de la maladie, les progrès en sont beaucoup plus rapides, & les attaques plus violentes. On a quelquefois fait venir des Médecins de Carthagene, parce qu'on pensoit qu'ils connoitroient mieux

les methodes les plus sûres pour traiter les maladies du pays, & qu'ils seroient par conséquent plus utiles que d'autres pour le soulagement des Matelots. L'expérience n'a pas été favorable, & elle a si peu répondu aux bonnes intentions de ceux qui l'ont faite, que lorsque les gallions, ou les autres bâtimens Européens y séjournent quelque temps, il est rare qu'ils n'y enterrent la moitié, ou au moins le tiers de leurs gens. C'est donc avec raison qu'on a nommé cette ville le tombeau des Espagnols, & l'on en peut dire autant de toutes les autres nations qui y abordent. Cette remarque est bien confirmée par la perte que firent les Anglois, quand une de leurs flottes parut devant le port en 1726, dans l'intention de se rendre maîtres des trésors qui y arrivent de toutes parts dans le temps de la foire, qu'on y tient à l'arrivée des gallions. La mort du Marquis de Grillo en avoit alors fait passer le commandement à Dom Francisco Cornejo, l'un des grands Officiers, dont la valeur & la conduite ont fait le plus d'honneur à la marine Espagnole. Il donna ordre que les vais-

ULLOA,
Chap. II.

An. 1735.

seaux fussent mis en ligne au-dedans du port, & fit élever à l'entrée une batterie, dont il confia le soin aux Officiers de marine, ou plutôt il s'en chargea lui-même, ne négligeant aucunes précautions, & visitant tout en personne. Ces préparatifs jetterent une telle consternation sur la flotte Angloise, quoiqu'elle fût très-nombreuse, qu'au lieu de former quelque entreprise, elle s'en tint à un blocus, comptant sur les provisions qu'elle pourroit tirer de Carthagene, & pensant que la famine obligeroit les Espagnols à abandonner aux Anglois ce qu'ils comptoient d'abord avoir par force: mais dans le tems où l'Amiral étoit près de parvenir au but de ses espérances, l'inclémence de la saison étendit ses ravages sur les navires Anglois, & emporta un si grand nombre d'hommes, qu'en peu de temps il fut obligé de se retirer à la Jamaïque, après avoir perdu plus de la moitié de ses gens.

Malgré l'inclémence du climat de Porto-Bello, & la fatalité qui semble y être attachée aux Européens, les gens de l'Escadre de 1730 y jouirent de la santé la plus parfaite,

quoique la fatigue & la débauche des Matelots fussent les mêmes, & qu'on n'apperçut aucuns changements dans l'air. On attribua cette heureuse singularité au séjour qu'ils avoient fait à Carthagene, où ils avoient passé le temps des maladies épidémiques, ce qui avoit accoutumé leur tempéramment au climat. On voit, par cet exemple, que la principale cause de ces maladies doit être attribuée à la constitution des Européens qui n'y sont pas habitués. Il faut qu'ils y meurent promptement, ou qu'ils s'y accoutument, comme les naturels, les Créoles & les autres habitants.



 CHAPITRE III.

Des Habitants de Porto-Bello ; Rareté des vivres ; Comment on tue les Tigres ; Animal nommé Perico-Ligero ; Multitude de Crapauds ; Magnificence de la Foire ; Les Astronomes s'embarquent sur la riviere Chagre ; Difficultés pour la remonter ; Grand nombre d'Alligators ; Des barques nommées Chatas & Bongos ; Beauté des Paysages ; Ils arrivent à Panama ; Conjectures sur la longitude de cette Place.

 ULLOA,
 Chap. III.

An. 1735.

Des habitants de Porto-Bello.

LA petitesse de Porto Bello , & l'inclémence du climat en rendent le nombre des habitants fort peu considérable : la plus grande partie est de Negres ou de Mulâtres , & l'on y trouve à peine trente familles de Blancs. Tous les gens aisés , soit par le commerce , soit par leurs biens-fonds , se retirent à Panama , & il ne demeure à Porto-Bello que ceux dont les emplois exigent qu'ils y restent : comme le

Gouverneur ou Lieutenant Général, les Commandants des forts, les Officiers civils de la Ville, les Officiers & les Soldats des garnison, les Alcaldes & le Clerc de ville.

ULLOA.
Chap. III.

An. 1735.

Les habitants de Porto-Bello ressemblerent beaucoup à ceux de Carthagene par les mœurs & par les usages; mais ils n'ont pas la même bienfaisance ni la même générosité: on les accuse d'avarice, vice naturel à tous les habitants de ce pays.

Les provisions sont rares à Porto-Bello, & par conséquent très-cheres, particulièrement durant le temps des gallions & de la foire, où l'on est obligé d'en tirer de Carthagene, d'où l'on apporte du maiz, du riz, de la Cassave, des cochons, de la volaille, & des racines; mais on tire le gros bétail de Panama. A Porto-Bello on ne trouve en abondance que du poisson de diverses especes qui y est très-bon. Il y a aussi beaucoup de cannes de sucre, & les chacaras, ou maisons de fermes, si on peut leur donner ce nom en sont toutes bâties. Ils ont aussi des sucreries, où l'on fait du sucre, des molasses & du rum.

Rareté des
vivres.

Des torrents d'eau fraîche, qui

U L L O A ,
Chap. III.

An. 1735.

tombent des montagnes , les uns passent hors de la Ville, & les autres la traversent. Ces eaux sont fort légères, digestives , & donnent de l'appétit , à ceux qui en font usage , qualités qu'on regarderoit comme excellentes en tout autre pays , & qui sont ici pernicieuses. Il semble que Porto-Bello , soit tellement disgracié de la nature , que ce qui est bon en soi-même y devient mauvais : Cette eau est trop légère & trop active pour les estomacs des habitants ; elle leur occasionne des dissenteries , plus dangereuses que toutes les autres maladies , & il est rare que ceux qui en sont attaqués y survivent. Les ruisseaux qui descendent des montagnes forment de petits réservoirs ou bassins , dont la fraîcheur est augmentée par l'ombre des arbres : les habitants de la Ville s'y baignent tous les jours à onze heures du matin , & les Européens suivent un exemple si agréable , & si bon pour la santé.

Comment
les Negres &
les Mulâtres
tuent les tigres.

Comme les bois bordent presque les maisons de Porto Bello , il en sort souvent des tigres , qui , dans la nuit parcourent les rues de la Ville , & emportent les volailles , les chiens

& les autres animaux domestiques : des enfants même sont devenus quelquefois leur proie. Quand ces bêtes cruelles ont goûté de cette espèce de nourriture, elles ne veulent plus de celles des forêts, & même elles dédaignent la chair des animaux quand elles ont mangé de celle des hommes. Outre les pièges ordinaires qu'on tend pour les prendre, les Negres & les Mulâtres, qui vont abattre du bois dans les montagnes, sont fort industrieux à combattre les tigres, & même pour la plus légère récompense, ils vont les attaquer dans leurs retraites. Dans ce genre de combat, qui paroît si dangereux, ils n'ont pour armes qu'une lance de sept à huit pieds de long d'un bois très-fort, dont la pointe est endurcie au feu, & une espèce de cimenterre d'environ deux pieds & demi. Ainsi armés, ils attendent tranquillement que le tigre se jette sur leur bras gauche, dont ils tiennent la lance, & qui est couvert d'une pièce d'étoffe grossière. Quelquefois l'animal semble connoître le danger, & veut éviter le combat; mais son ennemi l'excite, en le touchant lé-

ULLO A,
Chap. III.

An. 1735.

gerement de sa lance pour le pouvoir frapper d'un coup plus sûr pendant qu'il se défend, d'autant que le tigre sentant la lance, la prend d'une de ses griffes, & saisit de l'autre le bras qui la tient. Alors l'assaillant le frappe hardiment du cimenterre qu'il tient de l'autre main, & lui coupe la patte : l'animal se retire en fureur, mais il revient aussi-tôt à la charge : on le frappe d'un second coup, qui le prive de ses armes pernicieuses, & le met hors d'état de se mouvoir. Alors le Negre ou le Mulâtre le tue à son aise, l'écorche, lui coupe la tête & les pieds, & revient à la ville chargé des dépouilles de l'ennemi, comme d'un trophée de sa victoire.

Animal
nommé Péri-
co Liger.

Entre le grand nombre d'animaux qu'on trouve dans ce pays, on distingue particulièrement le Périco-Ligero, ou le léger Pierre, nom qu'on lui donne par ironie, à cause de sa lenteur & de sa paresse. Il ressemble à un singe de moyenne grosseur, mais la figure en est très-vilaine : il a la peau de couleur grise, tirant sur le brun, toute ridée, & sans poil sur les cuisses ni sur les jambes. Il est si pesant qu'on n'a pas besoin de chaîne ni de cage pour

l'arrêter, d'autant qu'il ne remue jamais que lorsqu'il est pressé par la faim, & qu'il ne marque aucune crainte, ni des hommes, ni des bêtes féroces. Quand il se remue, chaque effort est accompagné d'un cri si plaintif & si désagréable, qu'il excite en même-temps la pitié & le dégoût : il pousse ces cris au plus léger mouvement qu'il est obligé de faire, de la tête, des jambes ou des pieds, ce qui est occasionné vraisemblablement par une contraction générale des muscles & des nerfs de son corps, qui lui cause une douleur excessive quand il fait quelque effort pour se mouvoir. Ce cri affreux est toute sa défense, parce que la nature lui enseignant à vouloir prendre la fuite à l'approche de quelque ennemi, il pousse des hurlements si terribles à chaque mouvement, que l'animal qui le poursuit ne peut les supporter, & prend la fuite lui-même pour éviter un bruit aussi effrayant. Ces cris ne durent pas seulement tout le temps qu'il est en mouvement, il les répète en s'arrêtant, & il demeura long-temps sans se mouvoir avant qu'il cesse de crier. Il fait sa nourriture ordinaire de fruits sauvages; & quand il ne peut en

trouver sur la terre, il cherche un arbre qui en soit bien chargé, & y monte avec une peine excessive. Pour s'épargner l'embarras d'y monter une autrefois, il cueille tout le fruit de l'arbre, le jette à terre, se roule comme une boule, & se laisse ensuite tomber de l'extrémité d'une des branches. Il demeure au pied de cet arbre, jusqu'à ce que tout le fruit soit consommé, & ne le quitte que quand la faim l'oblige de chercher ailleurs sa nourriture.

Multitude
de Crapauds
à Porto-Bello.

Les serpents sont en grand nombre à Porto-Bello, & très-dangereux. Les crapaux y fourmillent, non seulement dans les endroits humides & marécageux, comme dans les autres pays, mais aussi dans les rues, dans les cours, & dans tous les endroit ouverts. Le nombre surprenant de ces reptiles, qui paroissent particulièrement après la pluie, a fait croire à quelques personnes, que chaque goutte d'eau se changeoit en un crapaud. Ils prétendent le prouver par la quantité prodigieuse de ceux qu'on y voit, quand il a tombé la moindre pluie; mais cette opinion n'a aucun fondement. Il est évident que ces reptiles abondent dans

les forêts, dans le voisinage des rivières, & même dans les villes, où ils produisent une quantité presque infinie d'animacules dont ils sont formés, suivant les meilleurs Naturalistes. Ces animacules s'élevent dans les vapeurs qui forment les pluies, & retombent avec elles sur la terre, qui est excessivement échauffée par les rayons du soleil; peut être aussi qu'ils y sont déjà déposés par les crapauds, & deviennent animés en aussi grand nombre qu'on en a vu quelquefois en Europe; mais comme après les pluies on en rencontre qui ont jusqu'à six pouces de longueur, il n'est pas possible d'imaginer qu'ils soient l'effet d'une production momentanée. Il paroît donc vraisemblable que cette partie du pays étant extrêmement humide, est très-propre à nourrir cette espèce de semence, qui se plaît dans les lieux aquatiques. Ils évitent les endroits du terrain qui sont exposés aux rayons du soleil, cherchent ceux où la terre est la plus molle, & la creusent pour trouver l'humidité, en sorte que la surface étant ordinairement sèche, on ne peut y remarquer les crapauds: mais aussi-tôt

ULLOA,
Chap. III.

An. 1735.

qu'il commence à pleuvoir, ils abandonnent leurs retraites pour venir où ils sentent l'eau, qu'ils cherchent avec le plus grand empressement, ce qui fait que toutes les rues & les places en sont alors couvertes, d'où est venu l'opinion vulgaire que chaque goutte d'eau se transforme en un crapaud. Quand il a plu dans la nuit, les rues & les places semblent pavées le matin de ces reptiles; en sorte qu'on ne peut faire un pas sans les fouler aux pieds, d'où il en arrive souvent des morsures fort désagréables, parce qu'outre leur venin, ils sont assez gros pour qu'on en sente vivement les dents. Le nombre prodigieux de ces sales animaux, occasionne la nuit un bruit plus insupportable qu'on ne le peut imaginer, par leurs croassements, dans toutes les parties de la ville, dans les bois, & dans les cavernes des montagnes.

Magnificence de la foire de Porto-Bello.

La ville de Porto-Bello, si peu habitée à cause du mauvais air, de la rareté des provisions, & de la stérilité du terroir, devient au temps des gallions une des places les plus peuplées de toute l'Amérique méridionale. La situation avantageuse sur l'Isth-

me, entre la mer du sud & la mer du nord, la bonté du port, & le peu de distance de cette ville à Panama, lui ont fait donner la préférence pour en faire l'entrepôt du commerce conjoint de l'Espagne & du Pérou dans le temps de cette foire.

Quand on a reçu avis à Carthagène que la flotte du Pérou est déchargée à Panama, les gallions partent pour Porto-Bello, afin d'éviter les maladies qui sont la suite de l'oïseté. Le concours y est si considérable, que le loyer des logements y monte à un prix excessif; une chambre & un cabinet se louent mille écus pour le temps de la foire, & les maisons quand elles sont spacieuses, vont jusqu'à quatre, cinq & six mille écus de loyer.

Aussi-tôt que les vaisseaux sont à l'ancre dans le port, on élève une tente quarrée couverte de voiles pour recevoir les cargaisons; & les propriétaires des marchandises sont présents au déchargement, pour reconnoître chacun ce qui lui appartient. On les transporte ensuite sur des traîneaux, conduits par les équipages des vaisseaux respectifs.

ULLOA,
Chap. III.

AN. 1735.

Pendant que les Mariniers & les Négociants Européens sont ainsi occupés, les chemins sont couverts des Mulets de Panama, chargés de caisses d'or & d'argent, pour le compte des Marchands du Pérou. Les uns sont déchargés à la bourse, d'autres au milieu de la place; & malgré l'embarras & la confusion, il n'y arrive jamais ni vol, ni perte, ni erreur. Quiconque auroit vu dans les autres temps Porto-Bello solitaire, avec un triste silence répandu de toutes parts, le port vuide, & tout ne présentant dans la ville & aux environs qu'un aspect mélancolique, seroit rempli d'étonnement du changement subit qui y arrive, en voyant alors une multitude bruyante, toutes les maisons remplies d'une foule de monde, les places & les rues embarrassées de ballots & de caisses d'or & d'argent, & le port plein de vaisseaux & de toutes sortes de bâtimens. Enfin, il verroit un pays détecté dans les autres temps pour ses qualités destructives, devenu l'entrepôt des richesses de l'ancien & du nouveau monde, & le théâtre le plus brillant de l'une des branches les plus considérables du commerce de l'univers.

Peu de temps après que les Mathématiciens François & Espagnols furent arrivés à Porto-Bello ils en firent donner avis au Président de Panama, & lui firent demander qu'il envoyât quelques-uns des bâtimens dont on se sert sur la riviere Chagre, pour les conduire à Panama, parce que la difficulté du transport de leurs instrumens les empêchoit de prendre la route étroite & raboteuse qui y conduit de Porto-Bello. Le Président leur envoya aussi-tôt deux barques, sur lesquelles ils s'embarquerent le 22 de Décembre, sortirent du port à la rame; le vent d'est s'étant élevé, ils mirent à la voile vers neuf heures du matin, & à quatre heures après midi ils descendirent à la Douane, qui est bâtie à l'embouchure de la riviere Chagre.

Le 24, ils voulurent faire usage des rames pour remonter cette riviere; mais tous leurs efforts furent inutiles contre la violence du courant, & ils furent obligés de s'en tenir à monter avec des perches. L'après midi ils mesurerent la vitesse de l'eau, & trouverent qu'elle parcouroit un peu plus de dix toises en quarante

ULLOA,
Chap. III.

An. 1735.

Les Astronomes s'embarquent sur la riviere Chagre.

Difficulté pour la remonter.

secondes & demie. Ils continuerent leur cours de cette maniere ennuyeu- se jusqu'au 27 à onze heures du ma- tin, qu'ils arriverent à Cruces, qui est le port de débarquement, envi- ron à cinq lieues de Panama. A me- sure qu'ils avançoient dans la riviere, ils trouvoient que le courant étoit plus rapide : le 25 les dix toises fu- rent parcourues en vingt-six secon- des & demie : le 26, à l'endroit où ils jetterent l'ancre pour passer la nuit, elles le furent en quatorze se- condes & demie : & le 27, à la ville de Cruces, il se passa seize secondes; ainsi la plus grande vîtesse est d'envi- ron une lieue par heure.

La riviere Chagre prend sa source dans les montagnes, près de la ville de Cruces. L'embouchure est désen- due par un fort construit sur un rocher escarpé, près le rivage de la mer du nord, à l'est de cette riviere. A dix toises environ de ce fort est la ville ou le bourg de San-Lorenzo de Cha- gre, dont les maisons en général sont construites de roseaux, & habi- tées par des Negres, des Mulâtres, & des Métifs.

Sur le bord opposé est la Douanne,

où l'on enregistre toutes les marchandises qui entrent dans la riviere. La largeur de cette riviere est d'environ cent vingt toises, mais elle s'étrécit peu-à-peu à mesure qu'on approche de la source; enforte qu'à Cruces, où elle commence à être navigable, elle n'a que vingt toises de large. La plus courte distance entre la ville & l'embouchure de la riviere est de vingt & un milles; mais si on la mesure en suivant les détours du courant, elle est de quarante-trois milles.

ULLOA,
Chap. III.

AN. 1735.

La riviere Chagre est infestée d'Alligators, & l'on en voit souvent qui dorment sur les bords. Il n'est pas possible de la côtoyer, tant parce que les arbres sont très-ferrés, que par rapport au grand nombre de buissons qui en forment une espee de forêt d'épines. Quelques-uns de ces arbres, particulièrement les cédres, servent à faire les canots, ou les bongos qu'on employe sur cette riviere. Il arrive souvent que ces arbres sont minés par l'eau, & entraînés dans les débordements: mais la grosseur prodigieuse du tronc & l'étendue des branches, empêchent qu'ils ne soient emportés par le cou-

Grand nombre d'Alligators.

OLLOA.
Chap. III.

AN 1735.

rant ; enforte qu'ils demeurent près de l'endroit où ils sont tombés , ce qui gêne beaucoup la navigation , & la rend même dangereuse , parce que la plus grande partie de ces arbres étant cachés sous l'eau , il arrive souvent que le bâtiment qui y touche est renversé.

Des barques
nommées
Chatas &
Bongos.

Les barques dont on se sert sur cette riviere , sont de deux sortes , les Chatas & les Bongos. Les premières , semblables aux bâtiments Européens , sont composées de différentes pieces de bois ; mais on les fait très-larges , pour qu'elles tirent peu d'eau , & elles portent sept à huit cents quintaux. Les secondes , sont formées d'une seule piece de bois , & il est étonnant qu'on trouve des arbres d'une grosseur aussi prodigieuse , puisqu'il y en a qui ont jusqu'à onze pieds de large , & qui portent aisément quatre à cinq cents quintaux. Les unes & les autres ont une cabane à la poupe , pour la commodité des Passagers , & une toile , pour garantir du soleil , soutenue sur des étançons de bois du côté de la proue. Le milieu est partagé en deux , par une cloison dans toute la longueur ;

quand le bâtiment est chargé, on le couvre de peaux, pour que les marchandises ne soient pas endommagées par la violence des pluies, qui sont très-fréquentes sur cette rivière. Outre le Maître, il faut au moins dans chacune de ces barques, dix-huit ou vingt Negres robustes, autrement, il seroit impossible de les faire aller contre le courant.

Toutes les forêts & les bois qui bordent cette rivière, sont remplis de bêtes sauvages, particulièrement des singes de différentes especes. Ces animaux sont de diverses couleurs, & de taille plus ou moins grande: la chair de tous, mais principalement celle des rouges, est très-estimée par les Negres.

Il n'y a peut-être rien qui puisse surpasser les vues charmantes, que présentent les rivières de ce pays. L'imagination la plus fertile des Peintres, ne peut approcher de la beauté des Payfages qui y sont tracés des mains de la nature. Les bois qui ombragent les plaines, & qui étendent leurs branches jusqu'à la rivière; les hauteurs différentes des arbres qui couvrent les collines; la

ULLOA
Chap. III.

An. 1739

Beauté des
Payfages.

ULSOA,
Chap. III.

AN. 1735.

variété des formes, & des couleurs de leurs feuilles; la figure de leurs fruits, également variés par les couleurs, forment un théâtre magnifique, encore embelli par la multitude d'animaux de toute espece, dont il est couvert. Les différentes sortes de singes, qui sautent par troupes, d'arbre en arbre, qui se pendent aux branches, & qui se joignent fix ou huit ensemble, pour traverser une riviere: les meres, avec leurs petits sur le dos, faisant mille postures fantastiques & des grimaces ridicules, peuvent paroître des fictions à ceux qui n'en ont jamais eu le spectacle; & si nous y ajoutons celui des oiseaux, notre admiration aura encore plus de sujet de s'étendre, puisqu'il y en a une quantité prodigieuse, dont plusieurs especes paroissent être particuliers aux bords de cette riviere, & dont les plumages éclatent de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Les arbres sont en général chargés de fruits; mais les pommes de pin, pour la beauté, la grosseur, l'odeur & le parfum, l'emportent sur tout ce qu'on peut voir dans les autres pays.

Les Astronomes arrivent à Panama.

Quand les Mathématiciens furent

de récompense à celui qui le livreroit , mort ou vif. Les Portugais ayant alors la plus grande influence dans le pays , & n'étant plus troublés par les disputes , se livrerent totalement à l'orgueil , à l'avarice & à l'insolence , ce qui les rendit insupportables aux Naturels de l'Isle. Ils refuserent de consentir au mariage de Janeira Vandaar , avec l'Impératrice Donna Catharina , quoiqu'ils l'eussent promis solennellement , & le premier entra en composition avec Dom Juan , qui parcouroit le pays à la tête d'un petit parti. Ces deux Princes convinrent de chasser leurs oppresseurs , & de partager entre eux la domination de toute l'Isle ; mais le Général Portugais intercepta quelques lettres qu'ils s'écrivoient réciproquement , & fit assassiner Janeira Vandaar en sa présence , avec un grand nombre de ses partisans , après l'avoir désarmé , en lui demandant son épée , sous prétexte d'en admirer la garde , qui étoit très-bien travaillée & ornée de joyaux de prix.

Les Portugais firent de vains efforts pour justifier cette trahison aux yeux de l'Impératrice ; quoique

DESCRIP-
TION
de Ceylan,
Chap. VI.

Excellent jugement d'une jeune Reine.

cette Princeſſe n'eût que douze ans ; ſon eſprit & ſon jugement étoient beaucoup au-deſſus de ſon âge , & elle en fit paroître la juſteſſe , en obſervant que quoique Janeira fût un traître , il ne devoit pas être ainſi maſſacré lâchement ſans avoir été jugé ſuivant les loix. « Soyez aſſurez , leur » dit-elle , que telle couleur que vous » vouliez donner à cette action , elle » cauſera certainement votre ruine : » tous ceux qui apprendront que » vous avez ainſi fait périr votre » meilleur ami , vous maudiront , & » craindront que la dernière victime » de votre implacable vengeance , » ne ſoit celle que vous appelez au- » jourd'hui Impératrice : mais trem- » blez pour les ſuites d'un crime que » la Juſtice divine ne laiſſera pas im- » puni ». Les paroles de cette Princeſſe parurent avoir la force d'un oracle , qui fut pleinement rempli , quand les Hollandois attaquèrent les Portugais , & les chafferent de Bote- calo , Columbo , Gale , Negumbo , & enfin de Jaſnapatnam.

Les Cingaleſes attaquent les Portugais.

Cette conduite perfide ruina entièrement les affaires des Portugais : les Cingaleſes conjurent contre eux

une haine irréconciliable ; cherchèrent Dom Juan, qui se présenta bientôt, & formerent en peu de temps une nombreuse armée sous les ordres. Ils étoient tous déterminés à chasser ceux qu'ils regardoient comme leurs tyrans ; mais les Portugais, intimidés par leur nombre & par leurs préparatifs, se retirèrent de la ville de Candi dans le fort de Ganoor, & envoyèrent à Columbo, demander du secours. Les Cingaleses, qui les suivoient de près, leur firent environ cinquante prisonniers, auxquels ils couperent le nez & les oreilles, après quoi ils les renvoyerent.

La résolution des Cingaleses effraya tellement les Portugais, qu'ils se déterminèrent à se retirer en un corps à Walare, & à mettre le feu dans tout le pays qu'ils abandonnoient. Dom Juan les poursuivit malgré tous ces obstacles, les atteignit, les attaqua quatre fois, & remporta enfin une victoire complète. Il détruisit leurs meilleurs soldats, s'empara d'un très-riche butin, outre le canon, les munitions & les armes ; se rendit maître de l'Impératrice Donna Catharina, & fit aussi pri-

DESCRIP
TION
de Ceylan
Chap. VI.

Dom Juan
remonte sur
le Trône.

sonnier, le Général Lopez, qui mourut trois jours après, de ses blessures. Il laissa son fils à la garde de Dom Juan, qui le renvoya en sûreté à Columbo, ainsi qu'il l'avoit promis.

Dom Juan emporta d'assaut toutes les places où il y avoit garnison Portugaise, passa leurs troupes au fil de l'épée, tout le pays se soumit à lui, & plusieurs petits Princes qui avoient fait alliance avec son ennemi, allerent le trouver, avec des présents considérables, pour lui faire leur soumission. La premiere démarche qu'il fit ensuite, fut d'épouser Donna Catharina, ce qui attacha à ses intérêts le seul compétiteur qu'il pouvoit avoir au trône; après quoi il se fit bâtir un palais ou plutôt une citadelle, avec de bonnes fortifications, & obligea les prisonniers Portugais de travailler à cet ouvrage. Dom Juan fut alors paisible possesseur de la Couronne, particulièrement quand il eut défait une forte armée, envoyée contre lui, de Goa, sous les ordres de Jeronimo d'Oviedo, qui n'échappa que difficilement à la captivité, ce qui affermit de plus en plus le pouvoir de Dom Juan.

DESCRIP-
TION
de Ceylan,
Chap. VI.

Il détruit la
puissance des
Portugais.

& l'histoire qu'il a donnée de ses aventures ; mais il est plus vraisemblable qu'il y fut mis à dessein. Il est vrai qu'il fut obligé de dire que c'étoit l'effet du hasard, pour pallier la violation du traité.

Ce malheur ayant mis dans la nécessité de rebâtir la ville, on la transporta où elle est actuellement, environ à une lieue & demie de la première, & dans une situation beaucoup plus commode. Elle a des murailles de pierre de taille, & est défendue par une forte garnison de troupes régulières, dont on envoie des détachements pour la garde de Darien, de Porto-Bello, & de Chagre. Près de la ville au nord-ouest est une montagne, nommée Ancon, dont les Mathématiciens trouverent que la hauteur perpendiculaire étoit de cent une toises.

Dans le temps où ils virent cette ville, les maisons, en générale, étoient de bois, n'avoient qu'un étage, étoient couvertes de tuiles très-grandes, & formoient un assez bel aspect par leur disposition agréable, & par la symétrie des fenêtres ; mais il n'y en avoit que très-peu en pierre.

ULLOA,
Chap. IV

An. 1735.

On en change la situation.

Hors des murs est un fauxbourg ouvert, plus grand que la ville; les maisons sont bâties comme dans l'intérieur de la place, excepté celles qui joignent la campagne, & qui sont couvertes de chaume: il y a aussi quelque bujios ou huttes. Les rues de la ville & du fauxbourg sont droites, larges, & la plus grande partie pavées.

Quoique le plus grand nombre des maisons fussent anciennement de bois, les incendies étoient très-rares à Panama, parce que la nature de ce bois est telle, que s'il tombe du feu sur le plancher, ou s'il s'en attache au mur, il n'en arrive d'autre accident que celui de faire un trou, sans allumer de flamme, & il s'éteint de lui-même en se couvrant de cendres. Malgré cette excellente propriété, la ville fut presque entièrement consumée en 1737: la bonté du bois ne put la garantir des ravages que les flammes y firent; d'autant que par le concours d'une autre cause, le bois étoit devenu plus combustible. Le feu commença dans un magasin, où, entr'autres marchandises, il y avoit quantité de poix, de bray, de

ULLOA,
Chap. IV.

An. 1735.

Incendie à
Panama.

naphte & d'eau-de-vie, enforte que le feu étoit, pour ainsi dire imprégné de ces substances, gagna les murs, & malgré la qualité singulière du bois, il devint bien-tôt la proye de ces flammes dévorantes. Dans cet incendie, le fauxbourg dut sa conservation à sa distance de la ville, qui est d'environ douze cents toises. Depuis ce malheur, toute la ville a été rebâtie, & la plus grande partie des maisons sont actuellement en pierres, toutes sortes de matériaux propres aux bâtimens de cette nature étant en abondance dans le pays.

Il y a dans cette ville un Tribunal ou Audience Royale, où préside le Gouverneur de Panama. A cette place est annexée celle de Capitaine-Général de Terre-Ferme, & on ne la confere qu'à un Officier de distinction, sans autre titre que celui de Président de Panama. Il y a aussi une Eglise Cathédrale & un Chapitre, composé de l'évêque, & d'un nombre de Chanoines : un Ayuntamiento, ou corporation formée d'Alcaldes & de Régidors, trois Officiers des revenus, un Receveur, un Trésor-

ULLOA,
Chap. IV.]

An. 1735.]

Gouvernement Civil & Ecclésiastique.

rier, & un Agent. Le Tribunal de l'Inquisition est sous la direction de celui de Carthagene. La Cathédrale est de pierre, ainsi que les Couvents; avant l'incendie, il y en avoit plusieurs bâtis en bois; mais cet accident terrible a fait voir la nécessité de se servir de matiere plus solide. Ces Couvents sont occupés par des Dominicains, des Franciscains, des Augustins, & des Peres de la Merci; outre le College des Jésuites, un Monastere de Filles de l'Ordre de Sainte Claire, & un Hôpital de Saint Jean de Dieu. La médiocrité de leurs revenus ne permet pas qu'ils soient en grand nombre; aussi les ornemens des Eglies n'ont rien de remarquable pour la richesse, mais ils sont propres & décents.

Dés bâti-
mens & du
Port.

Les maisons des particuliers sont décorées avec assez d'élégance, mais sans avoir rien de somptueux. Il n'y a pas dans cette ville de fortunes immenses, comme en quelques autres d'Amérique; cependant on y trouve des habitants riches, & tous ont le nécessaire; en sorte que si l'on ne peut la mettre au rang des villes, opu-

lentes, au moins est-elle au-dessus de la pauvreté.

Le port de cette ville est formé dans la rade, sous l'abri de plusieurs Isles, particulièrement de celles de Naos, Perico, & Flamencos : l'ancre est devant la seconde, ce qui lui en a fait donner le nom. Les vaisseaux y sont en sûreté, & à deux lieues & demie ou trois lieues de la ville.

Les marées sont régulières, & suivant les observations que firent les Mathématiciens, le jour de la conjonction, la plus haute mer étoit à trois heures après midi. L'eau monte & descend considérablement, & comme le rivage est en pente douce, il demeure à sec dans la basse mer, à une distance considérable. On peut remarquer ici la différence des marées, entre la mer du sud & la mer du nord, qui sont absolument contraires; dans la mer du nord on les trouve irrégulières, au lieu qu'elles sont régulières dans celle du sud. Quand l'une cesse de s'élever ou de décroître, c'est alors que l'autre commence, en s'étendant sur les bas

ULLOA,
Chap. IV.

An. 1735.

Des Marées

ULLOA,
Chap. IV.

An. 1735.

fonds, & élargissant les canaux, suivant l'effet naturel du flux & du reflux. On observe la même particularité dans tous les ports de la mer du sud; à Manta, qui est presque sous l'équateur, le flux & le reflux durent près de six heures, & ces deux mouvements sont très-sensibles sur toutes les côtes. On remarque les mêmes effets dans la rivière de Guiaquil, où malgré la quantité d'eau qu'elle contient, la régularité des marées n'est point interrompue. On voit le même phénomène à Payta, à Guanchaco, à Callao, & dans les autres ports, avec cette différence, que l'eau monte & descend plus en quelques endroits qu'en d'autres. Les Mathématiciens ne purent vérifier si c'est avec quelque fondement que les Marins disent qu'entre les tropiques les marées sont irrégulières, qu'elles n'ont pas la même proportion d'eau au flux & au reflux, & que la quantité de celle qui s'éleve & qui s'abaisse est également différente. Il paroît ici le contraire, & il est très-difficile d'en donner l'explication; tout ce qu'on peut conjecturer, c'est que cet isthme, ou lan-

gue de terre, qui sépare les deux mers, en retient les eaux, ce qui les assujettit à diverses loix.

ULLOA,
Chap. IV.

An. 1735.

La variation de l'aiguille aimantée dans la rade est de 7 degrés 39 minutes est. La rade & toute la côte voisine est remplie d'excellents poissons, & de deux espèces d'huîtres, dont celle qui est la plus petite est regardée comme la meilleure.

Variation
de la boussole.

On trouve beaucoup de perles au fond de la mer, & les huîtres qui les contiennent sont délicieuses. Cette espèce de pêche est très-avantageuse aux habitants de toutes les Isles qui sont dans cette baie.

Le port de Périco, est le rendez-vous de la flotte du Pérou, pendant le temps de la foire, & il y a toujours des barques chargées de provisions qui viennent des différents ports de ce riche pays, outre un grand nombre de bâtimens côtiers, qui vont de ces ports à Choco, & qui se partagent sur la côte occidentale de ce Royaume.

Les vents sont les mêmes sur toute la côte : les courants sont plus forts près des Isles qu'à une distance plus considérable ; mais on ne peut éta-

ULLOA,
Chap. IV.

An. 1735.

blir de regles générales sur leur direction, parce qu'elle dépend du lieu où se trouve le vaisseau par rapport aux canaux que ces Isles forment. Ils varient aussi dans le même endroit selon les vents. Il nous suffit de remarquer qu'il a des marées sur cette côte, ce qui ne nous sera peut-être pas inutile pour la suite.

Des Habitués de Panama.

Les habitants de Panama ressemblent beaucoup à ceux de Carthagene, mais ils sont plus ménagers & plus actifs. Les femmes s'habillent comme celles du Pérou, c'est-à-dire, que quand elles sortent, elles portent une robe ou mante, & une jupe à peu près comme les Espagnoles: mais dans leurs maisons, en visites, & dans quelques cérémonies particulières, elles n'ont jusqu'à la ceinture d'autre habillement que leur chemise. Leurs manches sont très-longues & fort larges, presque toutes ouvertes aux poignets, & garnies tant aux bras qu'aux cols de très-belles dentelles, en quoi les Dames de Panama sont particulièrement curieuses. Elles ont des ceintures, & cinq ou six chapelets; ou fils de belles perles autour du col, avec quelques chaînes

chaînes d'or, auxquelles elles pendent des Reliques. Elles portent aux bras des bracelets d'or, & des fils de perles, de corail & de tombac.

ULLOA,
Chap. IV.

An. 1735.

Les provisions de toute espece font très cheres dans cette ville & dans son district, tant à cause de la grande quantité qui est nécessaire, que par rapport à la distance des endroits d'où elles viennent; mais on est amplement dédommagé de cet inconvénient par la multitude & la qualité des perles qu'on trouve dans le Golfe. On en pêche particulièrement près des Isles du Roi & de Taboga, & aux environs de 43 autres, qui forment un petit archipelague. Le premier auquel les Indiens firent part de cette riche denrée, fut Vasco Nunez de Balboa, qui, en passant par ce pays pour aller plus loin faire des découvertes dans la mer du sud, en reçut quelques-unes qui lui furent données par un Prince Indien, nommé Tumaco. A présent elles y font en si grande quantité, qu'il n'y a presque personne un peu aisée à Panama, qui n'occupe tous les Esclaves, ou au moins une partie, à cette pêche, sur laquelle nous ajou-

terons quelques particularités , à ce que nous avons déjà dit sur le même sujet dans les découvertes précédentes.

U L L O A ,
Chap. IV.
An. 1735.

Pêche des
Perles à Pa-
nama.

Les Maîtres des Negres employent à la pêche ceux qu'ils trouvent y être les plus propres ; & comme elle se fait au fonds de la mer , il faut qu'ils soient excellents nageurs , & en état de retenir long-temps leur respiration. Ils les envoient dans les Isles , où ils ont des huttes pour se loger , & des chaloupes capables de contenir huit , dix , & même vingt Negres , sous les ordres d'un Officier. Ils se rendent dans ces chaloupes aux endroits où l'on fait que les perles se trouvent , & où la profondeur de l'eau n'est que de dix , douze , ou quinze brasses ; ils s'y mettent à l'ancre ; les Negres s'attachent autour du corps une corde , dont l'autre bout tient à la chaloupe , prennent un petit poids , pour accélérer leur vitesse en plongeant , & se mettent ensuite dans l'eau. En arrivant au fonds , ils prennent une huître , qu'ils mettent sous leur bras gauche , en tiennent une seconde dans leur main gauche , & une troisième dans la droite. Avec

ces trois huitres, & quelquefois une quatrieme dans leur bouche, ils viennent à la surface de l'eau pour respirer, & les mettent dans un sac. Quand ils sont restés quelque temps à reprendre haleine, ils plongent une seconde fois, & font toujours de même, jusqu'à ce qu'ils ayent rempli leur tâche, ou qu'ils sentent que les forces leur manquent. Chacun de ces Negres est obligé de donner par jour à son Maître un nombre réglé de perles; en sorte que quand ils ont ramassé dans leur sac, la quantité d'huitres suffisante, ils commencent à les ouvrir, & remettent les perles à l'Officier, jusqu'à ce qu'ils en trouve ce qu'ils doivent donner; & pourvu qu'elles soient formées, leur devoir est rempli, quoiqu'elles se trouvent petites ou défectueuses. Celles qu'ils ramassent ensuite, quand elles seroient grosses & très-belles, appartiennent au Negre, & le Maître n'y a aucune part. Ces Esclaves ont la faculté de les vendre à qui il leur plaît; mais ordinairement c'est le Maître qui les leur achete à un prix médiocre.

Ces Negres ne peuvent assez sou-

vent remplir le nombre prescrit ; parce qu'il se trouve des huîtres qui n'ont point de perles, d'autres qui ne sont pas assez formées, d'autres dont l'huître est morte, ce qui les endommage au point de n'être de nulle valeur ; & comme ces perles ne peuvent être reçues, il faut qu'ils en aient d'autres pour compléter le nombre.

Outre la fatigue de la pêche, qui est d'autant plus grande, que les huîtres tiennent plus fortement aux rochers, les Negres courent aussi de grands dangers à cause de diverses especes de poissons, qui les saisissent, ou qui par leur poids les écrasent contre le fonds de la mer. Il semble que ces animaux connoissent que les pêcheurs leur enlèvent la plus riche production de leur élément, & qu'ils veulent la défendre contre ces ravisseurs. Sur toute la côte ces animaux rendent la pêche très-dangereuse ; mais ils sont en plus grand nombre, où les perles abondent le plus. Les Tabuzones ou Teinturieres, qui sont d'une grosseur énorme, engloutissent souvent les corps entiers de ces malheureux Negres, & les Mantas ou

ULLOA,
Chap. IV.

An. 1735.

Poissons très-
dangereux.

Matelats les étouffent en les entourant de leurs nageoires, où les écrasent de la pesanteur énorme de leurs corps. Ce nom a été donné à cette espèce de poisson, tant par rapport à sa figure, que pour sa qualité destructive. Il est de la largeur & de la longueur d'un matelats, & enveloppe de ses nageoires un homme ou un animal quand il se trouve à sa portée, de façon qu'il le presse jusqu'à ce qu'il ait rendu l'ame. Ce poisson ressemble assez à la raye pour la figure, mais il est infiniment plus gros.

Pour se défendre des attaques de ces animaux, chaque Negre porte un couteau fort afilé, avec lequel il fait ses efforts, s'il voit que le poisson le veuille attaquer, pour le frapper en quelque endroit d'où l'animal ne puisse lui nuire; & quand le monstre se sent blessé, il prend aussitôt la fuite. Les Officiers sont fort attentifs sur ces bêtes voraces, & quand ils en apperçoivent quelqu'un, ils tirent la corde attachée au corps du Negre, pour qu'il se tienne sur ses gardes. Quelquefois même, quand ils voyent le plongeur en dan-

ULLOA,
Chap. IV.

Ann. 1735.

ger, ils se jettent à l'eau avec de semblables armes, & vont à sa défense: mais il n'arrive que trop souvent que toute leur adresse & leur attention ne peuvent empêcher le Nègre d'être dévoré, ou de perdre, un bras ou une jambe par les morsures de ces animaux. On a formé divers projets pour les garantir de ces funestes accidents, mais jusqu'à présent, ils ont tous été infructueux.

Les perles de ces pêcheries sont en général d'une très-belle eau, & il s'en trouve de remarquables par la grosseur & par la forme: mais de même qu'il y a de grandes différences dans ces deux dernières qualités, il s'en trouve aussi de très considérables dans l'eau & dans la couleur; en sorte que quelques-unes sont d'un grand prix, & d'autres très-défectueuses. On en envoie en Europe, mais en petit nombre; la plupart sont portées à Lima, où elles sont très-estimées, tant parce que les gens de tout rang en font leur ornement, que parce qu'on les fait passer de cette ville dans les parties plus intérieures du Pérou.

Terre-ferme étoit autrefois en grande réputation pour la finesse de l'or que produisoient les mines, ce qui en augmentoit considérablement la richesse. Une partie de ces mines étoient dans la Province de Veragua, d'autres dans celle de Panama; mais les plus abondantes, les plus riches, & celles qui produisoient l'or le plus fin, étoient dans la Province de Darien, c'étoit aussi où elles étoient exploitées avec le plus de soin; mais depuis que les Indiens se sont révoltés, & rendus maîtres de toute la Province, on a été forcé d'abandonner ces mines, ce qui en a fait perdre la plus grande partie, & l'on n'en a conservé que quelques-unes sur les frontieres, d'où l'on tire toujours une petite quantité d'or. On pourroit cependant en augmenter le produit, si la crainte de l'esprit inconstant des Indiens, & le peu de confiance qu'on a dans leur apparente amitié, n'empêchoient les propriétaires des mines, de prendre les moyens propres à les améliorer.

Quoique les mines de Véraguas & de Panama ne soient pas exposées aux mêmes dangers, on ne les travaille

 ULLOA,
 Chap. IV.

An. 1735.

pas avec plus de vigueur que les autres. Deux raisons en font la cause. La première, c'est qu'elles sont moins abondantes en métal, & qu'il n'est pas de si bonne qualité que celui de Darien. La seconde, & la plus importante, c'est que la mer, par le riche produit des perles, présente un profit plus certain, & en même-temps plus aisé, ce qui fait qu'on s'y attache plus à la pêche qu'aux mines : cependant on en exploite quelques-unes, mais en petit nombre, outre celles des frontières de Darien.

Animal
nommé iguana.

Entre les animaux qui servent de nourriture aux habitants de Panama, est un amphibie qu'on appelle Guana ou Iguana. Il ressemble par la figure à un lézard, mais il est beaucoup plus gros, & ordinairement d'environ trois piéds de longueur. Il est d'un vert tirant sur le jaune, mais d'un jaune plus clair sous le ventre que sur le dos, où le vert est la couleur dominante. Il a quatre pattes comme le lézard, mais ses griffes sont à proportion beaucoup plus longues. Elles sont jointes par une peau qui les couvre, de même forme que celle des oyes, excepté qu'ils ont les

talons plus alongés, & qu'ils sortent entièrement hors de la peau ou membrane. La peau de cet animal est couverte d'écaillés minces qui y sont adhérentes, & qui la rendent dure & raboteuse. Du sommet de la tête jusqu'au commencement de la queue, qui est ordinairement d'un pied & demi de long, on voit une rangée d'écaillés placées verticalement. Chacune de ces écaillés a depuis une ligne de largeur jusqu'à six, & trois ou quatre lignes de long. Elles sont séparées de façon, qu'elles forment une espece de scie : mais depuis le col jusqu'à la queue, elles vont en diminuant, enforte que les dernières sont à peine visibles. Le ventre par sa grosseur n'a pas de proportion avec le reste du corps, & les dents sont séparées & très-aiguës. Il marche sur l'eau, plutôt qu'il ne nage, étant soutenu par les membranes de ses pieds, & il court d'une si grande vitesse sur cet élément, qu'on le perd de vue en un instant ; mais sur la terre, il va beaucoup moins vite, quoiqu'il ne soit pas pésant. Quand la femelle est pleine, elle a le ventre d'une grosseur prodigieuse, & fait

ULLOA,
Chap. IV.

An. 1735.

souvent jusqu'à six œufs, dont chacun est de la taille d'un œuf de pigeon. On estime beaucoup ces œufs dans les parties de l'Amérique où l'on trouve de ces animaux. Ils sont contenus dans une longue membrane, qui forme une espece de corde. La chair du Guana est très-blanche, & fort estimée dans le pays; mais il y a peu d'Européens qui en veulent manger.

Fin du Tome dixieme.

T A B L E

D È S M A T I E R E S

Contenues dans le dixieme Volume.

A

<p>A <i>CUNHA</i> (le Pere d') Jésuite, sa description de la riviere des Amazo- nes, 131. <i>Amazones</i>, (Riviere des) sa description, 109. Quels sont les premiers qui en ont fait la décou- verte, 110. Origine du nom de cette riviere, 118. Mœurs des Habi- tants, 132. Missions des Jésuites dans ce pays, 133. Diverses Nations qui habitent les bords de cette riviere, 134. De leurs Rois, 135. Productions du Pays, 136. Description du fleuve, 138.</p>	<p>les Tropiques, 93. <i>Bongos</i>, barques du Pé- rou, leur description, 414. <i>Borera</i>, Isle voisine de Saint Kilda, 61. <i>Buenos-Ayres</i>, Ville d'A- mérique; sa descrip- tion, 143.</p>
--	---

C

<p>CADIX, description de cette Ville, 12. <i>Californie</i>, pays d'Améri- que, douceur des Ha- bitants, 265. Descrip- tion de ce pays, 271. Laideur des Habitants, 273. <i>Capiro</i>, montagne du Pé- rou, sa description, 390. <i>Cap-verd</i>, (Illes du)</p>	
--	--

BAPTEME des Marins sous

- remarque sur ces Isles, 95.
- Carthagene*, Ville d'Amérique, particularités sur cette Ville, 350. Des Diverses Castes d'Habitants, 359. De leurs habillemens, 365. Des funérailles, 381.
- Chagre*, riviere d'Amérique. Combien la navigation en est difficile, 411.
- Chatas*, barques du Pérou, 414.
- Chili*, description de ce pays, 298. En quoi il ressemble à l'Europe. 301. Ses productions, 304. Routes Royales faites par les Incas, 308. Des rivieres, 312. Des Poissons & autres animaux, 313. Des arbres 318. Des Isles, 319.
- Condores*, oiseaux du Chili, leur description, 316.
- Cordillieres*, montagnes du Pérou, 307. Volcans & précipices qu'on y trouve, 310.
- fameux Voyageur, remplit la place de Pilote dans le Vaisseau de Rogers, 84.

F

- FERNANDEZ*, (Isle de Juan) sa description; 163. Ses productions, 164.
- Florence*, Ville d'Italie. Remarques sur cette Ville, 35.

G

- GISCOLLOS*, oiseau du Chili, 315.
- Gemelli*, (François) suite de ses Voyages: il part de Mexico. 1. Il se rend à Puebla de los Angeles. 2. Il arrive à la Vera-Cruz. 5. Il aborde à la Hayane. 7. Son retour en Europe. 10. Il arrive à Cadix. 11. Il passe à Séville, 14. Il se rend à Madrid, 17. Il passe à Pampelune, 19. Il arrive à Toulouse, 22. Il s'embarque à Marseille, 25. Il arrive à Genes, 27. Il se rend à Milan, 29. Il passe à Plaisance & à Parme, 32. Il arrive à Florence, 35. Il

D

DAMPIER (William)

se rend à Rome, 37. Il termine ses voyages à Naples, 38.
Genes, Ville d'Italie; remarques sur cette Ville, 27.

Gorgone, Isle de la mer du sud; sa description, 251. Ses productions, 252.
uam, l'une des Isles des Larrons, 329. Mœurs des Habitants, 332.

Guiaquil, Ville d'Amérique, sa description, 217.

Gusman, (Ferdinand de) prend le titre de Roi dans le pays des Amazones, 125. Il est assassiné, *Ibid.*

H

HAVANE, (la) description de cette Ville, 7.

I

IGUANA, animal de Panama, 440.

Isle-Grande sur la côte du Brésil; sa description, 108.

Juan (Dom George) est nommé par le Roi d'Es-

pagne pour accompagner les Astronomes François au Pérou, 349. *Voyez Ulloa.*

K

KILDA, (Saint) description de cette Isle, 47. Des Bâtimens, 48. Difficultés pour y aborder. 49. Maison de la femme guerriere, 51. Qualité du terrain, 54. des Animaux, 58. Chasse des oyes sauvages, 60. Origine des Habitants, 64. Leur Religion, 66. Leur simplicité, 68. Leur mariage, 69. Du Gouvernement, 70. Leur adresse, 71. Leur habillement. Leur ingénuité, 76. Pureté de leurs mœurs, 80.

L

LIONS Marins de l'Isle de Juan Fernandez; leur description, 167.

Lobos de la Mar, Isles de la mer du Sud, 172. Leurs productions, 173.

Lopes de Agira, s'empare de la Souveraineté des

Amazones ; 125. Ses
cruautés , 126. Son dis-
cours à sa fille. 127. Il
la tue , 128. Il est écar-
telé , 129.

M

M A D R I D , description
de cette Ville , 17.
Maghey , plante du Mexi-
que , 280.
Mantas , poissons qui
étouffent les pêcheurs ,
436.
Marseille , Ville de Fran-
ce , décrite par Gemel-
li ; 25.
Martin , son voyage à
Saint Kilda , 39. Il
s'embarque pour cette
Isle , 40. Il arrive à
Borera , 42. Peines qu'il
éprouve pour arriver à
Saint Kilda , 43. Il abor-
de dans cette Isle , 44.
Soin qu'on y prend
pour la nourriture des
Etrangers , 46.
Mello (Louis de) son
voyage à la riviere des
Amazones , 123.
Mexique , description de
l'état actuel de ce pays ,
279. Ses productions ,
281. Histoire du Méxi-
que , 282. Mœurs des

habitants , 283. Usages
des anciens Mexiquains ,
285.

Moutons du Chili ; leur
description , 318.

O

OISEAU ENFANT , parti-
culier au Chili , 315.
Orellana , (François)
voyage qu'il fait sur la
riviere des Amazones ,
112. Son retour au mê-
me pays , 119. Sa mort ,
120.
Orsua , (Pédro de) son
voyage à la riviere des
Amazones , 123. Il est
assassiné , 125.

P

P A G E (M.) Con-
tre - maître de M. Ro-
gers , est corrigé pour
une mutinerie , 97.
Pampeluue , description
de cette Ville , 19.
Panama , Ville d'Amé-
rique , 417. Sa situa-
tion , 419. Description
de cette Ville , 421. Son
Gouvernement , 427.
Des Habitants , 432.
Perles qu'on y trouve ,

433. Dangers de la pêche, 436.
- Paraguay*, Mission des Jé-
suites dans ce pays, 144.
Mœurs des Habitants,
146. Leurs Mariages,
147. Leurs Habits, 148.
Leur indolence, 150.
Comment ils reçoivent
les Missionnaires, 151.
Productions du Para-
guai, 153.
- Paresseux*, description de
cette espece de singe,
253.
- Parme*, remarque que fait
Gemelli sur cette Vil-
le. 32.
- Périco-Ligero*, animal de
Porto-Bello, 404.
- Pérou*, description de ce
pays, 294. Tempéra-
ture du climat. 295.
- Pinguedas*, Oiseau du
Chili, 316.
- Plata*, riviere, sa situa-
tion, 140. Par qui elle
fut découverte, *Ibid.*
- Porto-Bello*, Ville d'A-
mérique, sa descrip-
tion, 385. De la nature
du climat, 394. Mala-
dies qui y sont commu-
nes, 395. Des Habi-
tants, 400. Chasse des
Tigres, 404. Fameuse
Foire de cette Ville,
408.
- Puebla de los Angelos*,
Ville d'Amérique. Ori-
gine de ce nom, 2. des-
cription de cette Ville,
3.
- Pulizones*, nom de ceux
qui vont aux Indes pour
faire fortune, 373. Leur
misere, 374.

R

ROGERS (Woodes)

- Relation de ses voyages,
83. & suivante. Son dé-
part d'Angleterre, 85.
Mutinerie apaisée, 88.
Ils prennent une bar-
que, 90. Ils arrivent
aux Isles du Cap-Verd,
93. Ils abordent à l'Isle-
Grande, au Bresil, 99.
Ils arrivent à l'Isle de
Juan Fernandez, 158.
Ils touchent à Lobos de
la Mar, 171. Ils pren-
nent deux Vaisseaux Es-
pagnols, 176. Ils se
rendent maîtres de Pu-
na, 179. Leur expédi-
tion à Guiaquil, 184.
& suiv. Ils se remettent
en mer, 227. Ils per-
dent une barque & cinq

hommes. 230. Ils prennent un Vaisseau Espagnol, 231. Ils abordent à l'Isle de Gorgone, 233. Ils renvoient leurs Prisonniers, 239. Mutinerie découverte & punie, 246. Ils arrivent à l'Isle de Tecames, 255. Ils mouillent aux Isles de Gallapagos, 260. Ils gagnent la côte de Californie, 264. Ils prennent le Vaisseau de Manille, 267. Ils renvoient leurs otages, 268. Division entre les Capitaines, 269. Ils arrivent à l'Isle de Guam, 326. Ils abordent à Batavia, 339. Leur retour en Europe, 343.

S

S E L K I R K (Alexandre) Son séjour à Juan Fernandez, 160. Comment il y avoit vécu, 161. Son histoire donne l'idée du Roman de Robinson Crusoe, 163.
Séville, description de cette Ville, 14.

T

T A B U Z O N E S ; poissons dangereux pour ceux qui font la pêche des perles, 436.
Tecames, Isles de la mer du sud, 259.
Toulouze, Ville de France ; remarque de Gemelli sur cette Ville, 22.

V

V A N B R U C K (M.) Officier opposé à M. Rogers, ses plaintes, 92. On le fait changer de Vaisseau, 107. On le dépouille de ses emplois, 177.
Veaux-Marins, leur férocité, 166.
Vera-Cruz, description de cette Ville, 5.
Vincent (Saint) l'une des Isles du Cap-Verd ; sa description, 96.
Ulloa, (Dom Antonio de) Quel fut l'objet de son voyage, 348. Il s'embarque à Cadix, 350. Il arrive à Carthagene, & se rend à Porto-Bello

DES MATIÈRES. 449

Bello , 384. Il remonte *Voycas* , Oiseau du Chi-
 la riviere Chagre , 411. li , sa description , 315.
 Il arrive à Panama 417.

Fin de la Table du dixieme Volume,

ERRATA.

- P**age 9 , ligne 1 , 168 , *mettez* , 1698.
 Page 90 , ligne 19 , Charles , *lisez* , Guillaume.
 Page 96 , ligne 18 , Corlieas , *lisez* , Corlieux.
 Page 104 , ligne 7 , Tompettes , *lisez* , Trompettes.
 Page 277 , ligne 3 , ast , *lisez* , est.
 Page 304 , ligne 8 , en , *lisez* , n'en.
 Page 313 , ligne 10 , bord , *lisez* , bords.
 Page 425 , ligne 24 , Générale , *lisez* , Général.
 Page 427 , ligne 2 , étoit , *lisez* , étant.

